

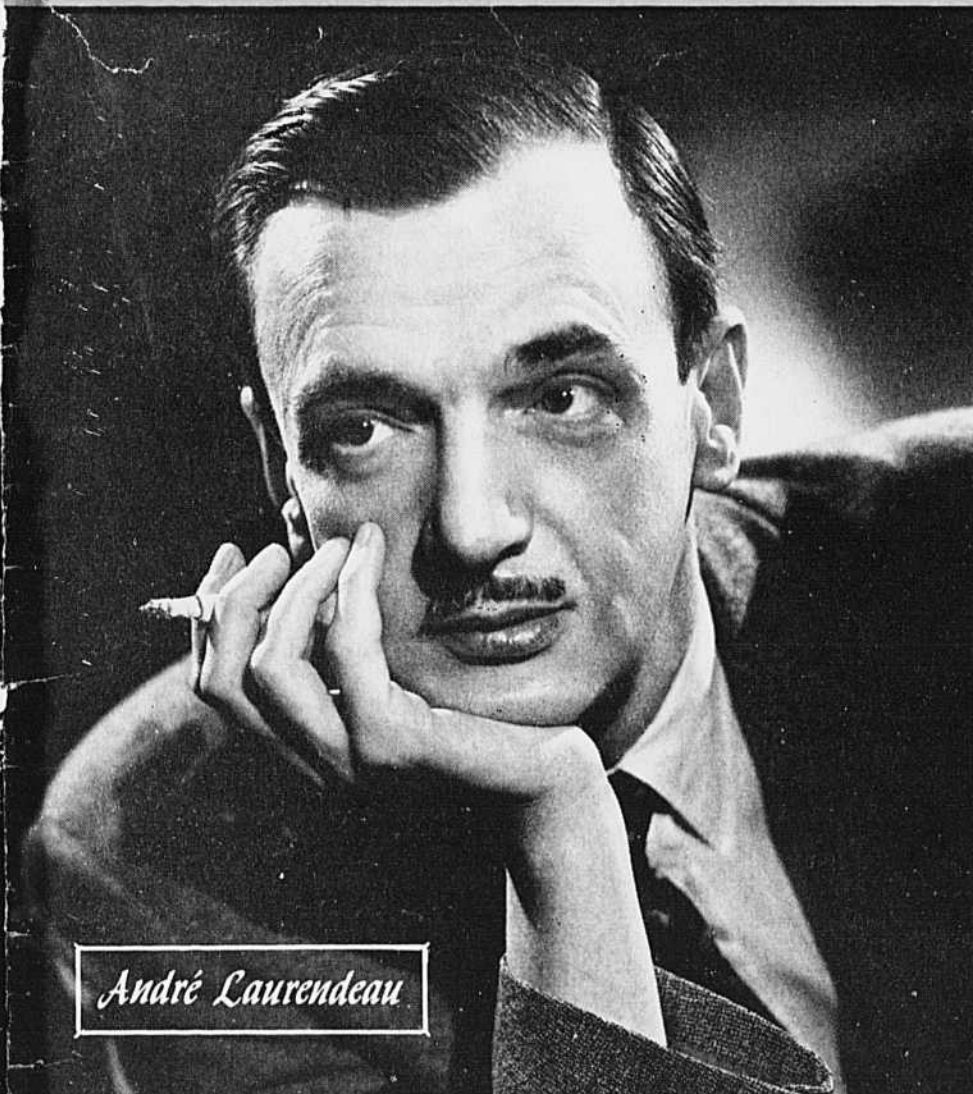
Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- CARREFOUR DES VEETTES
- LE DRAME ROYAL DE HOLLANDE,
par DENIS MORELLAN
- JEAN-PIERRE AUMONT,
par LEOPOLD MASSIERA
- NOMBREUSES PHOTOS : TELEVISION
CINEMA — ACTUALITES — SPORTS.



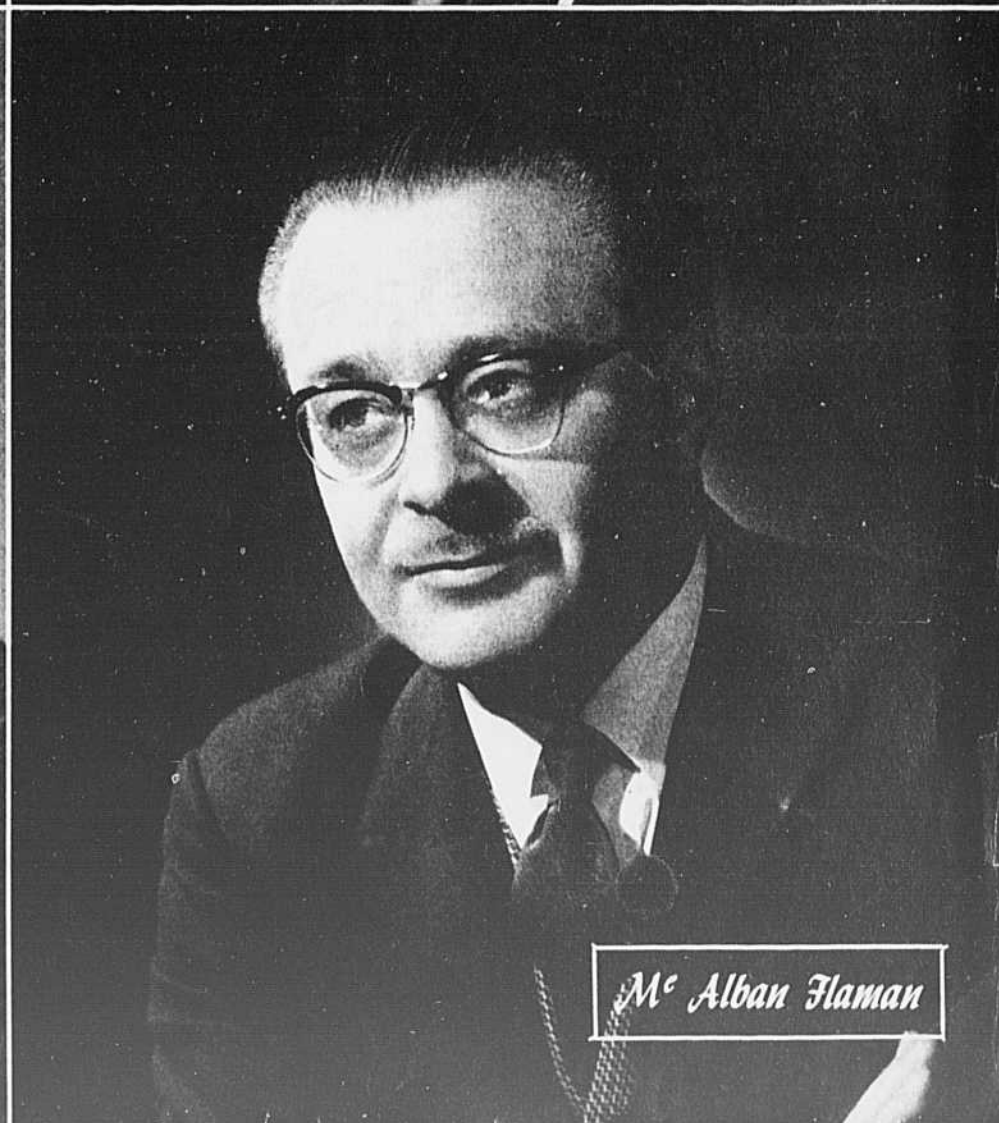
André Laurendeau



Jacques Languirand



Raymond Laplante



M^c Alban Flaman

A poids égal, les moteurs V8 de camions les plus modernes

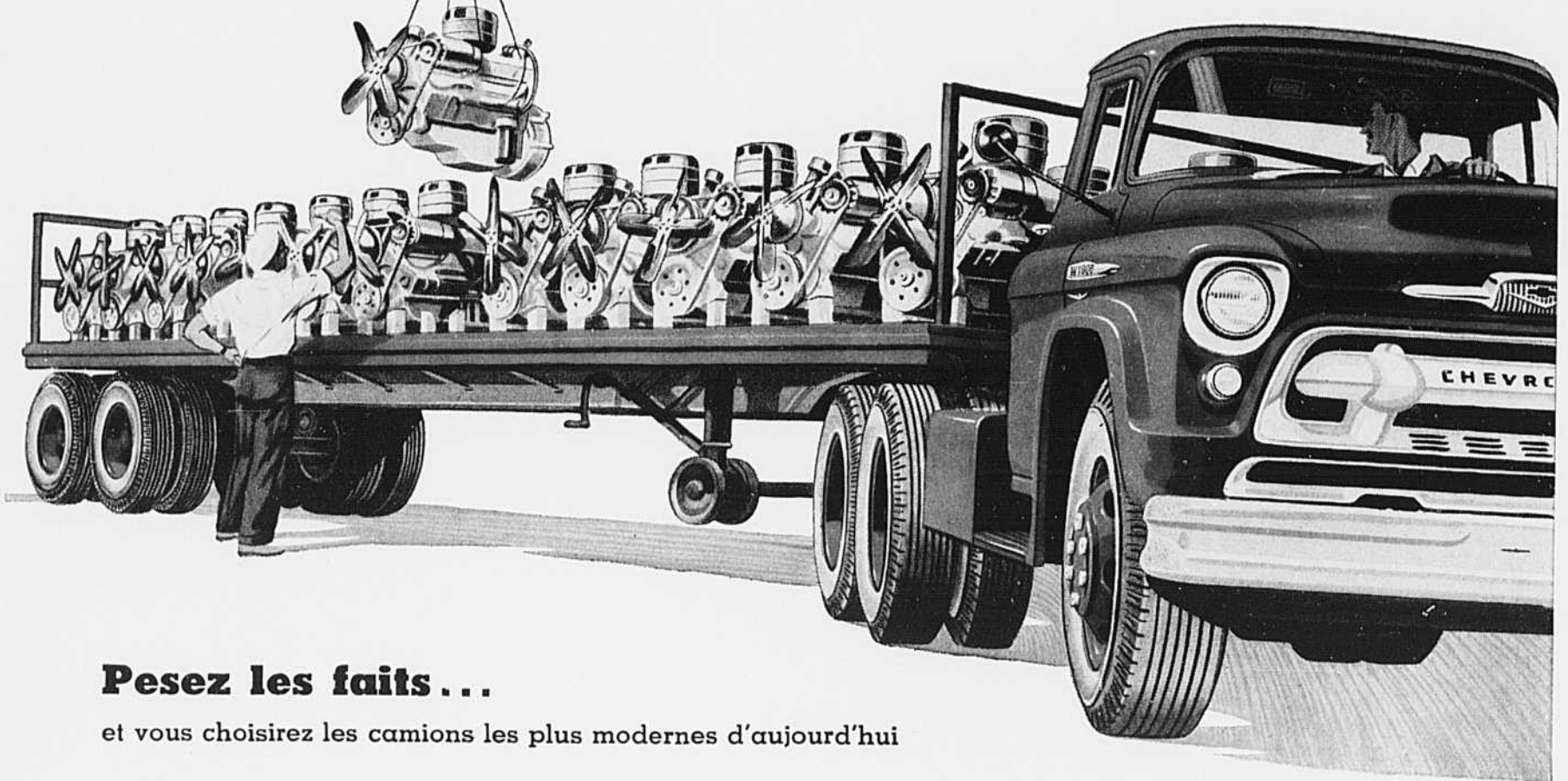
Aujourd'hui, livre pour livre, les moteurs V8 les plus puissants pour camions sont les Chevrolet. C'est ainsi qu'on sait qu'ils sont les V8 les plus modernes!

N'importe quel ingénieur vous dira que le rapport entre la puissance et le poids est un indice du bon agencement d'un moteur. Or, les moteurs de camions Chevrolet V8 à course courte accomplissent plus de travail, pour leur poids, que tout autre moteur V8 pour camion.

Cela signifie qu'ils sont moins lourds pour la puissance qu'ils développent. (Ils pèsent jusqu'à 200 livres de moins que des moteurs comparables.) Cela signifie également que le

poids du moteur représente un moindre pourcentage du poids brut du véhicule dont une plus grande partie est par conséquent consacrée à la charge utile. Non seulement vous pouvez transporter de plus lourdes charges, mais vous disposez d'une plus grande puissance pour le faire.

Passez nous voir et nous vous montrerons comment les moteurs V8 peu volumineux et ultra-efficaces des camions Chevrolet peuvent vous épargner des heures et des dollars.



Pesez les faits...

et vous choisirez les camions les plus modernes d'aujourd'hui

Le poids inutile est éliminé des camions Chevrolet V8!

La construction à course ultra-courte des moteurs V8 des camions Chevrolet permet d'utiliser un bloc-cylindres compact et robuste. Des pièces modernes, à multiples usages, épargnent du poids et augmentent l'efficacité du moteur.

Plus de puissance par livre, donc plus de puissance pour votre charge utile!

Comme le moteur pèse moins, une plus grande partie de sa puissance sert à transporter la charge utile. Vous obtenez ainsi un rendement qui épargne des heures. La puissance V8 moderne vous épargne aussi des dollars!

Il y a un moteur V8 moderne pour chaque camion Chevrolet "dur à la tâche"!

Il y a un puissant moteur V8, à "respiration profonde" — comme équipement standard, ou facultatif moyennant supplément — pour chaque modèle de camion Chevrolet. Gamme de puissance allant jusqu'à 195 CV, en vue du transport rapide et efficace de lourdes charges.

Camions Chevrolet "durs à la tâche"

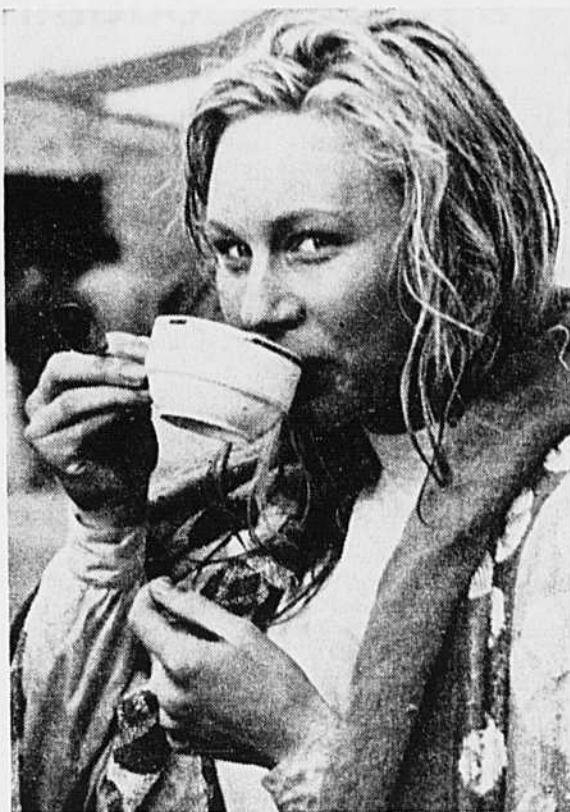
Tout camion inférieur est un camion déclassé!

Voyez votre dépositaire Chevrolet



HUGUETTE HUE — tel est son vrai nom — est une jeune personne aux cheveux châtains, aux yeux noisette, d'apparence menue, de caractère décidé. Elle est née en Normandie, le 15 juin 1934 et paraît moins que ses 22 ans. Elle a passé toute sa jeunesse à Paris après une enfance difficile, mais se réjouit aujourd'hui d'être arrivée seule, à ce qu'elle voulait : faire du théâtre. Au cinéma, elle a fait un peu de figuration, mais elle a surtout passé ces dernières années à travailler des personnages... et à voyager. Avec le théâtre, c'est son autre grande passion. Hugette a visité, sans beaucoup d'argent, l'Autriche, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, la Yougoslavie. Son personnage dans *Arsène Lupin* (qu'elle tourne en ce moment), est celui d'une jeune orpheline, une petite manucure qui aime l'argent et qui se trouve sans le vouloir mêlée aux aventures d'Arsène Lupin.

DANICK PATISSON — Léonide Maguy a la réputation — méritée — de lancer des inconnues sur la voie du cinéma. Il a, à son actif, quelques exemples convaincants : avant la guerre, Corinne Luchoire, Madeleine Robinson, depuis, Pier Angeli, Etchika Choureau, etc. Sa dernière découverte se nomme Danick Patissou et fait ses débuts dans le film qu'il achève actuellement au studio de Boulogne : *Le Long des Trottoirs*. La jeune débutante joue le rôle d'une jeune fille sans famille recueillie par une assistante sociale (Anne Vernon) mais qui aura cependant à subir les vicissitudes d'une destinée difficile. Danick Patissou n'a jamais tourné. Elle a fêté ses dix-sept ans sur le plateau au cours du tournage du film. Léonide Maguy est très satisfait de sa nouvelle élève : "Tu seras une grande vedette", lui a-t-il prédit... Et tout le monde le lui souhaite...

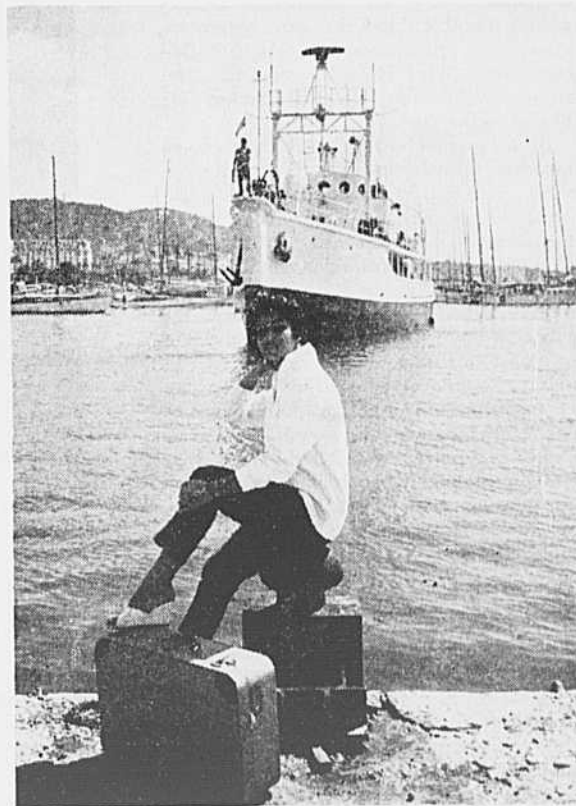


C
A
C
A
R
R
E
F
O
U
R
R
E
F
O
U
R



ALTA RIBA, de son nom Béatrice Altaribba, est née à Paris, d'un père espagnol et d'une mère française, exactement le 18 juin 1937. Elle passe son enfance à Paris, obtient son brevet, poursuit ses études, non sans mal, car un démon est entré dans cette jeune cervelle, celui du théâtre. Béatrice apprend des textes, fait de ses compagnes des partenaires, transforme la classe en Conservatoire. Sur le plan familial, le problème a déjà été abordé. Mieux vaut ne pas s'entêter à contrarier une vocation si manifeste ! Béatrice suivra des cours d'art dramatique. La voici chez René Simon. Elle y passe deux mois. Un jour, Robert Hossein vient faire un tour dans cette pépinière. Il découvre Béatrice, c'est la gitane qu'il lui faut. Quelques photos, un bout de texte. Et la jeune débutante se voit confier le second rôle féminin du film. Alta Riba a été engagée, elle aussi, pour tourner un rôle dans *Arsène Lupin*.

FRANÇOISE FABIAN — En moins d'un an, cette jeune comédienne — qui passait en juillet dernier le concours du Conservatoire — a battu tous les records de "montées en flèche" : deux pièces de théâtre, deux films en quelques mois : *Bon Voyage*, *L'Aventurière des Champs Élysées*, *Cette Sacrée Gamine*, firent connaître et apprécier sa silhouette et son talent. Un nouveau rôle, dans *Le Couturier de ces Dames* où elle est la partenaire de Fernandel et de Suzy Delair — maîtresse de l'un, rivale de l'autre — lui permet de mettre en valeur tous ses dons de séduction. Françoise Fabian a l'atout majeur d'une vraie comédienne : ce qu'on appelle en France, "l'abattage"... Elle vient de représenter avec quelques camarades, les vedettes françaises à Punta del Este...



En Hollande

Une figure inquiétante et mystérieuse apparaît soudain sur l'écran de l'actualité:

Greet Hofmans par DENIS MORELLAN

DANS la salle de bal d'un café, dans l'ambiance un peu sinistre de l'après-midi, aux chaises renversées et amassées dans un coin, à l'estrade vide et poussiéreuse, deux personnes sont assises face à face. Leur attitude est semblable: dos un peu voûté, visage tendu dans un effort d'attention, paroles basses et rapides. Mais les expressions des deux interlocuteurs sont bien différentes. L'une est remplie d'une admiration mêlée de crainte et surtout de gêne timide. L'autre est toute concentration, autorité, assurance virile et dominatrice.

Cette dernière est une femme, pourtant. Une de ces femmes qui semblent avoir dû, dès leur jeunesse, s'accommoder d'une nature privée de féminité. L'âge n'a fait que rendre plus dur ce visage fortement charpenté, anguleux, à la mâchoire carrée, à la bouche spécifiquement masculine, lèvres supérieure intelligente et calculatrice, mince et rentrée, lèvres inférieure ambitieuse et avide, qui, dans un autre visage, aurait pu être la marque de la sensualité. Sous la masse des cheveux poivre et sel mal peignés, deux yeux en amande, au regard transperçant, étincelant. Le regard commun à tous les « voyants », à tous ceux que l'on dit habités du pouvoir de deviner ce que l'homme de la rue ne soupçonne pas, de guérir ce que le médecin se déclare impuissant à soulager.

Cette femme s'appelle Greet Hofmans. Celui avec qui elle parle pour l'instant n'est pas un malade. C'est un homme venu lui demander de rendre la paix à sa famille: plus précisément au ménage de sa fille. Car le domaine de Greet Hofmans dépasse les frontières de la guérison physique. Il empiète largement sur le royaume du psychologue, du psychiatre, du psychanalyste. On vient la consulter pour des obsessions, des dissensions conjugales, des troubles du comportement, aussi bien que pour des maladies désespérées. Greet Hofmans s'est fait une solide réputation de guérisseuse de l'âme et du corps.

Si les projecteurs, les flashes et les grosses manchettes de l'actualité se sont concentrés soudain sur cette étrange personnalité, ce n'est point toutefois à l'occasion d'une guérison ou d'une réconciliation spectaculaires. Mais pour la ruine — volontaire ou involontaire? — du plus célèbre, du premier foyer de son pays, celui de la reine Juliana et de son mari, le prince Bernhard. Une ruine causée par la faillite d'une guérison, celle de la petite princesse aux yeux presque éteints, la petite Marijke de neuf ans. Un double et retentissant échec qui aurait dû à jamais anéantir la renommée de la Hofmans.

Greet est cependant aujourd'hui le personnage le plus célèbre en Hollande et a pris place parmi les figures familiales au monde entier. Sans doute parce que le monde se passionnera toujours pour un être qui semble posséder le maléfique pouvoir de détruire, et parce que Greet Hofmans a réalisé ce que peu de personnages ont accompli dans le cours des temps: la domination de l'esprit d'une personne royale.

Greet semble bien avoir l'étoffe brûlante et rugueuse des Raspoutine, des Cagliostro, des Mancini.

Greet est le personnage central, la clé de la tragédie dans laquelle se débattent des êtres profondément humains en dépit de leur condition royale: la reine Juliana, il y a peu de temps encore libérale, ouverte aux idées nouvelles, épouse amoureuse et mère comblée; le prince consort Bernhard, insouciant en apparence, mais en réalité lucide et passionné pour ses tâches; les jeunes princesses, potelées et rieuses, même cette petite Marijke dont la disgrâce a affecté sa mère au point de provoquer le drame actuel.

On sait la division de la famille royale et du pays entier autour de la guérison manquée de Marijke. « Que la reine ait tenté par tous les moyens de faire recouvrer la vue à la petite prin-

devenir reine à la faveur de l'abdication de sa mère, s'est rangée sans restrictions aux côtés de son père. Ses cadettes commencent à comprendre pleinement le drame, et seront fatalement amenées, elles aussi, à prendre parti.

L'an dernier encore, c'était une grande famille heureuse qui semblait jouir d'un paisible bonheur bourgeois aux sports d'hiver, dans une modeste station suisse. Tous les éléments de la tragédie étaient déjà en place. Seul manquait le personnage moteur: Greet. Mais déjà Juliana était secrètement torturée par le malheur de Marijke, un malheur dont elle ne pouvait s'empêcher de s'accuser, puisque ce serait à la suite de sa visite dans un bâtiment de guerre, alors qu'elle était enceinte, qu'elle aurait contracté ces oreillons, cause, selon les médecins, de la cécité

l'Europe, notamment en Angleterre, au Danemark, en Hollande. C'est la grande force de Greet que d'avoir su affirmer son influence sur sa souveraine à la faveur d'une affliction familiale, et d'une maturité susceptible de la rendre plus sensible à un retour vers la foi exigeante d'une enfance régie par l'austère et pieuse reine Wilhelmine, qu'à une passion amoureuse, désormais apaisée par de nombreuses années de vie conjugale.

Cet aspect religieux a donné toute son ampleur à une crise révélée et développée par les socialistes, de ce jour malheureux où la reine, oubliant les impératifs des monarchies démocratiques, avait convoqué son premier ministre, M. William Drees, et deux de ses collègues:

— Messieurs, leur avait-elle dit, sur un ton tranchant qui ne lui était pas habituel, Messieurs, pourriez-vous affirmer devant Dieu, en votre âme et conscience, que vous remplissez parfaitement les devoirs qui relèvent de vos hautes charges?

Le drame était parvenu à son point de crise.

— Je suis profondément croyant, devait s'écrier par la suite le premier ministre, en annonçant sa démission, mais jamais nul ne m'a posé une question pareille!

Alarmés par ce qu'ils n'hésitent pas à qualifier de « mysticisme » de la part de la reine, et plus encore par de nombreuses rumeurs attribuant à Greet l'intention de placer des créatures à elle au sein du gouvernement, les socialistes se décidèrent à un acte d'une gravité extrême: révéler au monde entier le trouble grandissant installé au cœur même du palais royal. Ce qui jusqu'alors était demeuré caché se découvrait dans toute sa gravité: séparation du cabinet du prince consort de celui de la reine, confirmation de la « séparation sentimentale » du couple royal que l'on croyait encore avec les ménages royaux d'Angleterre et de Grèce, l'un des plus unis et des plus épris d'Europe.

L'unité de ce couple, basée sur la contagieuse gaieté de ce prince qui était parvenu à égayer une cour marquée par une tradition quelque peu « victorienne », se trouvait menacée dès le mois de septembre 1948. La reine Wilhelmine venait d'abdiquer, et la princesse Juliana se muait en régente avant d'être intronisée, le 6 septembre 1948. C'est au moment où elle passait, suivant la tradition, sous une voûte de filets de pêche, que l'oeil droit de Marijke se recouvrit progressivement d'un voile de plus en plus épais.

Les plus éminents médecins du pays, et plusieurs spécialistes étrangers furent consultés, en vain. Devant le cheminement inexorable du mal, devant la tristesse insurmontable de sa femme, littéralement obsédée par la pensée de l'infirmité qui menaçait son enfant, le prince Bernhard, en dépit de son scepticisme naturel, se décida un jour, au retour d'une partie de chasse, à parler à son épouse de cette Greet Hofmans,



La famille royale des Pays-Bas: la reine Juliana, le prince Bernhard, et leurs quatre enfants.

cesse Marijke, quoi de plus naturel chez une mère digne de ce nom», disent toutes les âmes sensibles. « Intrigues politiques de la part d'une inquiétante favorite », soutiennent les socialistes. Chaque jour la famille royale est plus divisée: la princesse héritière Beatrix, après avoir appris par la presse, tandis qu'elle se trouvait à Rome, que du jour au lendemain elle pouvait

progressive de sa toute petite, sa préférée, Marijke. Déjà, en dépit de l'échec de la guérisseuse sur le corps de l'enfant, la femme habitée d'un pouvoir occulte la dominait totalement par le biais le plus infailible, par la religion.

Greet Hofmans est en effet une « guérisseuse de la foi », un type très rare en France, mais extrêmement répandu dans certains pays du nord de

COEUR À TOUT

par JACQUELINE

♥ L'autre jour, un beau garçon, que je rencontrais souvent à la sortie de l'École Supérieure, est venu chez moi. Il est bien, bien fin. Mais quand j'ai fait tourner des disques de danse, il s'est excusé en disant qu'il ne savait pas danser. En plein XXème siècle! Et beau garçon en plus. C'est incroyable!
FOURMI AUX JAMBES.

Le fait de naître en plein XXème siècle, d'ingurgiter des aliments en boîtes métalliques, et d'entendre parler de bombe atomique ne signifie pas qu'on doive nécessairement savoir danser, ou vouloir danser. Et ce n'est pas parce qu'on est beau garçon qu'on a toujours les « fourmis aux jambes ». Vous avez deux choses à faire : ou bien accepter votre « beau garçon » tel qu'il est, ou bien retourner à l'École Supérieure pour en dénicher un autre. Mais avant de l'aborder, assurez-vous qu'il a ce dandinement qui laisse supposer en lui un bon danseur. A septembre prochain, donc.

♥ Patrice-Sylvain (c'est le nom de ma petite fille), 9 ans, est toujours en gribouille avec Marie-Jean (c'est le nom de mon fils) âgé de 10 ans. Comment ramener la bonne entente ?

REX DAGOBERT.

Mais c'est affreux cette histoire de nom. Votre garçon a un nom de fille et votre fille celui d'un garçon. C'est peut-être la raison inconsciente de leur querelle. L'un et l'autre voudraient reprendre les noms qui leur appartiennent de nature...

♥ Mes amies me disent que je ne dénicherai jamais un mari si je n'accepte pas de porter de larges décolletés, des shorts, des bikinis. Je refuse car ma pudeur me retient, et l'enseignement que m'ont donné mes parents. Elles rétorquent que je suis « old-fashioned » et que je devrais ranger ces sen-

timents dans le grenier, avec les photographies de famille.

CLAUDINE M.

Non, je ne crois pas du tout que la pudeur soit un sentiment à ranger parmi les vieux accessoires. Il est vrai que la pudeur ne soit pas un sentiment toujours aussi honorable qu'on le dit : bien souvent elle n'est pas tant le signe d'une sensibilité exquise que d'une trop haute opinion de soi-même. Mais en soi, la pudeur est une qualité merveilleuse, le signe d'une sensibilité exquise. Et je doute que la tenue de vos amies leur assure de meilleures conquêtes que la pudeur que vous affectionnez.

♥ Je sais que l'affaire est sérieuse. On nous l'a tant répété. Tant et si bien que je suis devenue excessivement craintive à l'idée que nous allons nous marier dans quelques mois. Il me semble que nos caractères ne sont pas suffisamment semblables, qu'il y a des divergences qui pourront engendrer plus tard de graves conflits.

FIANCÉE RÉCENTE.

Il y a chez vous une appréhension compréhensible, mais d'origine plutôt nerveuse. Ne vous inquiétez pas outre mesure des divergences que vous pouvez discerner entre vous. En ménage, le vrai secret du bonheur ne tient pas tant à la concordance des caractères qu'à la compréhension, à la largeur d'esprit qui vous fasse admettre que vous devez accepter dans le mariage votre part de concessions et même de sacrifices, sans exiger que le partage soit égal de part et d'autre. Voulez-vous savoir ce qu'est le bon ménage? C'est celui où chacun des conjoints donne tout ce qu'il a, sans retour, sans réserve. C'est celui où il n'y a pas de comptabilité du coeur, mais beaucoup de générosité.

Pour laver un manteau de molleton

Bien que la plupart d'entre nous tiennent pour acquis que les manteaux de printemps en molleton sont lavables, il se peut que vous hésitiez à plonger pour la première fois un vêtement aussi volumineux dans l'eau savonneuse.

Avant d'emplit la lessiveuse ou la cuve d'eau chaude mais pas bouillante, assurez-vous que votre manteau est lavable. S'il est en nylon ou en fibre acrylique « Orlon » et doublé d'un tissu lavable, vous n'avez pas à l'envoyer chez le dégraisseur. Frottez-en les parties les plus sales avec une pâte de détersif ou de savon et d'eau. Enlevez les taches de graisse avec un détacheur liquide. Si vous employez un savon fort plûtôt qu'un détersif, ajoutez un adoucisseur d'eau.

Que vous laviez à la main ou à la machine, évitez de tordre le vêtement ou de le manipuler trop vigoureusement. Si vous lavez à la main, donnez-lui un rinçage complet, puis suspendez-le, alors qu'il dégoutte encore, sur un cintre fort qui ne tache pas. Evitez de l'essorer parce que cela en plisserait le tissu. Lissez-en les bords, les coutures et le collet et il séchera sans perdre sa forme première. Pour l'égoutter, suspendez-le à la tringle d'un rideau de douche ou dans le sous-sol.

Si vous préférez laver le manteau à la machine, employez le plus d'eau possible à basse température. Réglez votre lessiveuse pour un lavage de cinq à sept minutes. Si vous n'avez pas l'intention de le faire sécher à la machine, retirez-le avant la phase d'essorage ou d'extraction de l'eau. Autrement, laissez la lessiveuse compléter le cycle.

Lorsque vous employez une sècheuse à culbutement après un lavage à la machine, ou à la main, enlevez du vêtement tout excédent d'eau de rinçage, car, ordinairement, les sècheuses domestiques ne séchent que difficilement les manteaux saturés d'eau. Cela peut se faire dans la lessiveuse en y laissant le manteau pendant toute la durée du cycle de l'appareil, y compris la phase d'extraction d'eau ou d'essorage. Si vous avez lavé votre manteau à la main, laissez-le s'égoutter jusqu'à ce qu'il ne contienne pratiquement plus d'eau, avant de le mettre dans une sècheuse à culbutement.

Lorsque le manteau est prêt à être placé dans la sècheuse, réglez cette machine à la température la plus basse et laissez culbuter le manteau jusqu'à ce qu'il soit à demi sec. Puis retirez-le immédiatement et suspendez-le. Comme il n'est pas encore complètement sec, vous pouvez presser avec les doigts le collet, les poignets et les coutures, et les lignes du manteau reprendront leur position naturelle.

Les manteaux de molleton lavables entièrement fabriqués de nylon ou d'« Orlon » peuvent aussi se nettoyer à sec.

CHAPEAU ROUGE ET SAC ASSORTI

Requis :

6 balles de coton mercerisé COATS & CLARK'S O.N.T. «Speed-Cro-Sheen», Art. C. 44, no 126, rouge espagnol, et 2 balles de fil métallique CLARK'S ANCHOR Cronita, no M. 126, rouge espagnol ; Crochets en acier de marque MILWARDS SHIP no 2/0 (double zéro) et no 6 ; Perles dorées.

Tension :

6 ms = 1 pouce ; 6 rangs = 1 pouce.

Chapeau :

Commençant au centre de la couronne avec le fil «Speed-Cro-Sheen» et le crochet no 2/0, faire une ch de 2 m.
1er rang — 6 ms dans la 2ème à partir du crochet ;
2è rang — 2 ms dans chaque ms autour ;
3è rang — * 2 ms dans la ms suiv. (1 aug.), ms dans la ms suiv. Répéter de * autour.
4è rang — * 2 ms dans la ms suiv., ms dans les 2 ms suiv. Répéter de * autour.
Ci-après faire ms dans chaque ms, augmentant de 6 ms également à chaque rang, jusqu'à 108 ms sur le rang. L'ouvrage doit mesurer 6 pouces de diamètre.
Puis, travailler sans augmenter jusqu'à ce que l'ouvrage mesure 4" à partir du centre.
Attacher le fil métallique et, travaillant avec les deux fils, faire ms dans chaque ms autour pendant 1 pouce.
Rang suiv. — * 3 m, sauter 3 ms, ms dans les 8 ms suiv., 3 m, sauter 3 ms, ms dans les 4 ms suiv. Répéter de * autour.
Rang suiv. — Faire ms dans chaque ms et 3 ms dans chaque esp. autour. Unir et couper. (centre arrière).
Bord : Faire une marque de chaque côté, à partir du centre arrière, à 12 ms et utilisant seulement le fil «Speed-Cro-Sheen», travailler en petits rangs comme suit :
1er rang — Attacher le fil à la ms suiv. de la marque et travaillant sur le devant du chapeau, faire * ms dans la ms suiv., 2 ms dans la ms suiv. Répéter de * jusqu'à 1 ms avant la marque suiv., pms dans la ms suiv. Couper ;
2è, 3è et 4è rangs — Attacher le fil à la 4è ms du petit rang précédent, ms dans la ms suiv., 2 ms dans la ms suiv., ms dans la ms suiv., ms dans chaque m du petit rang, ms dans la ms suiv. du côté arrière du chapeau, 2 ms dans la ms suiv., ms dans la ms suiv., pms dans la ms suiv. Couper. Ne pas couper à la fin du 4è rang.
Fuis, travailler en rangs comme suit :
1er rang, 2è et 3è rangs — Ms dans chaque ms autour ;



Modèle no P.C. 8227

4è rang — * 1 m. sauter 1 ms, ms dans la ms suiv. Répéter de * autour, finissant avec 1 m ;
5è rang — * Ms dans l'esp. suiv. 1 m. Répéter de * autour. Unir et couper. Coudre une perle à chaque ms alternative sur le dernier rang.

Corde :

Tailler 4 brins de «Speed-Cro-Sheen» de 54" de longueur chacun. Tordre ces brins bien serrés, doubler et tordre de nouveau dans le sens opposé. Faire un noeud à chaque bout. Entrelacer dans les esp. autour de la couronne.

Glissière :

Avec un brin de fil «Speed-Cro-Sheen» et 1 brin de fil métallique, faire une ch de 11 m.
1er rang — Ms dans la 2è m à partir du crochet et dans chaque m suiv. Couper.
Coudre les deux bouts ensemble, plier et coudre solidement au centre. Glisser l'un des bouts de la corde à travers chaque ouverture.

Boules :

(En faire 2) . . . Utilisant 1 brin de fil métallique et le crochet no 6, faire une ch de 2 m.
1er rang — 6 ms dans la 2è m à partir du crochet ;

[Lire la suite page 26]

NOTRE temps a fait de grands progrès dans toutes les sciences, particulièrement en médecine. Les découvertes qui ont marqué le cours des dernières années, depuis le début de la seconde guerre mondiale jusqu'à ce jour, ont bouleversé jusque dans leurs fondements beaucoup de théories et de pratiques médicales consacrées. Le médecin dispose aujourd'hui dans sa lutte contre la maladie de moyens qui, jusqu'à hier, étaient sévèrement condamnés ou mis en doute. Il suffit de mentionner seulement quelques-unes des découvertes les plus récentes, qui sont entrées déjà dans l'usage quotidien, comme la pénicilline, la streptomycine, l'auréomycine, ou le remède souverain du rhumatisme, la cortisone, ou encore le rimifon, antidote de la tuberculose. Il est certain que la science s'apprête à nous faire de nouvelles révélations, puisque les savants du monde entier luttent pour donner à la médecine plus d'efficacité encore, afin de soulager la plus grande des misères humaines : la maladie.

Malgré tout la science n'a pas réussi à donner une réponse à toutes les questions ou, hélas ! un remède à tous les maux du corps. Elle n'a pas encore fabriqué le « Docteur Miracle ». Aussi bien, malgré des progrès géants, n'a-t-elle pas trouvé de quoi guérir sûrement un mal très banal, comme le rhume de cerveau et la cathare, encore moins le plus grand fléau des temps modernes : le cancer. La médecine reste dans bien des cas impuissante et il serait exagéré de prétendre qu'elle pourra jamais

Ici, en manière de plaisanterie, c'est GISELE PASCAL qui psychanalyse ERIC VON STROHEIM. Mais la séance a dû être de courte durée, car l'acteur allemand n'a pas une nature facilement pénétrable.



LA MEDECINE OCCULTE DES TEMPS MODERNES

guérir toutes les maladies, car un tel succès équivaldrait à une victoire sur la mort elle-même ! C'est précisément cet aveu d'impuissance qui a contraint tant de gens à chercher du secours en dehors d'elle.

Quoi d'étonnant, par conséquent, si au siècle de la science nucléaire et des antibiotiques, les masses étrangères au monde savant aient recours, comme dans les siècles passés, à la paramédecine, à la médecine occulte, qui n'ont jamais été avares de promesses envers ceux qui ont mis en elles leur confiance ? Dans quelle mesure ces promesses ont été tenues, il est très difficile de répondre avec précision. Le fait est que dans un domaine qu'on ne peut aisément soumettre à un strict contrôle, comme c'est le cas de l'occultisme, il y a toujours eu et il y a encore beaucoup de charlatans qui ont abusé de la crédulité des braves gens que les souffrances de la vie et les maladies leur amènent. Les chroniques des tribunaux, depuis que la justice existe, sont pleines de procès faits à de faux et malhonnêtes « guérisseurs ».

En revanche, serait-il équitable de mettre tous les « guérisseurs » pour ainsi dire dans le même sac et de prononcer un jugement négatif et définitif sur l'ensemble de la médecine occulte ? Est-il possible que ces hommes inspirés, dont les fortes personnalités exercent sur les malades une énorme influence, soient doués de pouvoirs mystérieux qui s'opposent au mal et à la maladie ?

Nul ne connaît les chiffres officiels sur le nombre de guérisseurs dans les différents pays parce que cette profession demeure illégale et qu'un très petit nombre d'entre eux la déclarent ouvertement. Mais, d'après les sondages faits tant chez les médecins que chez leurs adversaires, ainsi que sur la base des données qu'a publiées « The World Medical Association », le nombre des guérisseurs en France — de ceux du moins qui n'exercent pas d'autre profession — est de 2,000 environ ; il faut ajouter au moins 8,000 guérisseurs-amateurs qui exercent ce métier incidemment. Aux Etats-Unis il y en a environ 45,000, et sur ce nombre 25,000 ont reçu une espèce d'autorisation, tandis que les autres, pour la plupart des guérisseurs religieux, pratiquent leur profession sans aucune permission. Le Canada en compte à peu près un millier. En Grande-Bretagne il n'a pas été possible d'établir un chiffre même approximatif, quoiqu'on observe que leur nombre tend à augmenter. En Hollande, d'après les sondages de « The World Medical Association » on ne sait combien il y a de guérisseurs, mais on constate un fait extraordinaire : la collaboration de la plus grande partie d'entre eux avec les médecins qualifiés. En Suisse on a enregistré 180 guérisseurs qui ont une sorte de légitimation, tandis qu'on ne sait pas combien travaillent de façon occulte.

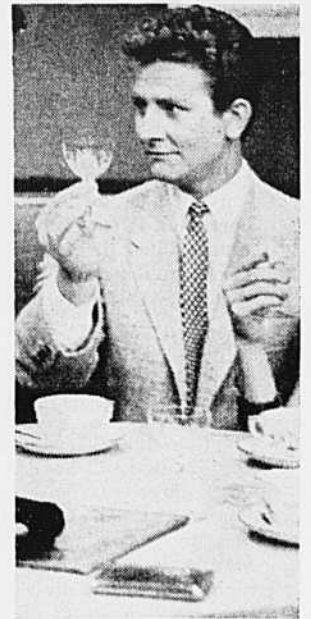
Dans les pays exotiques, surtout dans l'Extrême-Orient, le guérisseur l'emporte de beaucoup par le nombre sur le médecin, par exemple au Pakistan, dans l'Inde et en Chine. Les plus nombreux vivent aux Indes où il y en a environ 300,000. Cependant la tendance dans presque tous

les pays est de freiner l'augmentation du nombre des guérisseurs, tandis que la législation s'oriente de plus en plus vers une réglementation plus sévère de cette profession qui tombe de plus en plus sous le coup des lois pour la protection de la santé publique.

Au Canada, le gouvernement a approuvé des écoles pour chiropracteurs ; aux Etats-Unis, on a ouvert des cours pour guérisseurs, dont la durée varie de 18 mois à 4 années et dont plusieurs sont sous le contrôle des autorités dans les différents Etats. Les étudiants ayant passé par ces cours reçoivent une licence qui leur donne le droit au travail. Il existe aussi en Grande-Bretagne différentes écoles pour guérisseurs, mais sans autorisation officielle, qui organisent leurs propres règlements et délivrent un diplôme.

Le médecin occulte, en ce temps de grands progrès scientifiques, n'a donc point cédé au prestige ni à la pression de la médecine officielle. Les guérisseurs occupent des positions solides dans d'innombrables familles et dans les pays les plus divers à travers les cinq continents. Ils sont très souvent en conflit déclaré avec les médecins qualifiés et, en ces derniers temps, se sentent assez forts pour passer à la contre-attaque contre l'Ordre des Médecins tout entier. N'ont-ils pas déjà

[Lire la suite page 34]



PIERRE VALCOUR

Les INFORMATIONS de

● La National Broadcasting Company a acheté pour la somme de \$16,250,000 les droits exclusifs de télévision et de radio pour la diffusion des séries mondiales de baseball et des parties d'étoiles pour une période de cinq ans, commençant en 1957. C'est là \$10,000,000 de plus que ce que coûta le contrat de six ans qui expire l'automne prochain. En annonçant la signature du nouveau contrat, le commissaire du baseball Ford Frick, a déclaré que l'entente prévoit un déboursé de \$3,250,000. M. Frick a prédit que c'est en définitive le plan de pension des joueurs qui bénéficiera de cette augmentation.

● Le « drunkomètre », appareil destiné à déterminer presque instantanément si un automobiliste est ou non en état d'ivresse, est actuellement expérimenté par la police du Buckinghamshire, en Grande-Bretagne. Divers conducteurs sont invités à gonfler un ballon, dont le centre est ensuite insufflé dans un appareil spécial. En quelques minutes, ce dernier indique le degré d'ébriété de l'automobiliste. Le premier volontaire qui ait expérimenté l'appareil est un agent qui, pour la cause de la sécurité routière, a accepté d'absorber des quantités variables de whisky en soufflant chaque fois dans le ballon expérimental.

● D'une enquête sur le catholicisme en Afrique, publiée par l'agence internationale « Fides », il ressort que vingt-deux millions d'Africains se réclament de l'Eglise catholique, soit 18,875,000 baptisés et 2,970,000 catéchumènes. De ce nombre, soit 16,856,000 baptisés et tous les catéchumènes, soit près de 20,000,000 de personnes, se trouvent en Afrique noire. L'agence indique que les protestants sont au moins 11,600,000 tous, à part quelque 180,000, en Afrique noire. On compte 10,700,000 coptes séparés ou orthodoxes de différents rites tant en Ethiopie et en Erythrée (8,500,000) qu'en Egypte (2,200,000). « Nous avons ainsi un total de 44 millions de chrétiens en Afrique, dont près de 40 millions (39,900,000) en Afrique noire, indique encore l'agence « Fides ». Les musulmans seraient au nombre de 85 millions pour toute l'Afrique, dont 45 millions et demi pour l'Afrique noire. Il reste néanmoins plus de 80 millions de païens, qui, de plus en plus, sous la poussée de l'évolution qui pénètre partout sentent craquer toute l'armature sociale ancienne, emportant avec elles les vieilles croyances. Ces païens vont aux religions universelles : christianisme, islam, quand ce n'est pas marxisme ».



DENISE FILIATRAULT

● La nouvelle armée de la République fédérale n'a pas fini de causer des soucis de toutes sortes aux autorités allemandes. En effet, selon plusieurs journaux allemands, les quelque deux mille à trois mille soldats à qui se réduisent à l'heure actuelle les effectifs de la future armée ont déjà grossi en moyenne de 6 à 12 livres en quatre mois de présence sous les drapeaux. Alarmés par ces constatations statistiques et par le fait que la valeur des futurs soldats pourrait bien suivre une progression inverse de celle de leur poids, les services du ministère de la Défense envisagent de modifier les menus trop copieux qui avaient été prévus par l'intendance.

● Deux jeunes filles russes ont adressé à leur journal une lettre amère pour se plaindre du manque de romantisme des films soviétiques : pas assez de caresses, ni de dialogue « fleur bleue », protestaient-elles ; le jeune paysan amoureux n'avait pas l'air plus passionné que son tracteur. Et le même journal, *Komsomolskaya Pravda*, a publié récemment une lettre d'une certaine Tatiana Kour-

banova, qui demandait l'institution d'une « cérémonie de mariage soviétique ». Trop de jeunes gens, écrit-elle, se marient à l'église uniquement pour l'attrait de la cérémonie, suggérant ainsi que les froides formalités de la mairie ne sauraient les satisfaire. « Les jeunes gens se marient souvent à l'église, même s'ils ne comprennent rien à la religion et ne s'y intéressent pas du tout, uniquement parce qu'il y a des fleurs, de la musique, des chants, et que leurs amis sont tout de blanc vêtus ». La solution? « Il faut créer une cérémonie de mariage soviétique, et plus personne n'ira à l'église, pas même à coups de trique ». La cérémonie pourrait, à son avis, se dérouler à la chambre de la culture, ou un centre local (une usine, par exemple) dirigé par le parti communiste. Des musiciens, des artistes et des écrivains pourraient « dessiner les costumes, écrire de la bonne musique et créer des rites ».

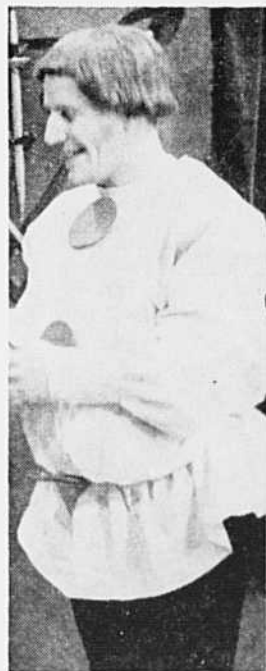
● Les Américains ont dépensé plus de 1,600 millions de dollars au cours de leurs voyages à l'étranger pendant l'année 1955, annonce le département du commerce, qui précise que cette somme est supérieure de 200 millions de dollars à celle dépensée en 1951. Les Américains ont payé 460 millions de dollars pour leurs frais de transports à l'étranger, dont 200 millions ont été versés à des compagnies non américaines. En Europe et dans le bassin méditerranéen, les dépenses des touristes américains se sont élevées à environ 430 millions de dollars. Les sommes dépensées en Amérique latine atteignent 20 millions de dollars. — (A.F.P.).

● Il y a 67,753 « enfants naturels d'occupation » officiellement décomptés en Allemagne occidentale, a précisé au Bundestag le ministre fédéral de la Justice. 37,261 d'entre eux sont nés de pères militaires américains, 6,194 de pères français, 8,441 de pères britanniques, et 1,768 de pères belges.

● Le sénat américain a approuvé un projet de loi, déjà voté par la Chambre, autorisant le gouvernement des Etats-Unis à verser \$964,199.35 au Saint-Siège

JACQUES LÉVEILLÉ

pour les dégâts causés par des bombes lancées par des avions américains pendant la dernière guerre mondiale. Ces explosifs étaient tombés accidentellement sur Castel Gandolfo en 1944. Le Vatican avait réclamé \$1,523,810.98, après enquête, l'armée a estimé que ce montant devrait être de l'ordre de \$964,199.35.



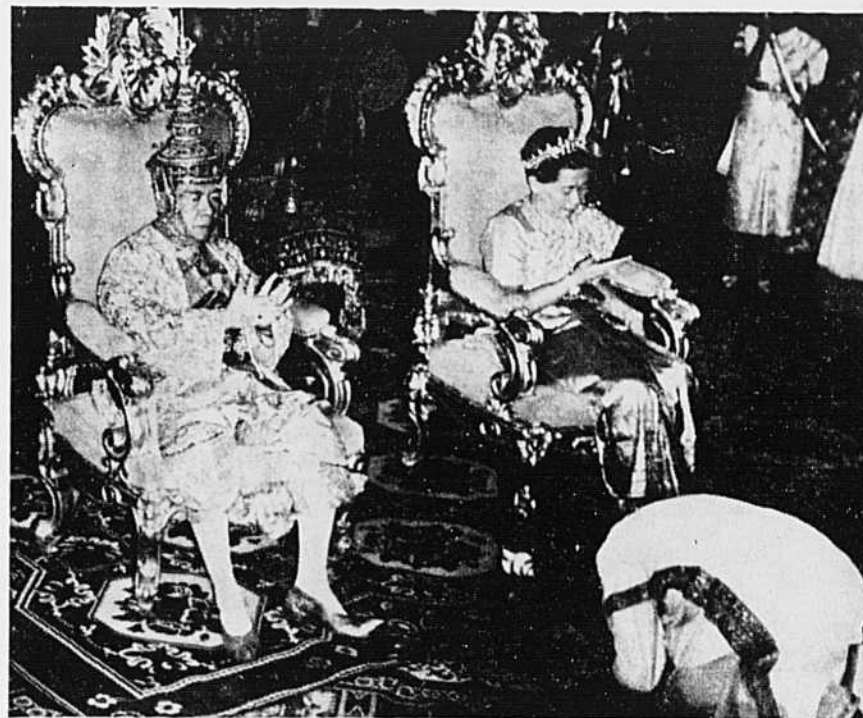
GUY L'ECUYER

● L'Italie nouvelle n'a pas encore développé ses ressources au même rythme que sa population. C'est pourquoi elle reste un des plus grands « exportateurs » d'hommes parmi les pays européens. Durant la période de 1946-1954, 989,227 Italiens ont émigré au-delà de l'océan, d'après les chiffres officiels de l'Institut central de statistique. Au cours de ce même laps de temps 170,725 Italiens seulement sont rentrés dans leur pays, soit une différence en faveur des partants de 818,502 personnes. Il n'est pas sans intérêt de noter à ce propos quelles provinces ont fourni le contingent le plus fort. L'une d'entre elles se détache nettement du lot des provinces du Sud, qui du fait de leur pauvreté et de leur surpopulation constituent le grand réservoir d'émigrants, c'est la Calabre, avec 158,835 personnes. Elle est suivie de la Sicile (128,445), de la Campanie (121,592) et des Abruzzes (120,288). Le Latium n'a fourni que 55,147 émigrés; la Sardaigne, 3,300, et le territoire de Trieste, 303.

● L'armée américaine révèle qu'une étude sur les prisonniers américains en Corée permettait de classer ceux-ci comme suit: collaborateurs (avec les communistes), 15%; résistants, 5%; entre les deux, 80%. Les « entre les deux », déclare l'armée, se caractérisent par la passivité, l'inaction et le refus de prendre une attitude positive envers l'ennemi ou envers leurs camarades. Leur groupe, affirme l'armée, est en général « moins intelligent » que les collaborateurs ou les résistants.

● Le célèbre bourreau britannique Albert Pierrepoint, qui pendit notamment Albert Christie, Ruth Ellis et les tortionnaires nazis du camp de Belsen, a donné sa démission, il y a quelques mois, après vingt-cinq années de bons et loyaux services. A ce sujet le journal dominical *Empire News* précise que le bourreau a déclaré à son correspondant qu'« au cours des nombreuses exécutions auxquelles il avait procédé il avait pu se rendre compte que les femmes mouraient plus courageusement que les hommes. Albert Pierrepoint est le propriétaire à Hoole (Lancashire) d'une pittoresque taverne vieille de trois siècles: la Rose et la Couronne. Il est particulièrement apprécié de ses clients pour sa gaieté. De temps en temps ceux-ci apprennent qu'il est « sorti », et généralement ils savent ce que cela veut dire.

● Le « Journal de la Grotte » de Lourdes, publié dans son numéro du 1er juillet le texte d'une lettre adressée, le 13 juin, à Son Exc. Mgr P. M. Théas, évêque de Tarbes et de Lourdes, par Mgr Angelo Dell'Acqua, substitut de la secrétairerie d'Etat, et dans laquelle il annonce que « S. S. le pape Pie XII décide qu'en principe une année jubilaire sera célébrée à Lourdes du 11 février 1958 au 11 février 1959, pour commémorer le centenaire des apparitions de la très sainte Vierge dans la grotte de Massabielle ». Le texte de la lettre publiée par le « Journal de la Grotte » ajoute que les « faveurs spirituelles concédées à cette occasion aux pèlerins de Lourdes, comme elles le furent déjà lors des 50e et 75e anniversaires, seront précisées en temps utile ».



Le Cambodge, qui a récemment accédé à l'indépendance au cours de la guerre d'Indochine, vient de couronner son roi. Cette photo nous montre le roi NORODOM SURAMARIT et la reine KOSSAMAK NEAREAD recevant l'hommage de leurs sujets.

Une ville combat la criminalité juvénile

A Castrop-Rauxel, ville de charbonnages du bassin de la Ruhr (81,000 hab.), en Allemagne, on a vu diminuer de moitié, en l'espace de deux ans, le nombre des délits commis par des adolescents. La municipalité, aidée par des habitants de la ville, a créé le « Groupe de Travail pour l'Aide aux Jeunes ».

50 habitants (mineurs, médecins, policiers, ecclésiastiques, commerçants et pédagogues) élaborèrent un plan prévoyant trois modes d'action: distraction, éducation, livres. On commença par retirer des dancings les jeunes ouvriers des charbonnages qui avaient le gousset trop bien garni, et on organisa des bals réservés aux jeunes. Dès la première soirée, la salle était pleine à craquer.

Les organisateurs déclarèrent la guerre aux romans et feuilletons de bas étage, et les journaux de la ville ouvrirent une rubrique où les jeunes eux-mêmes donnent leur avis sur les livres qu'ils ont lus. Des prix ont été décernés aux meilleures critiques.

L'élan était donné. L'été dernier, on a organisé des excursions avec soirées dansantes et des cours éducatifs, où l'on enseigne aux jeunes leurs devoirs et leurs droits de citoyens.

De grandes entreprises industrielles et le Ministère de l'Instruction publique du Land ont prêté leur appui sous forme de subventions.

Aux jeunes gens qui quittent les bancs de l'école, on distribue une brochure dans laquelle ils trouvent ce conseil: « Si vous vous sentez délaissé et seul, venez à nous. Nous sommes là pour vous aider et aucun de vous ne doit se croire frappé d'exclusion. »

La clé des songes d'après Nicéphore

« Voir en songe un Aigle annonce que ton rêve, heureux ou funeste, est un avertissement de Dieu. »

« Voir un Coq annonce que ton rêve se réalisera bientôt. »

« Manger du Pain chaud présage maladie prochaine. »

« Tenir une Abeille présage espérances déçues. »

« Se mouvoir lentement présage difficile réussite. »

« Rencontrer une personne aimée est de bon augure pour les espérances. »

« S'entretenir avec un Roi signifie vains projets. »

« Voir des Charbons ardents menace toujours de quelque dommage causé par les ennemis. »

« Rêver que l'on plane au-dessus de terre présage changement de lieu, voyages en terre étrangère. »

« Tenir un Livre présage que l'on sera élevé en dignité. »

« Marcher droit devant soi présage que l'on triomphera des difficultés, des obstacles, des ennemis. »

« Marcher courbé sous un lourd Fardeau présage peine, oppression, abaissement. »

« Marcher sur des Coquilles brisées annonce que l'on échappera aux pièges de ses ennemis. »

« Etre enfermé dans quelque Souterrain présage grand péril. »

« Etre embrassé par un Roi signifie bienveillance, faveur et appui de personnes puissantes. »

« Voir sa propre Image sous les traits d'un vieillard annonce heureuse chance dans les entreprises. »

« Voir ou boire du Lait présage que les ennemis ne réussiront point dans leur dessein de nuire. »

« Manger quelque Aliment très doux présage prochaine contrariété, amère déception. »

« Rire en songe présage quelque chagrin. »

« Rêver que l'on contracte Mariage annonce quelque changement de position. »

« Recevoir un Présent présage quelque gain, ou succès peu éloigné. »

« Se voir mordre par un Chien annonce injure, affront, dommage, provenant de quelque ennemi. »

« Voir tomber sa Maison présage perte de bien. »

« Respirer en songe une mauvaise Odeur annonce tristesse, affliction. »

Léopold Massiéra vous présente :

Jean-Pierre AUMONT grand séducteur de l'écran

UN des plus sympathiques « jeunes premiers » est sans contredit « Jean-Pierre Aumont », et cette appellation lui convient toujours, car il est de la lignée des grands séducteurs de l'écran, tout comme Gary Cooper, Tyrone Power ou Clark Gable, sur qui le temps ne semble avoir aucune prise.

Il est beaucoup plus jeune que les super-étoiles que je viens de citer; mais c'est également une étoile de première grandeur au firmament du cinéma mondial.

Il est Parisien et a vu le jour dans la rue de Clantilly.

Son sourire charmant, ses yeux bleu-vert, ses cheveux blonds et son sens merveilleux de la comédie font de lui un personnage typique. Il n'a jamais imité personne. Il est Jean-Pierre Aumont, bien souvent imité mais jamais égalé.

On pourrait croire, grâce à la gentillesse qui se dégage de sa personne, qu'il a eu une enfance facile. On imagine aisément un petit garçon bien sage, studieux et appliqué.

Eh bien, il a été tout le contraire d'un enfant modèle. Il détient un record assez particulier: celui d'avoir été renvoyé de nombreux lycées et collèges dont les principaux se nomment: Condorcet, Rollin, Buffon, Carnot, etc.

Il était, paraît-il, insupportable à un point tel qu'il empêchait ses camarades d'études de travailler.

Pour le mater, ses parents le mirent en pension au Collège de Meudon où il resta sept ans.

A son retour dans la capitale, il recommença la ronde des lycées, en véritable « chahuteur » qu'il était.

Ses parents se demandaient avec angoisse ce qu'il allait faire dans la vie.

Chaque fois qu'ils lui posaient une question précise sur son avenir, le petit Jean-Pierre répondait:

— Je veux faire du théâtre!...

Son oncle, l'acteur Georges Berr de la Comédie Française, essaya de le décourager; mais rien n'y fit: sa volonté était opiniâtre et son désir ardent.

A seize ans et demi, il réussit à passer son premier bachot.

A ce moment-là, il abandonna les études et entra au Conservatoire dans la classe de Mlle Renée du Mesnil.

L'année suivante, il démissionna pour accepter une proposition du grand Louis Jouvet, alors porteur drapeau du théâtre d'avant-garde.

Sous la direction de ce maître, il créa « Le Prof d'anglais » avec la délicieuse Jeannine Crispin, également débutante.

Il joua ensuite dans « Romance », « La Pâtissière du village », et « Les Hommes Perdus », aux quatre coins de l'Europe.

Parfait jeune premier au talent inné, il ne pouvait manquer d'intéresser les gens de cinéma.

On lui confia des petits rôles dans « Jean de la Lune » auprès de Michel Simon et René Lefèvre, « Eché et Mat », « Vve cherche un père », « Faut-il les marier ? » tourné en Autriche, « La tragédie de Lourdes » et un rôle plus important dans « Dans les Rues ».

En 1934, l'année de sa chance, Jean Cocteau l'engagea pour sa pièce « La Machine Infernale » et on lui donna le premier rôle, celui d'Eric, au cinéma, dans « Lac aux Dames » qui devait révéler aussi Simone Simon.

Auparavant, Jean-Pierre Aumont avait accompli son service militaire qui fut sans histoires.

Après ces deux succès à la scène et à l'écran, Jean-Pierre Aumont fut connu de tous et se trouva « lancé ».

Il parut dans « Le Voleur » avec Madeleine Renaud et Victor Francen, et « Maria Chapdelaine », en compagnie de Jean Gabin et, de nouveau, Madeleine Renaud.

« Un jour viendra », tourné en Allemagne, lui permit une belle création et « Les Yeux Noirs », un grand succès, lui redonna Simone Simon comme partenaire.

Il fut ensuite le partenaire de la jolie Annabella, alors vedette No 1 du cinéma français, dans « L'Équipage », un film d'aviation qui comportait également dans sa distribution Jean Murat et Charles Vanel.

La production « Les Beaux Jours », en 1935, lui fit reformer le couple idéal qu'il composait avec l'espiègle Simone Simon.

L'année suivante, un film qui devait rester comme un classique du cinéma « Tarass Boulba » lui permit de donner la réplique au grand acteur Harry Baur. Danielle Darrieux et Jeannine Crispin en étaient les vedettes féminines.

En très peu de temps, Jean-Pierre Aumont était devenu la « coqueluche » des spectatrices et le jeune premier No 1 du cinéma français. Chaque midinette conservait précieusement sa photo dans son sac et son physique d'Apollon troublait bien des cœurs.

Ses films se succédaient à une bonne cadence.

On le vit dans « La Porte du Large » de Marcel L'Herbier avec Victor Francen et Marcelle Chantal (qui tenait alors une grande place dans sa vie), « Cargaison Blanche » de Siodmak, « Le Messager » avec Gaby Morlay et Jean Gabin, le célèbre « Drôle de Drame » de Marcel Carné, « Maman Colibri » de Jean Préville, « La Femme du Bout du Monde » de Jean Epstein, « Chéri-Bibi » de Léon Mathot d'après le livre de Gaston Leroux avec Pierre Fresnay, Marcel Dalio, Thomy Bourdelle, Lucien Dalsace, Georges Peulet, Suzet Mais, Colette Darfeuil et Aimos, « Le Paradis de Satan » avec Jany Holt et Pierre Renoir.

Dans « Belle Etoile » de Jacques de Baroncelli, avec Michel Simon, Meg Lemonnier et Saturnin Fabre, Jean-Pierre Aumont fit une très spirituelle création.

« S.O.S. Sahara » le plongea dans une aventure typiquement africaine.

Dans « Hôtel du Nord » de Marcel Carné, qui évoquait la vie joyeuse et dramatique du Paris populaire d'avant-guerre, Jean-Pierre Aumont donna la



Entre Paris, Londres, Hollywood, JEAN-PIERRE AUMONT a beaucoup voyagé. C'est une vedette internationale de la lignée des Gary Cooper et Clark Gable. — Il n'est pas que comédien. Ses pièces de théâtre ont obtenu de beaux succès à Paris et son talent d'auteur en a été confirmé.

réplique à la gracieuse Annabella, Louis Jouvet, Arletty, Paulette Goddard et Andréx.

Juste avant la guerre, Jean-Pierre Aumont tourna « Le Déserteur » (également appelé « Je t'attendrai ») avec Corinne Luchaire, Berthe Bovy, Delmont et Aimos, sous la direction de Léonide Moguy.

Durant tout ce temps, Jean-Pierre Aumont n'avait pas délaissé le théâtre.

Il y interpréta, notamment: « Le Coeur » de Bernstein, « Le Veilleur de Nuit » de Sacha Guitry, « Famille » et « L'Amant de Paille ».

En septembre 1939, à la veille de tourner « Manon Lescaut », Jean-Pierre Aumont fut mobilisé.

En juillet 1941, après une tournée en zone libre avec « Trois et Une », il s'embarqua pour l'Amérique.

Aux Etats-Unis, il interpréta sa première pièce en anglais: « Rose Burke ».

Il se rendit à Hollywood où il tourna « Mission en Bretagne » et « Croix de Lorraine », deux films inspirés par la lutte menée par les Forces Françaises Libres contre l'opresseur nazi.

C'est à ce moment-là qu'il fit la connaissance d'une des plus jolies femmes du cinéma américain: « Maria Montez ».

Ces deux êtres, jeunes et beaux, tombèrent éperdument amoureux l'un de l'autre et se marièrent.

Maria Montez était née le 6 juin 1922. Elle créa la pièce de son mari « L'Ile Heureuse » et fut l'ensorcelante interprète de nombreuses productions où la couleur lui seyait à ravir: « La Fièvre Tzigane », « Les Mille et une Nuits », « La sauvagesse blanche », « Soudan », « Tanger », etc.

Seulement, l'ombre sinistre de la croix gammée s'étendait sur la France meurtrie. De partout, dans le monde libre, les bonnes volontés se ralliaient autour du général de Gaulle, pour la libération du territoire national.

Jean-Pierre Aumont ne pouvait rester insensible à l'appel sacré de la patrie en danger. Il quitta Hollywood pour s'engager dans les glorieuses Forces Françaises Libres.

Avec les soldats rassemblés sous le signe de la Croix de Lorraine, il parcourut la Tunisie, l'Italie et, enfin, débarqua en France.

Au cours de ses campagnes, il fut deux fois blessé et obtint deux citations dont la Croix de Guerre.

Les hostilités terminées, Jean-Pierre Aumont repartit pour Hollywood où l'attendait Maria Montez.

Il fut aussitôt engagé pour « Heart Beat », version américaine du délicieux « Battement de coeur » et « The Song of Sheherazade » de Walter Reisch avec Yvonne de Carlo, tenante du titre de plus belle femme du monde, Brian Donlevy, Eve Arden et Philip Reed.

Dans cette opérette en technicolor, Jean-Pierre Aumont incarne le grand compositeur russe Rimsky-Korsakov.

Le cinéma anglais le pria de venir à Londres tourner « The First Gentleman ».

Les prises de vues terminées, Jean-Pierre Aumont regagna vite Hollywood et, en compagnie de sa femme, parut dans « L'Atlantide », un *remake* en couleurs tiré du célèbre roman de Pierre Benoit. Jean-Pierre Aumont fut avec facilité le séduisant lieutenant de Saint-Avit et Maria Montez une Antinea digne de sa voluptueuse légende.

En 1948, Jean-Pierre Aumont revint en France et tourna « Hans le Marin », dont il écrivit les dialogues et fit l'adaptation. La mise en scène était de son frère, François Villiers, auteur de courts métrages de grande valeur et baptisé « Poum » quand il était enfant.

Jean-Pierre Aumont incarne un marin canadien, Eric, qui, au cours d'une escale à Marseille, rencontre une fascinante entraîneuse, Dolorès (Maria Montez). Tous deux deviennent des amants tragiques. Lili Palmer, Marcel Dalio et Roger Blin donnaient la réplique à ce couple prestigieux.

Dans la Principauté de Monaco, il tourna « La Vie commence Demain » de Nicole Vedres qui conta l'histoire d'un jeune provincial (Jean-Pierre Aumont) et de sa rencontre, à Paris, avec un mystérieux personnage interprété par le savant et journaliste André Labarthe.

En sa compagnie, il rencontra quelques-unes des personnalités les plus marquantes de notre époque: Branly, Edison, Marconi, Charcot, Einstein, le professeur Piccart, le président Roosevelt, le général de Gaulle, Tito, Colette, Gide, Jean Cocteau, Marcel Cerdan, Georges Carpentier, Ladoumègue, Mermoz, Saint-Exupéry, Costes, Nungesser et Coli, Picasso, Raimu, Charlie Chaplin, etc., et Jean-Pierre Aumont.

Aussitôt après, il refit un saut à Hollywood pour les besoins de « Three Men and a Girl ».

La France le rappela et il parut dans deux films.

« L'Homme de Joie » de Gilles Grangier, d'après la pièce de Paul Géraud, lui donna comme partenaires l'élégante Simone Renant, dans un rôle qui

[Lire la suite page 27]

Escale à Copenhague

LE PARIS DE LA BALTIQUE

par JACQUES COULON

Il s'en est fallu de peu que mes souvenirs de Copenhague ne demeurent pour longtemps assombris. Notre paquebot, le *Kromprins Olaf*, qui nous transportait d'Helsinki, avait pris feu en mer alors que nous étions encore relativement éloignés de la capitale danoise. Et le débarquement tumultueux, en grande hâte, s'était ajouté à la mauvaise humeur des douaniers qui nous accueillaient et à l'atmosphère lugubre et déprimante qui est toujours celle d'un grand port aux petites heures du matin. Par bonheur, la compagnie de navigation avait tenu à dédommager quelque peu ses passagers en leur offrant un déjeuner somptueux, abondamment pourvu de toutes les variétés de la charcuterie danoise, de poissons aux aromates, de liqueurs et d'une quantité plus que respectable de flûtes de bière bouchée, de cette bière spéciale que l'on fabrique à Odense, patrie d'Andersen, et qui enivre aussi sûrement que les vins les plus capiteux.

Copenhague est une ville gaie, bruyante, et qui reflète admirablement bien la solide bonne humeur de ses habitants. Elle symbolise à mes yeux une frontière fictive où se rencontreraient, s'allieraient deux tempéraments, d'une part l'austérité et la réserve nordiques, et d'autre part l'exubérance latine. Cela n'est d'ailleurs pas visible essentiellement à Copenhague mais dans le Danemark tout entier, dans ses campagnes, ses petites villes et dans le caractère de ses habitants, qu'il s'agisse du paysan jovial et bon enfant des plaines prospères du Seeland ou du pêcheur rude, mais rieur aussi, de Frederikshavn ou de Herring. Traditions et nouveautés, histoire et modernisme se trouvent aussi mêlés à Copenhague et s'équilibrent merveilleusement bien.

Issue de cet obscur monde viking si prodigieusement sauvage et secret, et dont la rudesse des moeurs rend parfois stupéfiante la poésie hautaine et riche qui ruisselle de ses chants et gestes populaires, Copenhague, la « cité des eaux glauques », vit naître des poètes et des musiciens, des peintres et des philosophes prestigieux; mais aussi combien de pirates, d'aventuriers ambitieux, de voyageurs, s'élancèrent-ils, de ses murailles, à la découverte de ce qui fut longtemps le vrai royaume du Danois: la mer.

A l'époque des temps barbares, alors que le religieux des premiers âges de l'Eglise scandinave coiffait le heaume et maniait la hache d'armes, Copenhague n'était qu'un havre de fortune où les marchands faisant commerce avec les Etats baltes abritaient leur

flottille de pêche déjà importante. Et c'est l'évêque Absalon, à dire vrai plus guerrier qu'homme d'Eglise, qui entreprit d'agrandir et de fortifier ce qui n'était il y a huit siècles qu'un modeste village de marins, toujours à la merci de quelque incursion de la part de ses beaux voisins.

Tour à tour pillée, saccagée, ses maisons de bois incendiées mais toujours rebâties, la capitale danoise qui ne conserve plus trace aujourd'hui de son passé moyenâgeux, commença de rivaliser d'importance avec d'autres grandes villes européennes au XVIIe siècle, sous le règne de Christian VI, monarque intelligent et industrieux. Les gens de Copenhague doivent à ce souverain habile l'opulent château d'Amalienborg, dont les différentes constructions de style baroque abritent de nos jours la famille royale, sur laquelle veillent jour et nuit une compagnie de gardes nobles et stylés, portant bonnet à poils et casaque rouge et aussi familiers aux gamins de la ville que les « polices » aux petits Montréalais. Tout près du palais royal, devant l'église de St-Nicolas, le vieux marché aux poissons où des paysannes des rives du Sund, en sabots et coiffes blanches, viennent offrir aux passants maquereaux et harengs frais. Et un autre des multiples aspects aussi séduisants que pittoresques de Copenhague n'est-il pas celui des joueurs d'orgue de barbarie poussant devant eux leur instrument monumental, véritable voiture sculptée et peinte de couleurs vives? Mais hélas, il paraît que cette corporation de musiciens errants et nostalgiques, à vrai dire plus vagabonds que poètes, est en voie de disparition. La dureté des temps aura sans doute raison de ces artistes de la rue et le moment n'est peut-être plus lointain où, à Copenhague comme à Amsterdam déjà, les joueurs d'orgue feront partie d'une époque enfuie.

Et quand bien même les joueurs d'orgue auront disparus, Copenhague continuera d'être malgré tout une ville légère et piquante. On s'attablait toujours aux terrasses achalandées des cafés pour boire un verre de bière en regardant passer les promeneurs et dans les restaurants en plein air, le touriste continuera de déguster, au son d'un orchestre de valses lentes, les fameux « smorbrod » sortes de canapés scandinaves d'une variété infinie. Il y aura toujours, dans le quartier du port, près de l'Opéra Royal, les petites boîtes de nuit et cabarets populaires où l'on côtoie le monsieur respectable aussi bien que le matelot venu d'on ne sait quel coin du monde. Les boîtes de nuit de Copenhague ont essayé de se mettre à la mode du jour en tâchant de faire accepter le « show » à l'américaine; peine perdue, le noctambule préfère les chants nationaux, les farces et les airs populaires de chez lui que toute la salle reprend en chœur lorsque, aux heures tardives, le vin ou la bière achève de déridier les plus taciturnes...

Une des plus belles églises de Copenhague est cette "Eglise de Marbre" (ci-contre, à gauche), construite en 1749 sous le règne du roi Frédéric V. — Ci-dessous, la Place de l'Hôtel de Ville. — Ci-contre, la petite sirène, oeuvre du sculpteur danois Edward Erikson, sur la promenade de Langélinie, au bord de la mer.



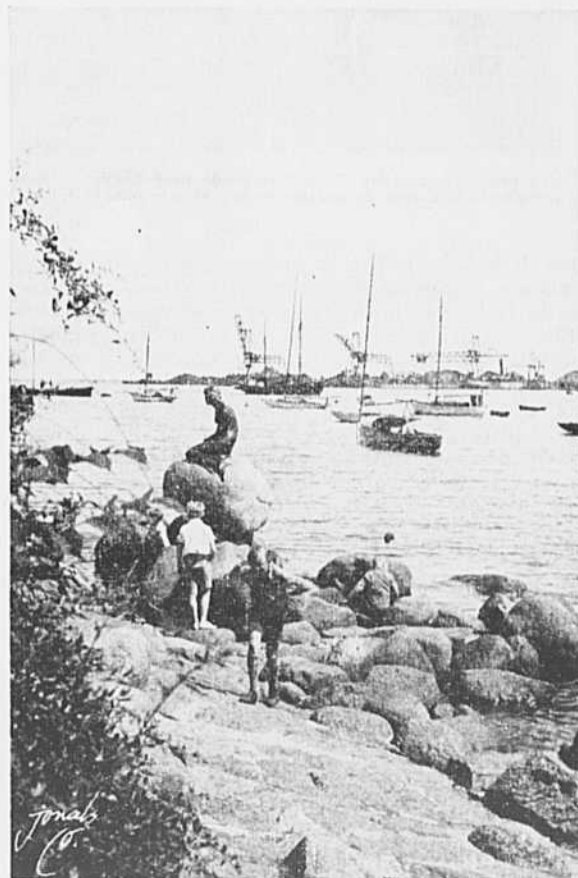
Une scène familière des rues de la capitale danoise. Ouvriers, employés de bureau, étudiants aiment à se déplacer à vélo dans cette ville où l'on ne semble pas se soucier des encombrements de la circulation. (Kobenhavns Foto-Service)

Et puis n'y aura-t-il pas toujours aussi le Tivoli, comme à Stockholm, grand parc d'attractions dont le nom italien est une réminiscence du temps où des monteurs de marionnettes napolitains parcouraient les villages et les villes du Danemark? Le Tivoli avec ses concerts d'été, ses feux d'artifice, ses illuminations et ses spectacles de tous genres que le peuple entier de Copenhague et d'ailleurs vient applaudir régulièrement.

A Copenhague, comme dans bon nombre d'autres villes scandinaves, l'amour traditionnel de la nature conserve ses droits et l'exemple le plus frappant de cette passion toute romantique des peuples nordiques n'est-elle pas justement cette grande forêt de Dyrehaven, aux profondeurs sauvages et en apparence infinies mais que l'on entretient secrètement? Dyrehaven, éden champêtre aux portes d'une grande capitale moderne, avec ses chênes géants et ses hêtres légendaires, ses fourrés mystérieux.

Et n'est-il pas permis de songer que ce sentiment très vif et tenace des Scandinaves pour la nature ne dissimule pas quelque atavisme lointain et puissant,

[Lire la suite page 27]





Michèle Juneau, (Margot Lespérance) au camp Bruchési

Sur les bords du lac l'Achigan, à quelques milles de St-Hippolyte, se dressent les immenses bâtiments blancs de la colonie de vacances de l'Institut Bruchési. Là, sous un soleil éblouissant, six cent vingt enfants s'empressent les poumons d'air pur et tonifiant.

Les visites des parents étant interdites, le moindre événement prend une importance considérable. Ainsi, la visite de Margot Lespérance, la « mauvaise fillette » de « Beau Temps Mauvais Temps » a provoqué un remou d'enthousiasme indescriptible parmi tous ces enfants que la vie souvent n'a guère favorisés. Ils éprouvent en effet un besoin d'évasion, un goût du rêve et de l'irréel que la télévision leur fournit à grosse dose. Aussi, avait-on complètement oublié Michèle Juneau pour ne parler que de son personnage, qui, soit dit entre parenthèses, est tout à fait à l'encontre du véritable tempérament de la jeune comédienne.

On l'a questionnée sur l'intrigue, on lui a demandé mille et un détails sur Yves, (André Pagé),



Une populaire émission d'été "Sérénade pour Cordes", met en vedette le chœur de chanteuses que nous voyons ci-dessus.

sur Isabelle, (Hélène Bienvenu); plusieurs avaient manqué le dernier épisode du télé-roman, et Michèle a dû leur raconter. On l'a photographiée, félicitée. Elle a senti venir vers elle une vague de sympathie qu'elle a grandement appréciée, étonnée de se voir si populaire.

Une monitrice a dit que la brève apparition de Michèle avait su mettre beaucoup de joie dans le cœur de ces enfants... et ne serait-ce que pour cette raison, le voyage en valait la peine.

Pour faire suite...

On reste quand même sidéré de constater combien un personnage de télé-roman prend corps dans l'imagination du spectateur, au point de faire partie de sa routine journalière, de soulever en lui des sentiments de sympathie ou d'animosité, sentiments qui se traduisent franchement, sans détours...

Ainsi, on oublie souvent Jean Duceppe mais on parle de Stan Labrie; on connaît le nom de Denise Pelletier, mais pour la majorité elle est Cécile Plouffe.

Cette dernière en a subi l'expérience d'ailleurs lors de son récent séjour en France alors qu'elle déjeunait tranquillement dans un petit restaurant. Entrent des Canadiens qui, animés des meilleures

SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT

intentions du monde, font fête à « Cécile Plouffe-Ménard » de façon franchement bruyante. Un peu intimidée, Denise a dû leur souffler son nom et insister pour qu'on ne l'appelle pas madame Ménard et qu'on arrête de lui demander des nouvelles de son « mari ».

Ajoutons que ce genre de manifestation encourage et touche un comédien, mais il faut prendre garde, et savoir lui rendre hommage le plus discrètement possible.

"Cunégonde"

Une journaliste, dans un hebdomadaire local, signe sa chronique du nom amusant de « Cunégonde ». Or, personne n'a pu encore deviner sa véritable identité.

Il arrive très peu souvent que l'anonymat soit si bien gardé. Tous sont intrigués par ce mystérieux personnage qui, ma foi, a la langue fort bien pendue et n'hésite pas à donner son opinion, bonne ou mauvaise, sur les incidents survenus au cours de la semaine dans le milieu artistique. Mais qui est-ce donc?... Pure curiosité féminine...

De Jean Marc à Pierre Thériault

A pied levé, à quelques heures d'avis, Jean Marc, jeune chanteur Corse arrivé depuis quelques semaines au Canada, a accepté de prendre la place de Pierre Thériault dans une récente émission de « Sur les Ailes de la Chanson ».

Pierre est un charmant garçon qui a le sens de l'humour, énormément de facilité et de talent, mais il manque un peu de conscience professionnelle. Après avoir abandonné le « Rideau Vert » deux jours avant la fin du spectacle (« Guillaume le Confident ») il a laissé tomber Roger Fournier cinq heures avant le programme mentionné plus haut.

Cette façon d'agir a joué des tours à plus d'un. Il serait bon que Pierre y réfléchisse un peu.

Par contre, Jean Marc a fort bien fait les choses. Son répertoire formé en grande partie de chansons de Brassens, de Bécand et de Ferré gagnerait à être renouvelé. Lui aussi a de très belles dispositions, de l'entrain, et, ce qui ne gâte rien, il attire d'emblée la sympathie.



JEAN DUCEPPE, le Stan Labrie des Plouffe, dont on se demande quelles aventures lui sont réservées pour l'automne prochain.



Après un beau succès à Paris, THERÈSE LAPORTE, chanteuse, nous est revenue à Montréal. On l'a vue récemment à l'Heure de l'Opérette.

Le forum du "ciné-club",

Une excellente formule, un très bon animateur, (Pierre Boucher), un réalisateur qui compte parmi les meilleurs... et pourtant il manque quelque chose pour forcer le télé-spectateur à rester devant son appareil.

On a beaucoup d'experts en discussions cinématographiques dans la Province. Tant de personnes s'occupent depuis plusieurs années de l'organisation de ciné-clubs, qu'il devrait être facile de trouver des gens faisant preuve de jugement et capables de s'exprimer avec facilité. Voilà la lacune. A date, Réjane Charpentier a démontré qu'elle possédait toutes les qualités nécessaires pour participer d'excellente façon à ce genre d'émission. Auray Blain également. Pensera-t-on à Claude Jutras, Jacques Giraldeau, Bernard Letremble et Michel Brault?

René Caron dans Nérée Tousignant

Fort bien connu à Sherbrooke comme annonceur, René Caron est venu comme bien d'autres, tenter sa chance à Radio-Canada. On l'a reçu à grand renfort de publicité au moment où on prévoyait que l'émission « Paillettes » serait un succès, publicité qui l'a effrayé. Il a donc pris part à ce programme tout le temps qu'il a duré pour se trouver ensuite sans travail du jour au lendemain.

Annonceur surnuméraire à CBFT, il a de plus joué dans « C'est la Vie » et dans « Quatuor ».

Il y a trois semaines, Denys Gagnon lui confiait un rôle important, celui de monsieur Marceau dans Nérée Tousignant.

Je souhaite de tout cœur que sa participation à l'oeuvre de Félix Leclerc le lance définitivement. C'était presque un long monologue d'une demi-heure, entrecoupé d'images fort poétiques, et extrêmement difficile à donner. René s'en est admirablement tiré malgré une expérience relative de la scène. Par moments, on le sentait un peu dépassé par le texte et certaines intonations sonnaient faux, mais on l'oubliait rapidement pour se laisser prendre par le ton naturel appliqué aux phrases courantes de la vie. Une attitude juste, un geste sobre venaient souligner une mise en scène soignée et un très bon découpage.

Un nom à retenir: celui de René Caron...

A la semaine prochaine!

DANS LE MONDE SPORTIF

par
OSCAR MAJOR

CHOSSES ET AUTRES

■ De savants médecins français affirment que les personnes atteintes de jalousie peuvent se libérer de cette maladie, en accomplissant des exercices physiques et en respirant de l'oxygène pur . . . L'entraîneur du club de baseball Milwaukee, de la Ligue Nationale, a installé, dans le kiosque des joueurs, un inhalateur à oxygène. Au besoin, les Braves de Lou Perini et de Fred Haney peuvent refaire leurs forces, perdues sur le losange, en respirant de l'oxygène pur. Serait-ce la raison des succès obtenus par le Milwaukee, il y a un mois! Ces derniers temps, cet oxygène pur semble avoir perdu quelque peu sa propriété de revigorer . . . Cela nous remet à la mémoire la théorie d'un célèbre entraîneur d'une équipe de soccer de Londres, M. Menziès Sharp. Il y a quelques années, cet instructeur-charlatan avait fait dans les onze derrières de son club une piqûre, qui lui assurait la victoire. Nous ignorons combien ces onze paires de fesses ont payé la piqûre de M. Sharp. Mais, un jour où ils disputaient une joute avec une équipe d'Arsenal, cette dernière équipe gagna haut-le-pied, ruinant ainsi les expériences de M. Sharp . . . Si le club Arsenal avait été battu, toutes les équipes d'Angleterre, puis des autres pays, auraient voulu, elles aussi, être piquées. Et le jeu de soccer serait devenu un jeu de « piqués », ce qui eût été déplorable. Nous nous sommes, alors, étonné que la Fédération anglaise du soccer, qui sait ce qu'elle veut, ne soit pas intervenue pour interdire l'usage de ce genre de drogue. Le fait d'en user était déjà suffisant pour motiver son intervention. Mais elle avait, pour intervenir, une raison plus morale. C'est que l'amateur de la petite piqûre soutenait qu'elle dispensait les athlètes de toutes les sévérités de l'entraînement . . . Et cela, non seulement ce n'est pas vrai. Si c'était vrai, ce serait scandaleux et inadmissible. Et la seule annonce d'un pareil résultat aurait dû provoquer toutes les réactions du pouvoir sportif. L'effort, l'exercice de la volonté, la décision de s'astreindre aux privations nécessaires, la haute morale qui veut que la victoire s'acquière par des abstinences, par des conquêtes sur les bas instincts de la bête humaine, c'est tout le sport. A quoi voit-on qu'un athlète est au bout de sa carrière? C'est quand il ne veut plus s'astreindre aux privations indispensables, quand il se remet sans zèle à l'entraînement, quand il recommence sans conviction à s'entraîner, quand il a passé son hiver à trop bien vivre et à engraisser, surtout quand, au printemps, il faut qu'il se sépare de ses 30 livres inutiles. Que serait le sport, si une piqûre dans le derrière nous dispensait de tout effort, de toute volonté? Enfin, que vaudraient les victoires ainsi conquises?

■ Voici quelques records des ligues majeures, établis en 1942, qui ne seront pas brisés avant plusieurs décades: les Yankees de New-York ont réussi 7 doubles-jeux en une joute de 9 manches, le 14 août 1942, contre les Athlétiques de Philadelphie. Les lanceurs des Yankees de New-York de 1942 ont blanchi leurs adversaires 18 fois, égalant le record des Yankees de 1909. La série de victoires des Cardinaux de St-Louis, soit 43 gains sur les 52 dernières joutes de la saison 1942. La vertu étant toujours récompensée, les Cardinaux ont vaincu les Yankees de New-York par 4 victoires contre 1 défaite, au cours des séries mondiales de 1942.

■ Un fermier canadien-français, de la Baie-des-Chaleurs, prétend tenir le championnat du Canada de la marche. En effet, il a récemment marché 45 milles en 8 heures 53 minutes. Existe-t-il un Canadien qui puisse faire mieux? . . . Richard Lee Stuart, né à San Francisco, domicilié à Culver City, Californie, champ droit du club Lincoln, de la Ligue Western, classe A, a jusqu'ici cogné 49 coups de circuit; l'ancien record de cette ligue, 44, fut établie par le voltigeur du Colorado Springs, Pat Seery, en

Les joueurs du Brooklyn, tout particulièrement, sont passés maîtres dans l'art d'annihiler la tentative d'un double-jeu. A la suite d'un roulant, cogné à l'intérieur du losange par un coéquipier, le coureur venant du premier but doit prendre une glissade à l'emporte-pièce au second but, afin de nuire à l'arrêt-court ennemi, qui essaie de lancer la balle au premier but pour réussir un double-jeu. Examinez attentivement cette photo. Non, l'arrêt-court ROY MC MILLAN, des Redlegs de Cincinnati, n'a aucune intention d'apprendre à marcher sur les mains, ni de devenir acrobate! C'est GIL HODGES, des Bums de Brooklyn, qui l'a durement plaqué, à tel point qu'il lui fut impossible de terminer une double-tuerie, sur le roulant de Jackie Robinson, frappé dans la direction du second but Temple . . . A la prochaine occasion, vous remarquerez de quelle manière le jeune receveur des Royaux, John Roseboro, bloque violemment le joueur ennemi, en glissant au second but.

1950. Stuart, un gaillard de 6 pieds 3 pouces, 220 livres, remplit des rôles secondaires dans les studios de Hollywood, de novembre à mars. A l'instar de Chuck Connors, ancien premier but des Royaux de Montréal, qui gagne près de \$20,000 par année, au cinéma américain, le jeune Stuart se lancera, tête première, dans les feux de la rampe, s'il ne réussit pas à se gagner une place dans les ligues majeures, à la fin de la présente saison. En grande compagnie, il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus! . . . Les joueurs de baseball des ligues majeures jubilent, depuis que les moguls ont signé un contrat de 5 ans de \$16,250,000 avec les proprios de la NBC, qui verseront ce fort montant dans les coffres de la grande compagnie, pour avoir le droit de radiodiffuser et téléviser les joutes d'étoiles et les séries mondiales. Les joueurs ayant passé dix années dans les grandes ligues voient déjà, dans leurs goussets, une pension mensuelle de \$200. dès qu'ils auront dépassé le cap de la cinquantaine. Jusqu'ici, très bien! Mais les officiers de la grande tente devraient secourir plusieurs clubs des ligues mineures, qui servent de parents pauvres. S'ils décidaient de faire l'aumône d'un million de dollars, en cinq ans, à certaines équipes des classes B et C, ils feraient, certes, oeuvre utile. S'ils agissent autrement, dans un avenir rapproché, les jeunes joueurs d'avenir, devant se contenter de salaires de famine, prendront un autre chemin, qui les empêchera de crever de faim. Les salaires des clubs de classes B, C et D sont insuffisants, au prix élevé du beurre, des champignons et du filet mignon!

■ Quel est le champion du monde, au Judo, un sport qui connaît une vogue grandissante? Va sans dire, c'est un Japonais, Shokichi Natsui, un ami de l'un de nos lanceurs des Royaux Bill Nishita. Il remporta le premier championnat mondial, le mois dernier, à Tokyo. Cette épreuve sportive, a réuni 31 spécialistes du judo de 21 différents pays . . . M. J. Nauvelarts de Age, des Pays-Bas, président de la Fédération Européenne du Judo, s'est dit fort heureux de ce qu'un judoïste européen ait capté l'un des premiers honneurs, après le Japon. Il a exprimé l'opinion que, d'ici cinq ans, les Européens atteindraient le niveau des Japonais, au judo. Le fait que Geesink, qui ne s'est pas entraîné sous un instructeur japonais, ait retenu la troisième place dans le tournoi était inattendu. Les pays qui ont pris part au tournoi sont les suivants: Argentine, Autriche, Belgique, Cambodge, Canada, Cuba, Danemark, France, Indonésie, Japon, Luxembourg, Chine nationaliste, Pays-Bas, Philippines, Sarre, Espagne, Suisse, Thaïlande, Royaume-Uni, les Etats-Unis et l'Allemagne de l'Ouest. Le représentant canadien était Henri B. Gauthier, président de la Fédération Canadienne du Judo.

■ Réponse à M. F. Lacroix, Montréal.

Vous gagnez votre pari de \$50. Les Ours de Boston ont joué 23 parties consécutives sans défaite, du 22 décembre 1940 au 23 février 1941. Alors, ils ont remporté 7 victoires et annulé 4 fois, sur les glaces étrangères. Au Garden de Boston, ils ont gagné 8 fois et annulé 4 fois. Voici, d'après le meilleur statisticien sportif, notre aimable confrère Jean Barrette, la liste complète des joutes, disputées par les joueurs du Boston, lorsqu'ils ont établi ce record, le 23 février 1941:

22 décembre	— Boston 5	Détroit 3
25 décembre	— Américain 1	Boston 8
27 décembre	— Boston 3	Américain 3
1er janvier	— Rangers 2	Boston 2
5 janvier	— Chicago 2	Rangers 2
7 janvier	— Détroit 1	Boston 1
11 janvier	— Boston 2	Canadien 1
12 janvier	— Canadien 5	Boston 7
16 janvier	— Boston 2	Rangers 2
18 janvier	— Boston 1	Toronto 0
19 janvier	— Boston 4	Chicago 4
21 janvier	— Rangers 3	Boston 4
26 janvier	— Boston 6	Américain 1
2 février	— Américain 1	Boston 4
4 février	— Canadien 3	Boston 5
8 février	— Boston 3	Toronto 2
9 février	— Boston 2	Détroit 2
11 février	— Détroit 0	Boston 4
13 février	— Boston 5	Rangers 3
15 février	— Boston 5	Canadien 0
18 février	— Toronto 2	Boston 2
23 février	— Américain 1	Boston 3

■ A notre avis, les bienfaits du sport et de l'éducation physique sont annihilés par le surmenage. La grande pensée du règne soviétique est, avant tout, de former le plus vite possible des combattants vigoureux. Pour cela, les dirigeants de la Russie pensent qu'en soumettant la jeunesse à un entraînement sportif intensif la tâche des instructeurs militaires peut être réduite . . . Aussi, ont-ils déclenché leur action avec la froide férocité, dont ils sont coutumiers, mais en théoriciens fanatiques. Des jeunes gens de 15 à 17 ans, par exemple, sont astreints à des marches prolongées, portant des fardeaux trop lourds, sans repos indispensables, avec une usure nerveuse excessive . . . On lance, à corps perdu, les tout jeunes dans des sports de compétition les plus variés. Sans doute, de cette masse de pratiquants émergeront quelques sujets brillants. Mais on ne traite pas ainsi la majorité des organismes en formation. L'élevage humain réclame infiniment de tact, de mesure. La résistance foncière doit être à la base de tout entraînement musculaire. Au lieu du matériel humain que réclame la Russie, formations de jeunesse et camps de travail ne lui fourniront peut-être qu'une cruelle désillusion.



MA BIEN-AIMÉE

Notre roman d'amour par MAGDA CONTINO

No 5 — FIN

MARY se releva après avoir repoussé vers l'âtre quelques brindilles égarées :

— Chez le fermier de Blue Hill, on était sens dessus dessous ! La fermière s'était cassé une jambe en tombant d'une échelle. La doctoresse lui a fait d'abord une piqûre de morphine pour atténuer la douleur et elle a réduit la fracture. Nous avons tous travaillé pendant une heure jusqu'à ce que la blessée reposât tranquille sur son lit. Madame était en nage. Elle a voulu rentrer tout de suite, elle craignait que sir Alec ne s'inquiétât. Je l'ai enveloppée le mieux que j'ai pu, mais il pleuvait à torrent et il faisait un vent qui nous glaçait même dans la voiture. En arrivant au manoir, elle a minimisé l'événement et affecté un air gai, toujours pour ne pas inquiéter sir Alec rentré pendant notre absence ; mais le lendemain, ça n'allait pas.

Mary baissait la tête comme si elle se jugeait coupable de ne pas avoir soigné sa maîtresse.

— Une pneumonie double s'est déclarée, dit-elle. Six jours après, c'était fini.

Sylvie s'était assise sur un siège bas, devant le feu : elle ne parvenait pas à se réchauffer. Après une hésitation, elle demanda :

— Ma mère a-t-elle parlé de moi?... Je veux dire, au moment où elle s'est sentie perdue ?

— Oui, madame, elle a parlé de vous, un peu... toujours avec tristesse, elle se tourmentait beaucoup pour vous...

Mary attendit une nouvelle question, comme elle ne venait pas, elle gagna la porte et sortit sans bruit. Sylvie resta longtemps, toute tassée sur son petit fauteuil, regardant le feu qui la revigorait. Elle cherchait à voir clair en elle. Pouvait-elle mettre en doute les affirmations toutes simples de cette servante ? Elle avait la sensation très nette que ces explications étaient claires et véridiques. Pouvait-elle soupçonner Alec Barclay de les lui avoir dictées ? Sylvie avait vu si souvent sa mère rentrer harassée, elle l'avait écoutée raconter tant de fois des soins épuisants et, même, une véritable lutte qu'elle avait soutenue un jour contre une folle délirante, que le récit de Mary lui paraissait naturel. Trop fréquemment, sa mère abusait de ses forces et c'était un besoin de repos et de tranquillité qui lui avait fait épouser Alec autant que l'amour de cet homme et l'attrait de l'élevage des pur-sang qui lui rappelait sa jeunesse.

Bien qu'elle ne fût pas encore capable de se donner franchement tort, Sylvie admit qu'elle avait pu se tromper quant aux circonstances du décès de sa mère, mais son animosité pour Alec ne s'en trouva pas diminuée.

Elle se leva, ouvrit sa valise, erra un peu dans sa chambre qui était petite avec un étroit lit à colonnes et plusieurs fauteuils profonds. La table était garnie, outre la photo de Mrs. Barclay, d'un sous-marin, d'un encrier représentant une femme en costume régional puisant de l'eau dans un

Commencé dans l'édition du 7 juillet 1956.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Sylvie, fille unique de la doctoresse Constance Dufresne qui, elle-même, est veuve depuis déjà quelques années, étudie la peinture et ses maîtres lui promettent un brillant avenir dans son art. Un jour la mère de Sylvie tombe amoureuse d'un nommé Alec W. Barclay et annonce son prochain mariage à sa fille. Cette dernière, très égoïste, se révolte contre sa mère qui s'est dépensée sans cesse pour elle et décide de se réfugier chez une de ses amies, Catherine Estornès, en se gardant bien d'assister à ce prochain mariage. Sylvie fait connaissance de Ramun Carreguy et en tombe follement amoureuse tandis que Catherine Estornès, de son côté, voit d'un meilleur oeil un dénommé Clément Potroa, jeune et riche commerçant de son village basque.

puits ; celui-ci contenait de l'encre. Sur une commode, un Saxe délicat mettait une note de clarté dans cet ensemble assez austère. Une porte attira Sylvie qui pénétra dans une minuscule salle de bains. Elle tourna un robinet : l'eau coulait chaude. Elle décida de se baigner pour se détendre et se reposer.

Le soleil baissait sur l'horizon quand Mary vint frapper et offrir à la jeune invitée le repas qu'elle aimerait le mieux. Sylvie n'avait pas faim, mais elle ne voulait pas chagriner cette femme qui semblait vouloir s'occuper d'elle avec attention : elle accepta ce qu'elle proposait et s'abstint de demander si c'était la coutume de la région que l'invitée mangeât dans sa chambre comme une séquestrée. Pour ce soir, elle préférait être seule, réfléchir davantage avant d'affronter de nouveau son beau-père. Peut-être avait-il, lui aussi, des réflexes analogues.

Pendant que Sylvie faisait semblant de goûter aux mets que Mary avait montés sur un plateau, elle se dit que ce nom de « beau-père » était presque choquant quand elle évoquait la silhouette juvénile d'Alec, ses cheveux blonds, ses yeux de lavande. Il faisait même plus jeune que son âge. Malgré les propos acerbes qu'il lui avait décochés, sa séduction avait agi sur Sylvie d'autant plus que Ramun ne l'avait pas habituée au charme mondain et que sa culture était limitée. Oui, elle comprenait maintenant que sa mère se fût éprise de cet homme.

Quand Mary revint chercher le plateau, elle trouva la jeune invitée debout dans le clair-obscur, près de la fenêtre aux rideaux soulevés. Elle regardait la masse sombre du parc osciller sous le vent.

— Mary, cette chambre était-elle celle de ma mère ?

La servante désigna la cloison d'un signe du menton :

— Madame dormait dans la chambre voisine.

— J'aurais aimé la visiter.

— Il faudra demander à sir Alec, il n'aime pas qu'on y déplace des objets.

Elle avait l'air gêné. Pour se donner

une contenance, elle s'empara du plateau et elle sortit rapidement. Sylvie eut un mauvais réflexe :

— Il enferme les souvenirs de ma mère !... J'ai autant de droits que lui... et même davantage !

Elle erra un peu, son humeur revenue, puis elle retourna fatalement à la fenêtre : c'était une porte vitrée qui donnait sur un balcon de bois. Elle l'ouvrit et remarqua aussitôt la porte voisine qui devait donner accès à l'ancienne chambre de sa mère. Elle s'en approcha doucement, mais la porte était fermée et elle ne vit rien à travers les rideaux. Sylvie revint vers sa propre chambre, mais elle resta accoudée au balcon, cherchant à percer l'obscurité des arbres. Sur sa droite, un long bâtiment retentissait de hennissements. Il devait contenir les fameux pur-sang de l'élevage et c'était sans doute l'heure de l'avoine. Des lampes électriques éclairaient les cours, des hommes traversaient, portant des seaux, l'un d'eux était chargé d'une couverture. Le calme gagna tout le bâtiment : les bêtes soignées, les valets s'éloignaient vers les communs, derrière le manoir. Le silence tomba et rappela à Sylvie les longues soirées en compagnie de Ramun le taciturne. Elle soupira. Elle avait aimé Ramun — elle ne savait plus si elle l'aimait encore — c'était son travail qui l'avait rebutée et, aussi, sa difficulté d'adaptation. Ni l'un ni l'autre n'avaient fait de réels efforts : il était resté Ramun, berger basque, et elle était toujours Sylvie, artiste parisienne. Après tout, n'était-ce pas mieux ainsi ?

Un bruit léger à proximité la fit tressaillir : on venait d'entrouvrir une fenêtre. Une lueur très atténuée l'avertit que quelqu'un allumait une lampe dans la chambre de sa mère. Sylvie hésita un peu, redoutant une seconde altercation avec Alec. Elle se dirigea cependant à pas furtifs vers la porte vitrée qui bâillait et dont un des rideaux palpitait dans le courant d'air. A travers le tulle léger, elle vit la silhouette de celui qu'elle se refusait à nommer son beau-père. Il rangeait une pièce où rien n'était dérangé. Il prenait

un livre, le reposait à la même place ; il soulevait le couvercle d'une boîte, le refermait avec précaution ; il saisissait délicatement un ouvrage de femme, crochet et fil blanc, et le regardait un moment avant de le déposer dans une corbeille.

Une phrase de sa mère revint soudain en la mémoire de Sylvie : « Je finirai mes jours en faisant de la dentelle, cela me changera de ma profession d'homme ! » Elle avait lancé cela comme une boutade et voilà que sa fille avait sous les yeux cette dentelle commencée et abandonnée.

Alec traversa la chambre en diagonale et alla s'asseoir sur un fauteuil près d'un lampadaire qui éclairait faiblement. Il tira une pipe de sa poche et une blague de cuir gonflée de tabac. Il tint un moment ces objets dans ses mains puis il les enfouit de nouveau dans ses poches comme s'il craignait d'importuner quelqu'un avec la fumée. Il étendit un peu ses longues jambes, appuya ses mains sur les avant-bras de son fauteuil, resta ainsi sans bouger. Sylvie était sur le point de s'éloigner quand il ramena ses jambes, ce qui remonta ses genoux. Il étendit la main vers la tablette du lampadaire, certain de trouver à sa place ce qu'il cherchait : un livre. Il l'ouvrit et commença de lire. Mais Sylvie sentait qu'il n'était pas attentif, soit qu'il pensât à autre chose, soit qu'il connût déjà le texte pour l'avoir relu souvent. Il ne tarda pas à fermer le livre, à le replacer sur la tablette. Alors, il se tassa dans son fauteuil comme s'il se ramassait pour faire face à la souffrance, mais celle-ci l'assailit victorieusement : il fléchit en avant, posa ses coudes sur ses genoux remontés, sa tête dans ses mains. Sylvie ne pouvait douter qu'il pleurait.

La découverte de cette douleur lui causa d'abord de la surprise : elle n'avait pas pensé que cet homme pouvait souffrir. Ensuite, la vue de ces sanglots silencieux réveilla son propre chagrin. Elle s'enfuit vers sa chambre, se barricada comme si elle redoutait elle-même d'être surprise, puis elle s'affala près du feu à demi éteint. Maintenant, elle commençait à comprendre la perte qu'elle avait faite.

Une accusation formulée par Alec lors de leur dispute l'incita à l'analyse : « Vous avez été la pire ennemie de votre mère ! » Ce n'était pas vrai : elle aimait sincèrement sa mère... Mais le lui avait-elle dit ? le lui avait-elle prouvé?... Cette question était d'autant plus affreuse que, maintenant, il était trop tard pour adopter une autre attitude. Sa mère aimait Alec... Le cœur de Sylvie se serra au souvenir des scènes passées et de l'air las dont sa mère les accueillait. Pourquoi Sylvie était-elle intervenue dans une affaire qui ne la regardait nullement ? Sa mère aurait pu être heureuse avec cet Alec... et Sylvie s'était érigée en reproche vivant et, même, en justifier. Elle n'avait pas le droit de juger le désir naturel de sa mère : celui de fonder un nouveau foyer après s'être dévouée pendant des années au bonheur de sa fille... et elle était morte en se dévouant une dernière fois.

Sylvie pleura plus fort. Elle commençait à perdre de son intransigeance et elle y gagnait un peu de cœur.

Une pensée sécha ses larmes. Restait son attitude à adopter vis-à-vis d'Alec.

LA SEMAINE PROCHAINE

Nos lecteurs sont priés de prendre note que nous commencerons dans notre numéro de la semaine prochaine, un nouveau roman d'amour intitulé :

LA DAME AUX JACINTHES par CLAUDE FAYET

Là, sa rancune persistait, elle aurait voulu se persuader que cet homme ne méritait pas l'amour de sa mère. Elle désirait qu'il eût vraiment fait des calculs, elle redoutait de s'être trompée aussi à son égard. Tant d'erreurs de sa part l'effrayait tellement qu'elle ne voulait pas les admettre : il fallait qu'Alec fût coupable de quelque chose.

Là, un autre sentiment commençait à jouer : qu'une femme parfaite comme sa mère eût donné son amour à un être digne d'elle ne surprenait pas Sylvie, mais lui faisait entrevoir l'erreur la plus monumentale de toutes : celle de son propre mariage.

La douce vie à Horse Castel avait captivé la doctoresse pendant que sa fille pleurait de dégoût parce que les vêtements de Ramon pouaient le suint, parce qu'elle se coupait les doigts en ouvrant une boîte de conserves, parce qu'elle avait à ravauder des habits grossiers, parce qu'elle périsait d'en-nui dans les sauvages montagnes du Wyoming!

Ses paupières brûlaient. Elle se leva, alla tamponner ses yeux avec un gant de toilette mouillé d'eau froide, puis revint dans la chambre où elle s'immobilisa. Le notaire de Londres avait dit : « Mrs Constance Barclay a placé des fonds dans l'élevage des pur-sang... » Alec n'en avait pas soufflé mot. Elle retourna cette idée qui excusait ses propres accusations, essayant de ne plus penser à ce qui lui donnait tort, à elle!

La jeune femme finit par se déshabiller et se coucher. Dans le noir, elle pensa à Ramon seul, là-bas, avec ses moutons et ses chiens. Elle savait, elle sentait que son mari l'appelait et qu'il était malheureux. Son indécision était telle que Sylvie entrevit l'avenir avec effroi.

XVIII

SYLVIE quitta sa chambre très tôt le matin. Une résolution l'animait : elle voulait en finir vite. Mais une déconvenue l'attendait au rez-de-chaussée. Mary lui apprit que sir Alec était absent.

— Il ne rentrera que vers la fin de l'après-midi. Il m'a bien recommandé de veiller sur vous, madame.

— Est-ce que la voiture est au garage ?

— Oh ! non, sir Alec la prend toujours pour ses voyages et, même, pour de simples courses.

— J'aurais aimé faire une promenade aux environs. Je vais faire seller un cheval...

Mary eut un visage surpris.

— Les pur-sang ne se montent pas facilement... A moins qu'Arnold, le chef-valet, n'ait reçu des ordres de sir Alec...

— Je vais m'en informer, dit la jeune invitée, quittant le manoir et sortant dans le jardin.

Elle savait ce qu'elle voulait savoir : Alec avait tenu ses promesses, elle ne pouvait quitter Horse Castel sans son autorisation. Une pareille situation ne pouvait s'éterniser. Dès son retour, qu'il le voulût ou non, il fallait régler leurs comptes et se séparer le plus tôt possible.

Le vent s'était levé de nouveau et annonçait la pluie ; mais en ce moment il faisait assez beau pour traverser les jardins et une partie du parc en direction des écuries. Les cimes des arbres fortement agitées contrastaient avec le sous-bois où le calme régnait. La masse des fûts coupait le vent. Celui-ci accueillit Sylvie à l'entrée de la première cour. Là, des valets, assis près d'une table rustique, astiquaient des licols, réparaient des selles. Donc, on pouvait trouver au moins un cheval qui acceptât une cavalière. Les hommes se levèrent à l'approche de la vi-

siteuse et leur salut collectif attira un autre homme, un gaillard haut en couleur, au visage pas commode et qui ne devait pas rire tous les jours. Sylvie s'adressa à lui :

— Est-ce vous, Arnold ?

— Oui, madame.

La réponse avait été plutôt une sorte de grognement. Il semblait se méfier de son interlocutrice ; mais peut-être était-ce un simple réflexe de paysan. Pour s'en assurer, Sylvie demanda :

— Faites-moi seller un cheval doux, j'irai faire un tour...

— Impossible, madame, il va pleuvoir dans quelques minutes.

Comme pour lui donner raison, de grosses gouttes vinrent s'écraser sur le sol de la cour, elles en chassèrent les valets et leur attirail.

— Dès que l'averse sera terminée, insista Sylvie.

— Ce n'est pas une simple averse qui se prépare, madame, il pleuvra toute la journée et peut-être la nuit prochaine et demain aussi.

Manifestement, cet homme avait raison. La jeune femme voulut se le concilier :

— Vous connaissez mieux les sautes du temps que moi. J'attendrai donc une meilleure occasion pour faire du cheval. Est-ce que je peux visiter les écuries ?

L'homme s'effaça pour laisser le passage libre et il emboîta le pas à l'étrangère tel un cicerone obligeant :

— Certainement, madame.

— Voici notre *Gazelle*, une très jolie pouliche de trois ans sur laquelle sir Alec fonde de grands espoirs...

La bête vint passer sa tête pardessus la basse porte de son box pour examiner curieusement la visiteuse. Ses naseaux palpaient.

Dans le box suivant, une énorme bête presque noire frappa rageusement le sol de son sabot droit.

— C'est *Gypsie*, dit Arnold. Nous n'avons jamais pu la dresser complètement. Elle a du sang de cheval sauvage dans les veines et, dame, ce sang la travaille parfois. Il faut s'en méfier.

— Sir Alec la garde quand même ?
— Ses produits sont très recherchés.

La visiteuse passa au box suivant où une belle poulinière alezane était en compagnie d'un amusant petit haut sur pattes et curieuse comme savent l'être les chevaux. Sylvie s'avisait que leurs noms étaient inscrits au-dessus de la porte : *Nuit de juin*, de *Belle amie* et de *Rubicon*.

Arnold, malgré son air renfrogné, vanta les mérites de la mère et de la fille et la visite continua. Sylvie traversa toutes les écuries, longea tous les boxes, lut le nom de tous les occupants. Aucun cheval n'était absent en raison du mauvais temps qui s'annonçait. La promenade dura plus d'une heure. A la fin, quand Sylvie jugea qu'elle parcourrait la dernière écurie, elle demanda :

— Sir Alec s'occupe d'élevage depuis longtemps ?

— Depuis toujours, je crois, puisqu'il est né à Horse Castel qui appartenait à ses parents avant lui. C'est un des plus beaux élevages du comté et, peut-être bien, d'Angleterre.

Sylvie dit, assez sottement :

— Sir Alec doit posséder une grosse fortune ?

— Je voudrais bien avoir seulement ce qu'il paye comme impôts par an.

L'évidence crevait les yeux : Alec était très riche. Il n'avait nul besoin de l'argent de sa femme, puisqu'il était plus fortuné qu'elle. Sylvie devait convenir qu'elle s'était trompée dans ses soupçons. Comme elle atteignait, suivie d'Arnold silencieux, la porte de sortie, elle se retourna et vit, alignées de droite et de gauche, les têtes attentives des chevaux tournées dans sa direction. Tous ces grands yeux qui l'observaient lui causèrent un certain malaise.

Sylvie lut de la surprise sur le visage d'Arnold. Il devait se demander pourquoi elle regardait avec insistance vers l'intérieur de l'écurie. De grosses gouttes tombaient toujours. Elles avaient mouillé entièrement le sol de

la cour. Les pavés luisaient, comme encaustiqués.

— Je vais rentrer, dit Sylvie, la pluie augmente d'intensité. Merci, Arnold, pour m'avoir fait visiter ce magnifique élevage.

— A votre service, madame.

L'homme enleva l'étroite casquette qui lui donnait l'apparence d'un baby joufflu et Sylvie gagna lestement le parc où la pluie n'avait pas encore percé le feuillage dense. Elle avisa un banc de bois qui épousait le tronc d'un énorme mélèze. Elle s'assit. Ce parc était un des attrait du manoir. Un charme semblait sourdre de partout. Sylvie y était d'autant plus sensible qu'elle comparait la vie à Horse Castel à celle qui avait été la sienne dans le sauvage Wyoming. Elle resta plongée dans des pensées décourageantes jusqu'à ce que la pluie, ayant franchi la voûte de verdure, commencât de crépiter sur le sol, sur le sable des allées et sur le banc.

Quand elle rentra dans le grand manoir, Mary ne parut pas. Elle devait être occupée à quelque besogne, elle n'avait pas entendu le pas léger de l'invitée. Celle-ci erra un peu d'une salle à l'autre, passant du salon à la bibliothèque, du fumoir à un ravissant petit boudoir qui avait dû servir à la mère d'Alec. On sentait partout une présence féminine au point que Sylvie se demanda si sa mère avait pu marquer son passage en si peu de temps. L'idée lui vint d'aller visiter son ancienne chambre, de profiter de l'absence d'Alec. Elle se permit de tout laisser en place afin qu'il ne s'aperçût pas de son passage. De sa chambre, elle gagna le balcon, mais la seconde porte-fenêtre était fermée de l'intérieur. Alors, elle fit le tour par le couloir. Le pêne se déclencha et le battant s'ouvrit. Malgré l'émotion qui l'étreignit, Sylvie, redoutant d'être surprise par Alec, alla ouvrir la porte du balcon afin de fuir facilement vers sa propre chambre.

Un moment, elle resta debout au milieu de la pièce, examinant avec émotion ce qui avait été le cadre de la vie intime de sa mère. Elle retrouvait son goût pour les objets délicats : une pendulette entourée de deux saxes aux tons pastel, un vase de cristal taillé où des roses étaient renouvelées chaque jour, une corbeille à ouvrage où reposait, inachevée, la dentelle qu'Alec avait prise entre ses doigts la veille.

Un petit bureau chargé d'un sous-main attira Sylvie. Elle s'assit sur l'étroit fauteuil et avisa une photo protégée par un verre : Constance Barclay et son mari avaient les yeux levés vers un magnifique cheval qui pointait les oreilles et montrait de l'inquiétude, sans doute la présence du photographe. Les mains d'Alec et de sa femme étaient unies sur le cou de l'animal. Ce fut seulement à ce moment que Sylvie comprit combien la vie de sa mère pouvait être séparée de la sienne. Alors pourquoi était-elle intervenue ? Elle avait beau se dire encore que sa mère lui appartenait, elle savait bien que non, en tant que femme. Une vague de regrets la submergea. « J'étais si jeune, pensa-t-elle, je ne pouvais deviner toutes ces surprises de la vie, tous ces pièges aux sentiments qui s'ouvrent de tous côtés. Les coeurs ne sont pas simples et fixés une fois pour toutes. »

Sylvie était si jeune... quelques mois plus tôt !

Un bout de papier dépassait d'un tiroir, elle l'amena sous ses yeux et lut : « L'amour est une eau de jouvence... je retrouve près de vous mes vingt ans que je croyais à jamais enfuis... »

Sylvie replaça la lettre, repoussa le tiroir : elle n'avait pas le droit de lire plus avant. Elle souleva le sous-

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	3	7	2	6	4	5	3	8	2	6	5	3	8	2	6
L	V	S	G	O	U	A	O	P	A	N	P	S	E	I	R
8	5	6	3	7	8	2	5	4	6	3	7	5	2	6	3
T	R	E	R	O	I	N	I	N	S	E	Y	E	S	P	V
8	4	5	2	6	7	3	8	5	2	6	3	7	5	2	6
T	C	R	A	E	E	E	S	E	P	C	N	Z	D	P	T
8	5	3	6	7	5	2	8	4	6	3	7	2	5	6	3
E	O	U	E	P	N	R	N	H	V	S	A	E	N	O	A
6	3	5	2	8	4	6	3	5	7	2	8	6	3	5	7
S	U	E	C	N	E	O	G	D	T	I	U	P	M	U	I
7	5	3	6	4	8	2	6	5	3	7	4	6	2	5	3
E	C	E	I	Q	I	A	N	O	N	N	U	I	B	U	T
5	3	6	2	7	6	3	5	8	2	6	3	5	4	2	5
R	E	O	L	T	N	N	A	S	E	S	T	G	E	S	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

main. Dans une des poches, elle découvrit ses propres lettres et les méchantes petites cartes postales n'apportant à sa mère que cinq mots ridicules comme on écrit à une étrangère dont on se souvient quand on a le temps, en vacances ! Des larmes l'aveuglèrent. Comment avait-elle pu se conduire si sottement ?

Brusquement, Sylvie rabattit le sous-main : quelqu'un montait l'escalier. Ce n'était pas Mary, qui traînait un peu les pieds, mais une personne leste. Sylvie redouta d'être surprise par Alec : elle sortit par le balcon, gagna sa chambre dont elle ouvrit la porte du couloir. Le propriétaire de Horse Castel, vêtu comme un gentleman-farmer de velours brun et de tweed, botté de cuir fauve, pénétrait dans une pièce, sa chambre, probablement. Entendant un léger bruit, il jeta un coup d'oeil vers son invitée. Celle-ci s'arma de courage pour solliciter, avec un rien de crainte dans la voix :

— Pouvez-vous m'accorder un entretien ?

— Votre ton a gagné en modération, répondit-il, malheureusement je n'ai pas un instant à vous consacrer : je dois en terminer avec mon acheteur.

— Et ce soir, ou demain, vous trouverez un autre prétexte !

Malgré elle, le ton agressif venait de reparaitre. Il ricana :

— Pas de prétexte du tout, si cela me plaît.

— Je pense que vous ferez l'impossible pour me faire perdre patience. Je vous préviens que je ne suis pas la mauviette que vous croyez et que je peux vous tenir tête longtemps !

— J'en conclus donc que votre voix douceuse du début de cet entretien était simplement pour obtenir votre droit au départ ?

Sylvie eut le bon esprit de retenir les paroles acerbes qui affluaient sur ses lèvres. Elle adopta une voix émue :

— Je suis venue à vous aujourd'hui avec des sentiments de conciliation sincère... Jugez vous-même comme vous les accueillez !

Elle avertit avec défi cet antagoniste si peu influençable :

— Je suis capable de bien des choses si vous me poussez à bout !

— Vraiment ?

Il en doutait. Elle reprit, rageuse :

— Je puis rester ici jusqu'à ce que votre patience s'émeuse... ou je puis partir à pied vers la gare : 28 kilomètres ne me font pas peur, en admettant que je ne trouve pas un automobiliste en cours de route...

— Je vous fais remarquer que cela correspond à sept heures de marche en forêt et qu'il pleut toujours.

— Et après ? Ma mère n'aurait pas eu peur de sept heures en forêt, qu'il pleuve ou non ! Vous oubliez que je lui ressemble !

Sa subtilité féminine lui avait dicté cette phrase : elle savait le toucher ; mais le résultat ne fut pas celui attendu :

— Vous lui ressemblez au physique, dit-il, mais au moral, vous êtes sa caricature. Quand vous l'aurez compris, quand vous aurez perdu ce ton superbe, nous parlerons.

Il tourna les talons, entra dans sa chambre et referma la porte derrière lui. Sylvie resta sur place, serrant les dents, consciente, toutefois, qu'Alec Barclay venait de se placer dans son tort. Il la jugeait superficiellement comme si elle était encore une gamine... comme si elle avait quelques mois de moins. Alec en était resté à la jeune fille égoïste qui, vexée du mariage de sa mère, lui écrivait quelques mots sur une carte, pour la punir elle ne savait de quoi. Or elle avait appris des choses essentielles et, principalement, elle avait souffert. Partant, elle comprenait la souffrance des autres :

celle de sa mère, celle de Ramun abandonnée avec quelle hâte ! celle d'Alec lui-même alors qu'il la croyait indifférente.

Sylvie rentra dans sa chambre, se demandant quelle décision prendre.

Un voile d'eau cachait les arbres du parc : il pleuvait toute la journée, comme l'avait annoncé le chef valet. Le pas d'Alec résonna de nouveau sur l'escalier : il repartait. Devait-elle le harceler ou attendre qu'il se calmât ? N'ayant plus confiance en sa propre subtilité, en sa diplomatie, elle préféra lâcher pied : à la première éclaircie, elle enfilait son imperméable à capuchon par-dessus son tailleur et elle partirait vers la gare. Le plus raisonnable était d'attendre l'aube. En tenant compte de quelques haltes en route, elle arriverait à bout de ces 28 kilomètres avant la nuit. Elle eut un petit ricanement : sept heures solitaires en forêt lui paraissaient moins redoutables que les récents mois dans le Wyoming. Le souvenir seul lui causait des nausées. Elle sentit qu'elle n'était pas tout à fait sincère avec elle-même : elle devait mettre Ramun à part. Elle n'aimait pas son métier ni le lieu où il exerçait, mais elle avait gardé son amour à peu près intact. La meilleure preuve ? Elle se dit : « Ah ! si Ramun était là, il ne me laisserait pas malmené par mon beau-père ! Il me défendrait ! Je ne serais pas obligée de parcourir à pied 28 kilomètres ! »

Elle se mit à écrire à son mari, une longue lettre un peu décousue qui n'aurait pas manqué de l'inquiéter si elle avait pu la mettre à la poste. Quand elle la relut, elle ne se reconnut pas dans cet appel au secours à peine voilé. Alors, elle la déchira en menus morceaux, se promettant de lui écrire quand elle serait partie de Horse Castel et plus calme.

La journée s'étira. Il pleuvait toujours avec une régularité décevante. Mary monta le plateau chargé de nourriture. Sylvie se dit qu'elle devait bien manger pour prendre des forces en prévision de son voyage pédestre du lendemain. Elle pensa aussi à mettre quelques tranches de pain de côté afin de se sustenter en route. En revenant chercher le plateau à peu près vide, Mary rapporta des bûches.

— C'est la mauvaise saison qui commence, dit-elle, l'air fraîchit de plus en plus...

Sylvie se demanda quel temps il faisait dans le Wyoming, s'il pleuvait aussi, à moins qu'il ne neigeât, car les pâturages étaient en altitude. Elle frissonna, pensant à Ramun, solitaire. Mary surprit son mouvement frileux.

— Votre tailleur n'est pas assez chaud pour rester comme ça immobile... Il y a bien, ici, les robes d'intérieur de madame... Je ne pense pas que sir Alec me blâme, puisque vous êtes la fille de madame... Je vais vous en chercher une...

— Merci, Mary.

La servante sortit et revint avec une douillette robe de chambre bleue dont Sylvie s'emmitoufla :

— Vous ressemblez encore plus à madame dans cette toilette... Je ne sais si sir Alec sera content !...

— Si par hasard il s'en aperçoit, je lui dirai que c'est moi qui ai pris cette robe parce que j'avais froid.

Rassurée, la domestique sortit et la soirée se traîna interminablement.

Quand la nuit vint, Sylvie se demandait si ce serait de bonne diplomatie de tenter une autre offensive de conciliation auprès d'Alec. Elle décida de guetter son retour. Toute lumière éteinte, elle se plaça près de la porte-fenêtre d'où elle découvrait l'allée au gravier clair entre les arbres. Qu'il vint des écuries, du garage ou du parc, Alec entraient toujours par la porte du hall.

La haute silhouette du châtelain qui surgit soudain entre les arbres fit tressaillir la jeune femme. La pluie avait mis une tache sombre sur chacune de ses épaules. Assurément, il allait monter se changer. Elle lui parlerait quand il sortirait de sa chambre. Elle entendit retomber la lourde porte d'entrée, la voix d'Alec jeta quelques ordres et son pas progressa sur l'escalier. Il resta longtemps dans sa chambre, sans doute se libérait-il de tous ses vêtements humides. Sylvie évoqua sa silhouette de la vieille entrevue à travers les rideaux de la chambre de sa mère : une robe de chambre très foncée, noire ou bleu marine, et des chaussons. Le cœur de la jeune femme se mit à battre : elle venait de réaliser que chaque soir, à peu près à la même heure, il accomplissait un pèlerinage. Elle l'entendit ouvrir sa porte, glisser sur le tapis, ouvrir la chambre voisine. Il allait chez « sa femme ». Cet homme aimait toujours Constance Barclay. Cette fois, Sylvie ne pensa pas que ce fût par calcul. Elle se sentit tellement désemparée et, aussi, bien petite, devant ce grand amour méconnu, qu'elle n'osa pas sortir sur le couloir. Elle resta sans résolution un long moment. Le silence régnait dans la chambre de la morte. Doucement, la jeune femme ouvrit sa porte-fenêtre. Le balcon était sec, protégé par l'avent du toit. Elle se risqua sans bruit vers la douce lueur qui l'attirait. Alec allait et venait, en proie à une agitation inexplicable, le front penché, ses mains enfouies dans les poches de sa robe de chambre.

Sylvie se jugeait invisible dans le noir de la nuit, elle se rapprocha de la fenêtre close sans se rendre compte qu'à travers les rideaux de tulle sa silhouette se découpait, irrégulière, sur un fond plus sombre. Elle avait oublié aussi qu'elle portait une robe de sa mère. Alec la vit et s'immobilisa, puis il tendit les mains vers la fenêtre, l'ouvrit et ne donna pas à Sylvie le temps de parler pour excuser son indiscretion :

— Constance !

Sylvie recula jusqu'au parapet du balcon comme si elle avait été frappée. Elle cria presque :

— Non ! Alec, Non !... Je ne suis que Sylvie.

Sa phrase d'humilité ne porta pas ses fruits. Le mari inconsolable la rendit responsable de sa propre erreur et de sa déconvenue. Il entra dans une violente colère :

— Êtes-vous consciente de cette mascarade ?... Je vous devrai donc toutes sortes de souffrances ! Allez-vous-en !

Mais elle se jeta vers lui :

— Pardonnez-moi ! Je n'ai pas voulu cela... Votre haine est trop injuste ! Je ne suis pas fautive... pas plus que d'avoir le visage de ma mère... Je ne veux pas que vous me haïssiez ! Je ne peux plus le supporter !

Elle était entrée dans la pièce en parlant, mais elle avait trop présumé de son courage : elle s'effondra en larmes sur le petit fauteuil près du lampadaire et elle eut le cri d'autrefois quand elle avait besoin d'aide :

— Maman ! maman !

Alec la regarda pleurer, indécis. Enfin, un reflet de douceur s'installa dans ses yeux bleu de lavande.

— Pauvre petite fille, dit-il, ces sentiments démesurés ne sont pas à votre taille... Mais je suis seul coupable : je n'aurais pas dû vous amener ici... Je ne pensais pas que vous lui ressembliez tant...

Il se pencha vers Sylvie hoquetante, posa en hésitant la main sur ses cheveux emmêlés :

— Relevez-vous...

D'une main ferme, il l'obligea à se mettre debout, elle s'abattit sur son épaule :

— Alec ! votre haine est atroce...

— Vous dramatisez ! Je ne vous hais pas... Je voulais seulement vous montrer... Oh ! et puis, à quoi bon revenir là-dessus ?... Essayez vos yeux... Allez vous reposer : nous parlerons demain quand nous aurons, tous deux, reconquis notre calme.

Elle hocha la tête, consentante. Il la conduisit jusqu'au balcon et attendit qu'elle eût pénétré dans sa chambre pour réintégrer celle de la morte. Il s'assit près du lampadaire et resta longtemps la tête dans ses mains.

XIX

AL'HEURE habituelle du breakfast, Mary frappa à la porte de la chambre, mais elle n'était pas porteuse du plateau, comme à l'accoutumée. Après le salut matinal, elle posa simplement une question :

— Sir Alec demande si madame veut descendre prendre son repas en sa compagnie ?

— Oh ! oui ! dit Sylvie avec un élan qu'elle n'aurait pas cru possible quelques jours plus tôt.

Elle s'élança hors de sa chambre et courut sur l'escalier. Dans la crainte de froisser Alec, elle n'avait pas revêtu la robe de sa mère. Elle portait son petit tailleur noir qui rendait plus clair son épiderme, plus bleus ses yeux, plus dorés ses cheveux.

Par une porte laissée entrouverte intentionnellement, Sylvie aperçut le propriétaire du manoir, debout près d'une table dressée pour deux.

— Il fait plus chaud dans cette bibliothèque que partout ailleurs, dit-il. La pièce est petite : on peut y entretenir une douce température.

Un feu pétillait dans une haute cheminée. Le samovar fumait, la théière aussi. Des assiettes de toasts et de crêpes voisinaient avec un compotier de confiture dorée. Alec s'avança vers son invitée et comme elle lui tendait timidement la main, il la prit et demanda :

— Avez-vous bien dormi ?

— Comment pouvez-vous me poser une pareille question ? Je n'ai pas plus dormi que vous.

— Excusez-moi. J'essaye, simplement, de prendre une attitude courtoise... mais le choix de ma phrase n'était pas très heureux.

Il lui avança sa chaise, s'assit lui-même et attendit que Mary eût posé un pot de lait bouillant sur la table et se fût retirée pour dire :

— Comme vous l'aviez deviné, je n'ai pas dormi. Les problèmes qui se levaient étant différents de ceux prévus, je me suis trouvé devant un mur de difficultés. La comparaison n'est peut-être pas plus heureuse que ma phrase précédente, mais elle justifie mon insomnie... et la vôtre.

Tout en parlant, avec des gestes mesurés, il avait servi à Sylvie ce qu'elle préférait depuis son arrivée à Horse Castel. Ceci indiquait qu'il s'était intéressé à ses moindres gestes sans qu'elle s'en doutât.

Après son intransigeance passée, Sylvie jugea bon un excès d'humilité :

— Je voudrais vous demander pardon...

Elle baissait le nez sur un toast qu'elle beurrerait machinalement.

— Si nous commençons par les grands mots, répondit-il, nous aurons quelque peine à terminer sans éclat. Disons que vous m'en avez voulu de vous prendre votre mère et que moi je vous en ai voulu de la préoccuper et, même, de lui ressembler. Supposons donc que nous sommes quittes pour le passé. Il reste le présent...

— Alec, c'est très humiliant pour moi de vous avoir soupçonné de tous les

FREDERICTON, ville coquette mais austère, se ravigote...

par J.-A. FRIOLET

Fredericton, capitale de la province du Nouveau-Brunswick et important centre commercial, est une ville charmante et coquette où régnait une ambiance de calme et d'austérité jusqu'à ce qu'une infusion nouvelle vienne la ravigoter.

Les Français avaient reconnu l'emplacement de cette ville bien longtemps avant la guerre de Sept Ans. Déjà en 1692, le Chevalier Robineau de Villebon avait construit un fort à l'embouchure de la rivière Nashwaak, sur la rive-est de la rivière Saint-Jean. En 1731, le village acadien de Pointe Ste-Anne prospérait sur le même site. Il fut détruit par les Anglais en 1759 et la plupart de ses habitants français se réfugièrent dans les bois ou s'enfuirent vers d'autres villages.

L'arrivée des Loyalistes en 1783 marqua le début de l'intense colonisation de la vallée de la rivière Saint-Jean. L'année suivante, l'autorité coloniale ayant constitué la province du Nouveau-Brunswick, son premier gouverneur, Sir Thomas Carleton, décida que l'emplacement de l'ancien village de Pointe Ste-Anne deviendrait la capitale. Il rebaptisa l'endroit Frederick Town en l'honneur de l'évêque anglican d'Osnabruche, deuxième fils de George III, roi d'Angleterre d'origine allemande. Le parlement du Nouveau-Brunswick, ayant déménagé de Saint-Jean, se réunit dans la nouvelle capitale pour la première fois en 1788.

En 1828 furent construits trois immeubles importants dans la vie de la ville et de la province. Un nouvel hôtel du gouvernement pour remplacer l'ancien édifice administratif en bois détruit par le feu trois ans plus tôt, et une caserne pour les officiers des régiments impériaux qui est maintenant le rendez-vous des anciens combattants et des soldats de Gagetown qui, gracieusement accueillis par les légionnaires de l'endroit, viennent se détendre en fin de semaine. Et, enfin, l'immeuble de la faculté des Arts de ce qui était alors le Collège du Nouveau-Brunswick, maintenant une des institutions universitaires les plus en vue de l'Amérique du Nord.

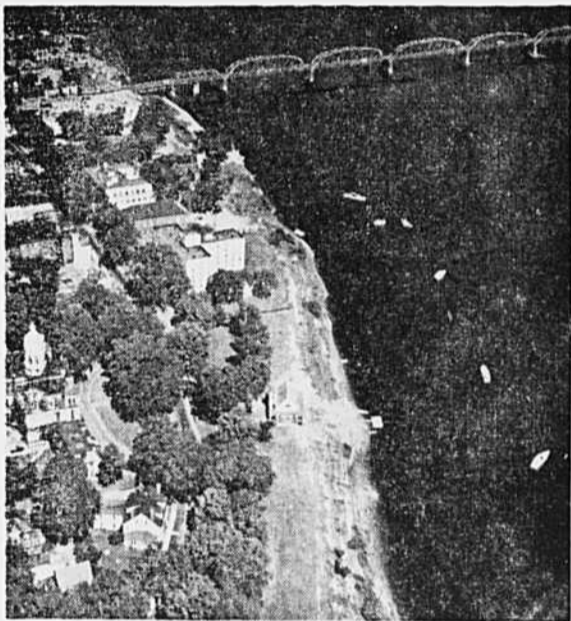
Située sur une colline à l'extrémité sud de la ville, dans un décor des plus naturels, l'université fut établie comme académie provinciale des arts et sciences en 1785, collège officiel en 1828 et université en 1860. Jusqu'alors, on n'y admettait que les anglicans mais aujourd'hui cette institution reçoit des élèves de toutes religions. On peut voir un Sikh des Indes, coiffé d'un turban de couleur vive se mêler aux centaines d'étudiants de l'institution; ou encore un indigène sud-africain, dont le grand-père est un sorcier-guérisseur, qui se prépare à la médecine pour aller la pratiquer chez lui et remplacer celle de son aïeul.

La nouvelle bibliothèque Bonar Law-Bennett, aménagée grâce à la générosité de Lord Beaverbrook, constitue le centre culturel de l'université. Cet édifice imposant fut érigé en l'honneur de deux fils illustres de la province: le premier fut le seul premier-ministre de la Grande-Bretagne né à l'extérieur des Îles Britanniques et l'autre fut premier-ministre canadien.

La reine Victoria accorda une chartre de cité à Fredericton en 1845 et l'incorporation officielle eut lieu en 1848. Etant alors cité, la première cathédrale à être construite en sol britannique depuis la conquête normande y fut érigée. D'ailleurs, c'était dans le but d'aménager la cathédrale que la ville fut incorporée. La nef de cet édifice anglican est une réplique exacte de celle de l'église St. Mary of Snettisham, Norfolk, Angleterre.

Milieu culturel recherché des provinces maritimes, la ville-capitale est dotée, en plus de son université, d'un institut pédagogique ayant une faculté d'enseignement français, d'une demi-douzaine d'écoles modernes ou modernisées, d'un business college, et d'une école d'arts et métiers sous l'égide du gouvernement provincial. Les bureaux des employés civils sont concentrés dans les environs du square du parlement. Une quinzaine d'églises de toutes les dénominations — il y en a deux catholiques dont la construction en bois contraste avec la pierre grise de la plupart des temples — voient aux besoins spirituels de la ville dont la population s'élève maintenant au-delà de 21,000 âmes.

Et chose qui réchauffe le cœur c'est l'infusion de l'élément canadien-français dans la population qui jusqu'ici était presque entièrement anglophone. La population acadienne de Fredericton qui se chiffrait dans la centaine ne pouvait se permettre de parler trop haut leur langue en public sans s'attirer des regards curieux. Grâce à ces nombreux Canadiens de la province de Québec qui viennent participer à l'édification de la plus importante installation militaire au Canada, celle de Gagetown dont l'effet déborde hors de ses limites, favorise la vie économique et dégage cette ville de son austérité méfiante, le français commence à se sentir chez-lui dans les épiceries, dans les cinq-dix-quinze et sur la rue. Et le commerçant qui, jusqu'ici, mêlait le préjugé aux affaires voit les avantages de cette infusion nouvelle et se montre beaucoup plus condescendant en affichant dans ses vitrines le fait qu'« ICI ON PARLE FRANÇAIS ».



Contrairement à ce que vous pourriez croire, Eric von Stroheim n'a rien d'un hobereau prussien. Quand, dans sa propriété, près de Paris, il caresse ses chiens ou joue avec son canard favori, il évoque plutôt un père Noël bien rasé, à moins qu'un mouvement soudain ne découvre sa mâchoire carrée et son air renfrogné.

A 70 ans, l'acteur-metteur-en-scène est encore frais et gaillard; il conserve du reste son port militaire qu'il a acquis à l'armée. Aussi étrange que cela puisse paraître, si l'on considère ses longues années à l'armée — à l'écran et hors de l'écran — il n'a jamais dirigé de film de guerre.

Symbole du hobereau légendaire avec son arrogance, ses claquements de talons et le cliquetis des sabres, il a passé la plus grande partie de sa vie dans l'armée (mais non dans celle de Prusse), avant d'aborder le monde du cinéma.

Né à Vienne, et fils de colonel des dragons, von Stroheim fit ses études à l'Académie militaire autrichienne où il reçut le grade de sous-lieutenant de cavalerie. Il servit dans l'armée de l'empereur François-Joseph et fut blessé, en 1908, au cours d'une expédition en Bosnie.

Un an plus tard, gagné par le goût des voyages, il émigra aux Etats-Unis. Sans ressources et ne pouvant trouver un emploi fixe, il signa un engagement de trois ans dans l'armée américaine.

C'est à Los Angeles, où il avait échoué en 1912, qu'il fit ses débuts au cinéma, comme figurant, à raison de cinq dollars par jour. Il ne fut sollicité comme acteur et expert des questions militaires qu'après la première guerre mondiale. Sa personnalité, ses manières hautaines, son crâne rasé retinrent l'attention des premiers fervents du septième art. Il devint alors vraiment « l'homme que l'on aimerait détester ».

Actuellement, von Stroheim joue de temps à autre dans des films français, mais il consacre la majeure partie de son temps à écrire. Il a publié trois romans, dont un en anglais, *Paprika*, et deux en français, sous le titre commun *Les Feux de la Saint-Jean*. Un quatrième, *Poto poto*, sur l'Afrique du Sud, en français,

ERIC VON STROHEIM

par THOMAS CURTIS

va paraître. Von Stroheim n'écrit pas en allemand, pourtant sa langue maternelle.

« Après l'armistice de 1918, quand j'eus, pour la première fois, l'occasion de mettre un film en scène, me dit von Stroheim, les histoires de guerre n'étaient plus recherchées. Vraiment, pour l'écran, c'était une affaire terminée. Tout le monde était heureux que les hostilités aient pris fin, et personne ne voulait plus entendre parler.

Bien qu'il n'ait jamais mis en scène des films de guerre, les bandes du metteur-en-scène von Stroheim ont toujours eu quelque chose de militaire.

« Je suis presque un maniaque de l'authenticité dans la mise-en-scène, dit-il. Si le spectateur n'a pas l'impression d'avoir devant lui quelque chose d'authentique, comment voulez-vous qu'il soit pris par l'action? Pour *Merry-go-round* (« Le Manège ») et *Symphonie nuptiale*, je devais tourner plusieurs scènes de parades militaires: j'ai donc fait venir de Vienne plus de mille uniformes et j'ai pratiquement reconstruit, à Hollywood, le Hofburg et la cathédrale Saint-Etienne. Pour la *Veuve Joyeuse* j'ai conçu des uniformes pour le pays de Montebianco, un imaginaire royaume balkanique. Puisque j'avais participé autrefois à des manœuvres dans les Balkans, j'ai pu m'inspirer des costumes militaires tels qu'ils existent véritablement dans ces pays et je pense que tous les spectateurs du film ont eu l'impression de voir des scènes authentiques.

« Bien que j'aie toujours eu l'impression de faire un film de guerre réaliste, il ne m'a jamais été donné de présenter autre chose que des scènes de manœuvres à l'écran. Dans la *Symphonie nuptiale*, il devait y avoir quelques scènes du front, montrant la désagrégation de l'armée autrichienne en 1918, mais cette séquence n'a jamais été achevée et seule la première partie du film a été projetée.

Comme je lui demandais s'il aimerait encore faire un film, von Stroheim m'a répondu: « Je devrais répondre, sans hésitation, par un « non » catégorique. A mon âge, ce serait ridicule de nourrir encore un tel espoir. Pourtant, cela ne me déplairait pas. J'ai cette merveilleuse histoire portugaise que je voudrais bien mettre à l'écran. Juste un film de plus.

« Mais vous pouvez être certain, a-t-il ajouté, que ce ne sera pas un film de guerre. »

THOMAS CURTIS.



La dernière escadrille de la Royal Air Force quittait récemment l'Egypte qui recouvrait ainsi son autonomie absolue. La flottille forme un charmant tableau avec les pyramides comme arrière-plan, ces pyramides dont on peut dire qu'elles ont vu se dérouler toute l'histoire de l'Egypte.

MA BIEN-AIMÉE

[Suite de la page 14]

méfais, humiliant surtout de m'être montrée si inférieure à ma mère.

Il regarda intensément le joli visage triste et résolu qui ressemblait tant à un autre cher visage et il comprit que quelque chose s'était passé cette nuit dans le cœur de Sylvie. Il sentit qu'elle appelait le baume d'un compliment :

— Ce que vous dites est très courageux. J'ai de plus en plus l'impression que vous cessez d'être la petite égoïste d'il y a quelques mois... Les erreurs de jeunesse sont l'apprentissage de la vie. Chacun doit payer son tribut. J'ai fait bien des sottises quand j'avais vingt ans et votre mère, pourtant si pétrie de qualités, m'a avoué avoir causé grand souci à ses parents...

Elle leva sur le châtelain des regards chargés de reconnaissance. Une vive rougeur était venue colorer ses joues dès la première phrase. Avec vivacité, elle s'exclama :

— Quand je commettais toutes ces sottises, je ne me sentais pas coupable ! L'optique change en vieillissant. Vous ne savez pas ce que je voudrais obtenir, maintenant, comme récompense aux efforts que je suis décidée à faire ?

Il fixait sur le visage volontaire ses tranquilles yeux bleu de lavande, attendant la suite de l'exposé :

— Alec, je voudrais gagner votre estime.

Il tendit son bras par-dessus la table et posa sa main sur celle qui traînait inoccupée, sur la nappe :

— Sylvie, je vous fais confiance, désormais.

— Oh ! merci !

C'est en plaçant les jeunes devant leurs responsabilités qu'on leur fournit l'occasion de montrer ce dont ils sont capables. C'est ainsi que se révèlent les personnalités.

Le châtelain voulut dissiper l'atmosphère sentimentale un peu trop tendue, à son gré, qui régnait entre Sylvie et lui-même :

— Quand je vois un être très jeune errer sans parvenir à se fixer, quand je le vois s'agiter uniquement parce qu'il cherche une stabilité morale, je me dis : Voici encore un cœur vagabond.

— Un cœur vagabond... répéta Sylvie, c'est un peu à quoi mes réflexions nocturnes avaient abouti. Je dois me fixer et n'attendre une aide, une décision, un effort, que de moi-même.

Elle regarda bien en face son beau-père et résuma l'essentiel :

— Je vais retourner près de mon mari le plus rapidement possible.

— Vous voulez sauver ce qui peut être sauvé... Cela vous procurera la joie de la réussite... de la réussite que vous ne devez qu'à vous ! C'est alors que vous ressemblerez vraiment à votre mère.

— Merci, Alec... J'ai appris, en quelques mois de vie dans le Wyoming et en quelques jours ici, plus que pendant mes vingt et une premières années. Cela, je le dois à Ramun et à vous... Je le dois à son amour pour moi et à votre amour pour ma mère, et aussi à toutes ces souffrances que nous avons traversées et que je voulais rejeter. C'est pour cela que je tenais beaucoup à vous demander pardon pour le passé et confiance pour l'avenir.

Deux larmes silencieuses coulèrent sur ses joues. Elle était consciente de se placer, enfin, à la hauteur des circonstances, consciente de quitter l'instable jeunesse et d'entrer dans la vraie vie. L'émotion d'Alec ne s'était révélée qu'à la soudaine pâleur de son visage. Sylvie était de plus en plus l'image de sa mère : il en était bouleversé.

Il saisit au passage le dernier mot prononcé par la jeune femme :

— L'avenir vous appartient, Sylvie, et appartient à votre mari...

Il dut raffermir sa voix pour continuer :

— Pour moi, j'ai attendu l'âge mûr pour fonder un foyer, c'est alors que l'avenir m'avait paru chargé de promesses... Mais je dois être voué à la solitude. Votre mère a marqué ici son passage fulgurant : jamais je ne guérirai de cette plaie ouverte. Le passé est désormais mon avenir, les souvenirs mes compagnons...

Sylvie eut une hésitation avant de demander :

— Chaque soir, quand vous penserez à ma mère, vous seriez bon de m'accorder une minute. Je crois que je capterai votre message quand je serai au bord du découragement, car je ne me fais pas d'illusions : elle est toujours difficile, la vie dans le Wyoming !

— Je vous le promets... Voulez-vous que nous convenions d'une heure ? J'entre dans la chambre de Constance tous les soirs à 22 heures, cela doit correspondre à 17 heures, pour les Etats-Unis.

— 17 heures ? C'est le pire moment, là-bas, dans la solitude... Merci, Alec. Je vous écrirai, si vous le voulez bien.

— Vous me direz comment vous avez surmonté vos difficultés... Je ne con-

nais à peu près rien du Wyoming, de Ramun Carreguy, de son travail, de vos projets...

Sylvie parla de son mari, de la vie dans les pâturages, du troupeau et, même, de Bill et de Binga. Alec Barclay se rendit compte, rapidement, que cette jeune femme transplantée n'était que très peu responsable de ses errements. La personne la plus sensée — et rien ne laissait croire qu'elle ne le fût pas — pouvait avoir de la peine à s'adapter à une telle existence. Sa décision actuelle, en connaissance de cause, n'en était que plus courageuse.

— Ce qu'il faudrait, conclut la jeune femme, c'est qu'à la fin du contrat de Ramun nous ne dépendions plus de la compagnie employeuse. Il faudrait nous installer chez nous avec un cheptel nous appartenant. Ramun est bien payé et nous dépensons peu. Je vais laisser en banque l'argent qui me vient de maman. Cette somme doit s'accroître tous les ans, de sommes nouvelles.

— Pourquoi la laisser en banque ? Il existe des placements de tout repos, fructueux...

Ils parlèrent affaire, travail, élevage, édification d'un ranch, pendant plusieurs heures. Enfin, Alec proposa de la reconduire à Londres le jour même. Elle retiendrait sa place sur le premier avion en partance pour New-York, réglerait les formalités avec le notaire et, peut-être, pourrait-elle pousser une pointe jusqu'à Paris. Mais Sylvie redoutait l'attrait de la capitale française et son action sur son moral. D'ailleurs,

Ramun l'attendait : il ne fallait pas tergiverser avec le bonheur qui pouvait être retrouvé. Et puis, elle avait hâte de commencer la tâche qu'elle venait de se tracer.

Ils réglèrent rapidement leurs comptes. Alec remit à Sylvie des souvenirs de sa mère. Ils firent une visite au cimetière, revinrent par les champs et les bois, traversèrent le parc. Sylvie voulait garder en elle l'image du manoir, de la propriété, de la région. Il lui semblait qu'elle emportait ainsi un autre souvenir de la morte.

La jeune femme ne voulut pas qu'Alec l'accompagnât à Londres. Elle préféra prendre le train. Elle désirait voir le châtelain situé, pour la dernière fois, dans le paysage où elle pourrait l'évoquer aux côtés de sa mère. Ce fut Donald qui conduisit l'auto jusqu'à la gare.

Le soir même, alors que Sylvie avait réintégré la chambre jaune et mauve de l'ineffable Mrs. Bennett, elle se dit qu'Alec allait accomplir son pèlerinage quotidien... Il entra chez sa femme et il évoquait le cher visage disparu et l'autre, si semblable. Il les confondait un peu comme le soir où Sylvie était apparue dans la robe de Constance.

Enverrait-elle un câble à Ramun pour annoncer son retour ? Elle calcula qu'il ne le recevrait pas. Le ravitailleur ne se déplacerait pas spécialement pour le lui porter.

Avec un peu de honte rétrospective, Sylvie se dit que Ramun ne devait pas

c'est bien le petit poussin qui réintègre notre ravissant pays !

— C'est bien moi, dit Sylvie. La seconde fois comme la première, c'est vers vous que je viens, d'abord. Comment allez-vous, Harry ?

— Je bricole, donc je suis heureux. C'est à moi à demander comment allez-vous ?

— Un peu fatiguée par un voyage précipité...

Il rejeta pinceau et peinture, poussa le fameux portillon qui attendait sa peinture rose, fit entrer Sylvie, se chargea de sa petite valise, appela l'Indienne pour qu'elle servît de quoi restaurer la voyageuse et fit asseoir celle-ci sur un de ses fauteuils à bascule. Alors, la jeune femme demanda :

— Avez-vous vu Bradley ? Savez-vous où est Ramun ?

— Bradley a traversé Cleveland, une fois, il est même venu ici se faire soigner un doigt, coincé dans une portière. Je lui ai demandé où était votre mari. Il n'en savait rien. Il a seulement affirmé que le berger avait dû pousser plus loin, son pâturage étant complètement tondu.

Sylvie offrait un visage chargé d'indécision. Harry attendit que sa servante eût posé devant la voyageuse un pot de lait et de café et une boîte de gâteaux secs et se fût retirée, pour demander :

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— J'ai téléphoné au siège de la compagnie qui emploie Ramun : on ne sait pas où il est exactement. J'ai pensé alors que le directeur régional qui habite Cheyenne pourrait me renseigner. Il a situé berger et troupeau dans un rayon de cinquante kilomètres, ce n'est pas précis. Seul, le travailleur pourrait m'y conduire. Aucun chauffeur n'acceptera de tourner dans une région si peu peuplée.

— Le mieux est de suivre le troupeau à la trace. Je veux bien essayer avec la jeep, à moins que. Attendez ! il me vient une idée : Je peux savoir où est Bradley.

Il se dirigea vers le téléphone, disant avec humeur :

— Pendant que je pensais son doigt, le ravitailleur m'a parlé de ses affaires de famille...

— Son cousin, le shérif !

— Oui. Aussi de sa fiancée. Elle est barmaid à Cheyenne et il accomplit des prouesses avec son camion pour que toutes les routes le ramènent devant le bar où elle sert. Elle se nomme Phyllis !

Harry composait le numéro du bar, le récepteur crépitait :

— Allô ! Je voudrais parler à Mlle Phyllis... j'attends.

Il cligna de l'oeil vers Sylvie, pour la faire rire :

— Si les vieilles biues apprennent que j'ai appelé une barmaid de Cheyenne, je suis perdu de réputation !... Allô ! Mademoiselle Phyllis, je suis le docteur Harryson, de Cleveland. Savez-vous où je pourrais joindre Bradley, votre fiancé ?... Il n'est pas votre fiancé !... Ne vous fâchez pas ! Vous savez peut-être où il est, quand même... Très bien, je téléphonerai ce soir. Merci, vous avez une voix ravissante, mademoiselle Phyllis !

Il raccrocha et dit :

— Bradley doit passer la voir vers 17 heures. Je rappellerai à ce moment-là.

Sylvie eut un soupir et son visage se détendit. Pendant vingt-quatre heures, les nerfs tendus, elle avait tenté de savoir où se trouvait Ramun. Ne sachant plus que faire, elle avait pensé à ce bon Harry, suprême ressource pour les « petits poussins perdus ». Et voilà : il avait trouvé un moyen pour la tirer d'embarras. Même s'il n'avait pas eu la chance de soigner Bradley quelques

**NOUS COMMENCERONS DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO LA
PREMIERE TRANCHE DE NOTRE NOUVEAU
ROMAN D'AMOUR INTITULE :**

LA DAME AUX JACINTHES par CLAUDE FAYET

**On sera bien avisé de retenir son exemplaire chez son dépositaire
ordinaire, car LE SAMEDI s'enlève toujours rapidement.**

l'attendre... Peut-être avait-il changé de pâturage... Quelle joie quand elle se jetterait contre lui ! Elle se souvenait d'un creux, près de son épaule, juste la place de sa tête... Elle soupira et s'endormit en souriant.

XX

HARRY HARRYSON avait décidé ce jour-là de repeindre la barrière — jadis blanche — de son minuscule jardin. Pour faire jaser celles qu'il nommait irrévèrement « les vieilles biques de Cleveland », il avait choisi une couleur rose, du ton de sa Jeep. Elle se rapprochait beaucoup de la teinte des fraises écrasées. Il avait commencé son travail tôt le matin en prévision d'un appel toujours possible ; il ne restait plus que le portillon et il s'y attaquait en sifflotant, à grands coups de pinceau, rythmés par le joyeux air de swing qui sortait de ses lèvres.

Dans le bas de la rue, qui montait bien droite, une silhouette sombre parut. Harry lui jeta un coup d'oeil, donna encore deux coups de pinceau, puis il abandonna son passionnant travail et resta un moment dans une attitude figée. La peinture tomba sur le sol goutte à goutte et forma une petite flaque rose.

La voyageuse avait lestement franchi la montée et elle souriait au médecin. Celui-ci s'exclama :

— Mes yeux ne me trompent pas :

semaines plus tôt, il aurait été capable de mettre Sylvie dans la jeep rose et de battre la région, kilomètre après kilomètre, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le berger.

— Il m'arrive toujours quelque chose d'heureux, chez vous, Harry, dit la jeune femme.

— Chacun sait que je suis un bien-facteur de l'humanité!... Encore un peu de café? Le rose passée à vos joues: la dépression est partie. On va fêter votre retour. Pour une fois, je fais des invitations: la famille du pasteur.

Il sentait confusément que Sylvie avait besoin d'être distraite de ses préoccupations. Était-ce la recherche de son mari qui mettait un pli angoissé au milieu de son beau front? Elle en fournit elle-même une explication:

— J'ai une hâte de plus en plus fébrile de retrouver Ramun... J'ai beau me dire qu'un jour ou deux de retard ce n'est rien, que nous avons été séparés plusieurs semaines... Je sais qu'il m'appelle et j'ai peur. Harry, pourquoi est-ce que j'ai si peur?

Elle serrait ses mains l'une dans l'autre avec une telle force que les articulations saillaient, toutes blanches.

— Vous êtes différente, dit Harryson... Qu'est-ce qui vous est arrivé?

— J'ai dû faire entrer dans ma tête et dans mon cœur tellement de choses nouvelles, de sentiments insoupçonnés... que je ne suis plus semblable à l'ancien petit poussin...

— Si cela vous fait du bien de raconter votre voyage, alors parlez... Ne suis-je pas déjà un vieil ami?

C'était vraiment à ce brave garçon, droit et sensé, qu'elle pouvait révéler les événements des précédentes semaines. Elle avait confiance en lui, il était de bon conseil et puis parler dissipait peut-être cette angoisse qui ne la quittait pas depuis qu'elle avait remis le pied sur le continent américain. Elle lui dit tout: ses soupçons concernant Alec Barclay, son arrivée à Londres, la rencontre si bien concertée de «sir William», l'arrivée à Horse Castel et, petit à petit, tous ses anciens sentiments, toute sa jeunesse même, qui s'arrachaient d'elle pour faire place à une certitude de responsabilité, à une volonté personnelle de réussir, à une hâte de revoir Ramun qu'elle avait quitté si allégrement quelques semaines plus tôt. Harry l'écouta sans mot dire. Il savait que «le petit poussin» avait perdu son fin duvet de jeunesse, que de belles plumes commençaient à pousser, qu'il allait s'essayer à voler tout seul, comme un grand. C'était la vie ouverte devant Sylvie comme un abîme qui lui procurait l'angoisse du vertige. Il voulut plaisanter pour la réconforter:

— Mme Carreguy, je ne pourrai plus vous appeler Sylvie et, encore moins «petit poussin»! Vous allez devenir... vous êtes déjà ce qu'un homme souhaite le plus rencontrer: une collaboratrice. Il faut être deux pour construire un vrai foyer. Avant, Ramun était seul...

— Merci, Harry... Mais, je vous en prie, appelez-moi toujours Sylvie; votre amitié me rassure... et j'ai tellement besoin d'être rassurée.

Il chercha une définition qui fût un nouvel encouragement pour la jeune femme:

— Vous avez peur, tout simplement, parce que vous aimez cet heureux Ramun! C'est votre désir de le revoir, de vous jeter dans ses bras qui vous rend nerveuse... tout comme une fiancée! La fatalité veut que vous cherchiez votre mari, alors votre nervosité devient de l'angoisse: si une ravissante Indienne vous l'avait pris? Ou une des nombreuses pin-up qu'on rencontre, folâtrant comme des nymphes, aux flancs de nos montagnes!

Sylvie se mit à rire: demain, au plus

tard, elle retrouverait Ramun. Heureux de l'avoir déridée, Harry proposa:

— Allons faire nos invitations: Johnny et Pamela vont être ravis de vous revoir et les petites aussi...

Le pasteur, sa femme et leurs fillettes avaient fait durer leur visite jusqu'à la tombée de la nuit. Ils venaient de partir, se déclarant prêts à accueillir Sylvie dans son ancienne chambre, remerciant pour la bonne journée, l'excellent repas. La nervosité de la jeune femme revenait, mais elle savait pourquoi: elle attendait 17 heures, pour appeler la barmaid. Harry se demandait déjà s'il valait mieux téléphoner un peu avant l'heure ou un peu après et s'il trouverait une distraction pour tromper l'attente. Sylvie pensait que 17 heures correspondaient à 22 heures en Angleterre et qu'Alec devait se diriger vers la chambre de sa femme. Penserait-il à Sylvie, comme il l'avait promis?

Le téléphone sonna et la jeune femme sursauta. C'était Bradley à qui la barmaid avait fait la commission.

— Il paraît que vous me cherchez, docteur Harryson, dit-il, toujours jovial.

— Ce n'est pas moi qui vous cherche, mais Mme Carreguy, je vous la passe...

Sylvie se jeta sur l'appareil:

— Bonsoir, Bradley... Oui, je suis revenue. Savez-vous où est mon mari?...

— Il a dû conduire ses moutons vers la Tête de Chien; mais il n'y restera pas longtemps; d'abord, l'herbe est maigre, ensuite, la météo annonce un abaissement de la température: ça sent l'hiver et la neige.

— Est-ce que vous allez bientôt le ravitailler?... Je ne sais comment le joindre... Tous les chauffeurs ne sont pas des as, comme vous!

Il rit:

— Je vous vois venir: vous voudriez bien que je fasse le taxi! Je ne dois aller à la Tête de Chien que dans cinq jours... mais je n'aurai pas le cœur de laisser deux époux séparés... je sais ce que c'est! Alors, demain, j'arriverai à l'aube chez le docteur Harryson et nous filerons sur les traces du troupeau!

— Oh! merci Bradley! Vous êtes très chic! Je vous paierai ce que vous voudrez!

— On tâchera de ne pas trop brûler l'essence de la compagnie! A demain! Sylvie était toute flageolante quand elle raccrocha. Harry en profita pour lui dire:

— Il faut aller vous reposer, vous êtes au bout du rouleau. Demain, vous aurez plusieurs heures de camion à supporter... Il ne faut pas que votre mari vous voie avec ce pauvre petit visage. Allez! au dodo!

Le camion de Bradley cahotait, coupant au plus court à travers les terres. Il avait pris la piste à l'ancien campement de Ramun et il suivait les traces du troupeau en direction de la Tête de Chien. Le vent soufflait, aigre et coupant. Il arrachait au conducteur, toutes les demi-heures, une réflexion désabusée:

— Sûr qu'on aura de la neige cette semaine...

Entre deux appréciations sur le temps, Bradley parlait de sa fiancée, Mlle Phyllis. C'était une petite rousse qui lui avait donné sa parole et qui s'amusait à démentir continuellement l'annonce de leur mariage. Quand il l'aurait épousée, tout changerait. Bradley avait beau affirmer ses intentions d'un ton de conquérant, il était visible

[Lire la suite page 28]



"Un travail comme le mien est épuisant."



"Mais la Labatt I.P. me redonne de l'entrain;" nous dit Richard Simpson

Après avoir fait un vrai travail d'homme, quoi de plus propice à la détente qu'une bière d'homme dont le goût corsé est satisfaisant. C'est alors qu'un grand nombre d'hommes exigent la Labatt I.P. Richard Simpson fait un travail d'homme; il exige donc une bière d'homme... la Labatt I.P. Adoptez-la vous aussi.

Dégustez bientôt une I.P. ... la bière qui étanche parfaitement une soif d'homme!



LABATT
N'Y A RIEN QUI LA BATTE!



**Vous vous sentirez MIEUX!
VOUS PARAITREZ MIEUX!**

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstruant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE:
Les jours de bureau sont:
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLEISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT)
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

Ci-inclus 5c pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

LES TOURMENTS DU REMORDS

Notre grand feuilleton par MAXIME VILLEMER

No 2

La jeune femme revint à sa table de travail, reprit sa plume... et écrivit...

« Non, Jean, je ne vous ai jamais aimé d'amour; et je trouverais indigne de moi de vous faire croire à une tendresse qui n'existe pas!

« Vous avez surpris mon cœur; vous êtes survenu dans ma vie à un de ces moments psychologiques où la femme la mieux armée contre l'amour succombe infailliblement!

« Puis, vous avez été si bon pour moi! On allait vendre la maison de mon père... et vous l'avez rachetée en mon nom! Il n'est pas de générosités que vous n'ayez eues pour moi — et c'est la reconnaissance infinie que je vous ai vouée qui dicte aujourd'hui ma conduite!

« Mais, me direz-vous, ces baisers échangés de loin quand je passais sous vos fenêtres — ces baisers étaient donc mensongers!

« Non, Jean, ce n'était point des mensonges, mais des enfantillages, des caresses envoyées à un être invisible qui n'était point vous!

« Or, cet être invisible, cet homme qui le premier — et le seul — ait fait battre mon cœur était, et est encore, un timide!

« Il se nomme Vilfroy!... »

A peine ce nom était-il tombé de sa plume qu'elle poussa comme tout à l'heure un cri d'effroi.

Et les mêmes paroles que tout à l'heure aussi s'échappèrent de sa gorge oppressée:

— Oh! l'affreux mensonge!... l'affreux mensonge!

Une expression tragique dans les yeux, la malheureuse relit ces dernières lignes — et un rire de folle erre sur ses lèvres devenues sanglantes sous la morsure des dents qui s'entrechoquent violemment.

« Je vais envoyer cette lettre à Jean... et Jean me croira! pense-t-elle. Alors mon bonheur sera à jamais détruit, et mon fils sera sans nom! J'aurai sacrifié deux êtres adorés à l'orgueil d'une vieille race, à cette famille maudite qui, là-bas, sous les lambris dorés de son antique demeure, commente la conduite de Jean... et la condamne!

« La mère en larmes est venue m'implorer — et j'ai promis, j'ai juré de fuir cette maison, de ne jamais revoir Jean!... »

Elle plia la lettre, la glissa dans une enveloppe qu'elle cacheta, et sur laquelle elle écrivit l'adresse suivante:

Monsieur Jean de Morangis
lieutenant au 25^e régiment de hussards
Versailles.

Puis quand elle eut terminé, elle fut prise d'un éblouissement et tomba évanouie sur le parquet de la chambre.

Longtemps elle resta dans cet état. Des heures, de longues heures s'écoulaient; puis la nuit tomba.

Alors l'enfant s'éveilla; — et pris de peur au milieu de cette obscurité profonde, il se mit à pousser des cris terribles qui troublèrent le silence de la maison.

La concierge, venue pour allumer le

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean de Morangis et Madeleine Brémond s'aiment éperdument; ils ont même un enfant du nom de Marcelin. Mais le marquis Antoine de Morangis désapprouve cette union qu'il considère comme une mésalliance. Hubert et Renault, ses demi-frères, craignant que leur mariage ne fassent tort à leurs affaires personnelles, vont trouver un certain Vilfroy et, moyennant une somme d'argent, engagent celui-ci à tirer sur Jean à bout portant au cours d'une chasse. Laurence, la mère de Jean, pressant la pire, va trouver Madeleine et la supplie de briser complètement avec Jean.

gaz dans l'escalier, entendit ces cris, — alors, inquiète, elle vint sonner à la porte du logement de la jeune fille.

N'obtenant pas de réponse, et prise de peur, elle alla en toute hâte chercher dans sa loge une seconde clef que par mesure de précaution Madeleine lui avait laissée.

Quel ne fut pas son émoi en apercevant sa locataire étendue sans connaissance sur le parquet de la chambre...

Après avoir essayé, mais sans y parvenir, de ranimer la malheureuse, la concierge courut à l'enfant dont les cris s'étaient apaisés; — puis elle revint dans la salle à manger, bien décidée cette fois à appeler au secours.

La première chose qui frappa ses regards fut la lettre adressée au lieutenant.

« Cette lettre presse, sans doute; — je vais descendre la mettre à la poste, et en même temps je me mettrai en quête d'un médecin. »

Elle prit l'enveloppe — et aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes elle alla jeter la lettre dans une boîte du quartier; — puis elle se rendit chez un docteur à qui elle exposa la situation, et qui accourut aussitôt.

Quand le médecin arriva, Madeleine, revenue à elle, s'était redressée.

Assise dans l'ombre, elle semblait anéantie comme sous le coup de quelque terrible catastrophe; — en ce moment elle ne paraissait plus se souvenir de la décision qu'elle avait prise.

— Mais notre petite malade est tout à fait remise, fit la vieille concierge. Ah! ce que j'ai eu peur! Tenez, monsieur le docteur, elle était étendue là... sans vie! Dans son berceau le pauvre gosse criait, hurlait, que ça faisait pitié! Vous comprenez, sa mère — une bonne petite mère, je vous assure — n'a pas l'habitude de le laisser pleurer comme ça. Elle le dorlote comme un petit roi, son gosse — il a des bonnets à pompons et des souliers blancs comme un enfant de riche...

« Mais, pour parer ainsi son petit, il faut que la maman trime dur. Elle bûche quatorze heures par jour sans se plaindre; et elle va à pied chercher et reporter son ouvrage chez une fleuriste de la rue du Caire.

— Et le père du bambin? demanda le docteur — un vieux médecin du quartier.

— Le père? — ma foi... le père, je crois bien que c'est le particulier à qui est adressée la lettre que je viens de mettre à la poste. Il est lieutenant au 26^e hussards — un beau soldat, vraiment, et si crâne, si vous saviez... si crâne!

— Ah! la pauvre petite! — c'est tout jeune... ça n'a pas vingt ans! fit le docteur avec un bon sourire.

Le docteur ajouta en se dirigeant vers la porte:

— Ce ne sera rien... une syncope.

Peut-être cette enfant n'a-t-elle pas tout le nécessaire — informez-vous, et si ce que je suppose est vrai, faites-le-moi savoir. En tout cas, je reviendrai voir cette pauvre fille...

Tous les miséreux du quartier connaissent la bonté et la générosité du vieux médecin; aussi la concierge était-elle toute heureuse en songeant qu'il secourrait certainement Madeleine et son fils.

Elle le reconduisit jusqu'à la porte du petit logement puis, moins inquiète que tout à l'heure, elle revint près de la malade qui, venant enfin de se ressaisir, cherchait vainement la lettre adressée à Jean.

— Ça vous tourmente, hein, ma petite dame. Vous voyant évanouie, et croyant bien faire, j'ai pris la lettre et je l'ai mise à la poste. Ce soir, ou demain matin, au plus tard, votre petit amoureux recevra son poulet — car c'est à votre amoureux, pas vrai, que vous avez écrit?

« Oh! vous pouvez tout me dire, à moi; — j'en ai vu bien d'autres, et je m'y connais. Quand j'ai vu monter chez vous ce bel officier de cavalerie, j'ai pensé tout de suite que c'était votre ami!... »

Madeline n'écoutait pas la concierge.

Immobile dans l'ombre, elle ne pouvait détacher ses regards de la table où tout à l'heure encore était déposée la lettre disparue...

Peut-être n'aurait-elle pas eu le courage, elle, de la jeter à la poste; — mais une étrangère, amenée là par le hasard ou la fatalité, s'était chargée de ce soin!...

C'était horrible!...

Maintenant c'en était fait! Elle ne pouvait plus jamais espérer détruire l'effet de son odieux mensonge, car au cœur de Jean resterait toujours un doute et ce nom de Vilfroy qu'elle avait écrit, ce dernier mot de sa lettre maudite, la condamnait irrémédiablement...

La fatalité avait fait son oeuvre, le mystérieux travail de la destinée s'était accompli... il n'y avait plus à y revenir!

L'heure de l'irrévocable avait sonné, demain au plus tard Jean recevrait sa lettre...

Sitôt arrivé à Mantes-la-Jolie, au matin, Jean s'était fait conduire à l'hôtel du Grand-Daim.

Contre son habitude, Jean était joyeux. Il était surtout heureux de revoir cette vallée de la Seine qu'il aimait tant, et d'assister à cette partie de chasse à laquelle ses deux frères l'avaient convié.

« Bah! pensait-il, le père s'amendera — d'autant plus que Renault et Hubert, j'en suis sûr, plaideront en ma faveur. D'ailleurs, Madeleine est vraiment charmante, et elle ne sera nullement déplacée dans les salons de Rolleboise... »

Il se fit servir à déjeuner; puis il passa la matinée à se promener dans Mantes et à rendre visite à son notaire à qui il confia ses projets de mariage.

Jamais Jean ne s'était trouvé aussi heureux.

La chasse devant avoir lieu le lendemain, il télégraphia à Rolleboise pour qu'on lui envoyât ses chiens — deux superbes bêtes qu'il avait laissées au château en partant pour Versailles.

Il demandait qu'on lui expédiât aussi Cavatine — sa vieille jument qu'il affectionnait tout particulièrement, et que Laurence montait autrefois.

— C'est décidé, la chasse est pour demain, fit Laurence, qui était accourue près d'Hélène. Je viens de recevoir de Jean un télégramme par lequel il prie qu'on lui envoie ses chiens et sa jument Cavatine; — il est en ce moment à Mantes, à l'hôtel du Grand-Daim.

— Il n'est pas à Paris?

— Non.

— Alors, vous ne l'avez pas vu?

— Il était déjà parti quand je suis arrivée à Versailles; — j'aurais voulu vous le dire hier, mais hier Renault ne vous a pas quittée...

— Oui, c'est vrai, hier, Renault ne m'a pas quittée une minute, fit la jeune femme avec lassitude; mais cela ne peut vous inspirer aucune crainte, ne doit pas vous paraître si étrange.

« Rassurez-vous, madame; ce que nous pensions toutes deux serait trop monstrueux — et maintenant j'en suis à me demander si nous n'étions pas devenues folles l'une ou l'autre... »

— Vous avez raison, Hélène. Oui, nous étions folles de voir ainsi des crimes et du sang partout! A présent que je suis plus calme, que je sais mon fils tout près d'ici, je sens toutes mes inquiétudes s'évanouir.

« Du reste, ajouta-t-elle, j'ai vu Madeleine Brémond... de ce côté aussi tout va bien. »

— Vous vous êtes rendue chez cette jeune fille?

— En quittant Versailles, où je n'avais pas rencontré Jean, je me suis aussitôt fait conduire à la maison de la rue d'Ulm, habitée par Madeleine.

« Cette femme est charmante, séduisante... et elle adore mon pauvre Jean. »

« Ah! ça a été dur! — et si je suis arrivée à la convaincre qu'elle devait à tout jamais se séparer de Jean, il m'a fallu lui dire toutes nos appréhensions, toutes nos terreurs. »

— Et elle le quittera? — elle l'a promis?

— Elle le quittera... J'ai sa parole.

— Pauvre fille! — Si elle était riche et titrée elle pourrait épouser Jean; et cette union, basée sur l'amour vrai, serait une union heureuse! L'amour compte pour si peu dans les mariages de convenances... ces mariages qui ne sont le plus souvent qu'une association d'intérêts!

— Je ne peux adresser ce reproche au marquis de Morangis; — j'étais pauvre, moi, quand il m'a épousée...

— Mais vous deviez être si belle, madame...

Un amer sourire erra sur les lèvres de Laurence.

— Ce temps est bien loin, mon enfant, dit-elle doucement. Le caprice qu'éprouva autrefois pour moi le marquis s'envola bien vite — et alors j'eus

Commencé dans l'édition du 28 juillet 1956.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Cens de Lettres. — Les noms de personnes et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

à subir d'atroces peines dans cette maison où je fus bientôt regardée comme une étrangère!

« Mais toutes ces peines s'effaceront à jamais si Jean est heureux, si le marquis pardonne... »

— Alors, c'est bien entendu : — la chasse aura lieu demain ?

— Demain matin, à l'aube. Ces messieurs ont, paraît-il, lancé un grand nombre d'invitations, et la réunion promet d'être des plus brillantes.

« Sur ce, je vous quitte, Hélène. Je vais donner des ordres pour envoyer à Mantes les chiens et la jument Cavatine — Jean les attend. »

Or, le même jour, à la même heure, un phaéton, attelé d'un superbe trotteur, pénétrait avec fracas dans la cour de l'hôtel du Grand-Daim.

Deux hommes en descendirent.

C'étaient les deux fils aînés du marquis.

— M. Jean de Morangis est-il arrivé ? demanda Hubert à la patronne accourue à sa rencontre.

— Monsieur Jean est en ville, répondit l'hôtesse. M. Langlois est venu le prendre tout à l'heure, et ensemble ils se sont dirigés du côté de Limay. Mais à midi ces messieurs seront ici — monsieur Jean m'a commandé deux couverts...

Le père Langlois — comme on l'appelait à Mantes — était un des plus vieux notaires du pays ; aussi s'en remettait-il volontiers à son premier clerc du soin de mener à bien les affaires de l'étude.

— Ah ! Jean est avec Langlois, dit Renault en jetant sur Hubert un regard singulièrement expressif.

— Oui ; mais je vous répète qu'il sera ici de bonne heure, insista la patronne. J'ai même à lui remettre une lettre que je viens de recevoir ; — elle a été adressée à Versailles, mais on l'a réexpédiée ici... monsieur Jean avait sans doute donné des ordres au vaguemestre.

Comme l'hôtesse achevait ces paroles, Jean parut, causant avec animation à Me Langlois.

En apercevant le phaéton, qu'il reconnut aussitôt, il poussa un cri de joyeuse surprise et se précipita vers ses deux frères, les mains tendues.

— Vous venez me chercher sans doute ? fit-il. Il m'est impossible de vous suivre, car, vous le voyez, j'ai un invité — mais vous seriez bien aimables tous deux si vous vouliez partager notre festin... vous acceptez ?

— Impossible, répondit Renault. Nous devons aller déjeuner à Saint-Martin-la-Garenne où se réunissent quelques chasseurs des environs.

Puis il ajouta :

— Demain, comme c'est convenu, nous faisons une battue dans la forêt de Rosny ; après-demain nous chasserons au Chesnay — nous comptons bien que tu seras des nôtres ces deux jours-là...

— Assurément.

Attirant Jean à l'écart, Renault, un peu goguenard, lui dit en riant :

— Et la petite Brémond... qu'en fais-tu ? Tu aurais dû l'amener avec toi — il y aura des femmes de Paris, des artistes très chics...

— Conduire Madeleine à une chasse à courre, la présenter à tous ces fêtards et à leurs amies... tu n'y penses pas !

— Qu'est-ce que tu veux en faire alors ?

— Mais... la garder pour moi, répondit sérieusement Jean ; en faire ma femme sous peu.

— Tu es toujours décidé à envoyer des sommations au marquis ?

— Toujours...

— Tu ne crains donc point de t'aliéner l'affection de notre père ? demanda Renault.

— Mes idées n'ont pas changé —

Madeleine sera ma femme malgré tous !...

— Tu es fou ! — Mais, bah ! après tout tu as peut-être raison... Ainsi c'est entendu, c'est arrêté, nous aurons bientôt, Hubert et moi, une gentille petite belle-soeur ?

Renault avait parlé lentement sans émotion apparente, comme si l'annonce du mariage de son frère fût chose toute naturelle ; — son indifférence était tellement bien jouée que Jean s'y trompa.

Impassible, Hubert avait écouté la fin de ce colloque.

Après avoir pris un café froid, les deux frères remontèrent en phaéton — et sans que le plus léger tremblement ait agité leurs voix ils dirent à Jean :

— A demain donc, dans la forêt de Rosny. Rendez-vous au Saut-du-Cerf, non loin de la maison de Vilfroy.

Ils partirent — aussitôt Jean alla retrouver le notaire qui s'était installé sur un banc placé dans la cour.

— Vous n'avez pas froid sur ce banc, Maître Langlois ?

— Du tout.

— Vous ne craignez donc ni les rhumes, ni les bronchites ? Il fait ici un froid de loup et j'ai peur que nous ayons de la pluie demain.

« Mais si vous voulez, nous allons, sans plus tarder, nous faire servir à déjeuner. Tout à l'heure Cavatine et mes chiens vont arriver — et j'en profiterai pour faire une promenade jusqu'à Dennemont, où j'ai donné rendez-vous à un vieux camarade de collège. »

— Ce sera comme vous voudrez, monsieur Jean.

Ils gagnèrent la salle du restaurant et s'installèrent à la petite table où deux couverts dressés avec soin les attendaient.

Pour ce convive de marque, et connu à dix lieues à la ronde, le maître de l'établissement s'était surpassé ; — du beau linge, des verres de pur cristal, étaient rangés symétriquement sur la table ornée de fleurs fraîches et odorantes.

— Tiens, une lettre pour moi, dit Jean mis de bonne humeur par la visite de ses deux frères.

Il prit l'enveloppe, examina l'adresse dont l'écriture le frappa tout d'abord... et un sourire de joie erra sur ses lèvres.

— Une lettre d'elle ! dit-il à Langlois — vous permettez ?

— Oh ! ces amoureux — le meilleur plat ne leur tente plus quand ils pensent à leur belle. Pendant que vous savourerez votre délicieux petit poulet, moi je vais taper sur les hors-d'oeuvre — ce saucisson et ces crevettes me tentent.

Et en aparté :

« Dame, quand on est vieux, la seule consolation qui reste c'est le bon vin et la bonne chère... »

Jean, lui vient d'ouvrir sa lettre ; — il la parcourt... et à mesure qu'il la lit une stupéfaction profonde se reflète dans ses yeux, sur ses traits qui brusquement se convulsent.

Langlois, tout à ses crevettes et à son saucisson, ne regarde point le jeune homme ; — il ne remarque donc point l'effroyable pâleur de ce visage tout à l'heure enjoué et rieur.

— Langlois ! murmura Jean, la voix étranglée par l'émotion — Langlois, la lettre que je viens de recevoir me tue, m'enlève toutes mes illusions, brise en moi tout ce qu'il y avait de noble et de bon ! C'est comme un coup de massue qui m'a atteint au coeur... et je me sens devenir fou ! — Tout ce que j'ai

décidé ce matin est maintenant inutile !

Et, dans un rire qui frisait la démen- ce, il ajouta :

— Cette fille ne veut plus de moi — tenez... lisez cette lettre ! — C'est dommage qu'elle ne m'ait pas été remise plus tôt : je l'aurais montrée à mes frères, et ils eussent été heureux de cette rupture !...

« Mais comme ils m'eussent bafoué !... »

« J'ai aimé follement cette femme ; je voulais lui donner mon nom, légitimer l'enfant... et j'allais commettre là la plus grande des folies !

« Décidément, mon père avait raison ! Contre lui j'étais sur le point d'engager la lutte, et j'étais vaincu d'avance, trahi par l'être qui me tenait le plus au coeur !... »

« Tenez, lisez ce billet, cet aveu ! Elle ne m'a jamais aimé, moi... elle en aimait un autre — et cet autre, c'est ce garde de la forêt, ce Vilfroy que demain je rencontrerai à la chasse !

« Elle l'a aimé, et elle l'aime encore, cet homme — ce timide, comme elle l'appelle — ce sauvage habitant des bois qui, ivre de passion et n'osant en faire l'aveu, a gardé son amour au plus profond de son coeur !

« Qu'est-ce donc que cette femme ! — Voyons, Langlois, mon vieil ami, que pensez-vous d'elle ? »

« Elle ne m'aimait point... et cependant elle s'est donnée ! Depuis trois ans elle m'a prodigué toutes les tendresses — elle mentait donc, elle a donc toujours menti ! Elle a joué vis-à-vis de moi la plus odieuse des comédies... et je me suis laissé prendre !

Et d'un ton plein de désillusion, il ajouta :

— Quelle farce, tout de même, que la vie !...

— Ne jugez pas cette femme avec trop de passion, ne la condamnez pas avec trop de rigueur, et tenez-lui compte de ce qu'elle n'ait pas osé jouer le dernier acte de la comédie que vous lui reprochez — cela seul prouve qu'au fond de l'âme de cette malheureuse que vous accablez peut-être injustement, vibre encore quelque fibre généreuse.

« Ne vous emportez pas, Jean, mais réfléchissez. Demain, vous le verrez, quand la nuit aura passé là-dessus, vous serez plus calme ; vous envisagerez la situation sans acrimonie — et peut-être remercerez-vous Mlle Brémond de cet élan de franchise... de cette rupture.

— Et par reconnaissance, je la serrerais dans mes bras ! fit Jean avec ironie. Mais comment, vous qui savez combien j'aimais cette femme, pouvez-vous me tenir un tel langage ? J'avais formé de si beaux projets ! — et tous ces projets — tel un château de cartes — sont subitement renversés par un vent de tempête ! Maintenant c'est fini : — je ne reverrai plus jamais Madeleine... plus jamais mon enfant, mon petit Marcelin !

Et en prononçant ce nom de Marcelin, Jean sentit sa voix s'étrangler, sentit des larmes monter à ses yeux.

Langlois vit ces larmes — et en fut tout ému.

Il hasarda timidement.

— Vous pouvez quand même reconnaître l'enfant.

— Jamais ! — Je ne veux plus rien avoir de commun avec la mère et le fils ; — tous deux pourront errer dans la vie comme des misérables... je ne m'en occuperai pas !

« Je ne pardonnerai jamais à Madeleine d'avoir feint un amour qu'elle ne ressentait pas ! Son coeur était plein du souvenir d'un autre... et moi je n'ai recueilli que les épaves de cette tendresse ! Mon coeur est atrocement meurtri — et dès aujourd'hui je ne veux plus connaître ni la mère... ni l'enfant !

COUPABLE OU NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



L'individu qui a brisé la vitrine d'un magasin, la nuit, est-il nécessairement coupable d'avoir tenté de pénétrer dans un établissement de commerce par effraction ?

Quatre heures le matin, rue Saint-Laurent.

Un constable sort alors d'un cabaret, accompagné de deux amis. Le trio va prendre place dans une automobile, quand un fracas de vitre qui se brise attire leur attention. En même temps à peu près, le constable voit deux hommes fuir de l'endroit même où la vitre a été brisée. Il n'est pas alors en devoir, mais il se met quand même à la poursuite des fuyards. Il les rejoint, les ramène auprès du magasin dont la vitrine vient d'éclater. Il n'y a pas de doute, l'un ou l'autre, ou les deux ensemble, ont brisé la vitre. Tous deux sont donc traduits en Correctionnelle et accusés d'avoir tenté de pénétrer la nuit et par effraction dans un établissement de commerce.

Les prévenus protestent de leur innocence. A leur procès, ils témoignent et expliquent l'accident, car, d'après eux, il s'agit bien d'un accident.

Les deux amis avaient fêté tout l'après-midi et, le soir, ils avaient continué à ingurgiter de la bière. Aussi, en sortant d'un cabaret, l'un d'eux avait-il éprouvé un besoin naturel impérieux. C'est pour le satisfaire qu'il s'était avancé dans l'entrée d'un magasin. Peu solide sur ses pieds, il avait fait un faux pas et, en perdant l'équilibre, était tombé dans la vitrine, qui avait volé en éclats sous le choc. Entendant le bruit et constatant les dégâts, effrayés, les deux fêtards avaient pris la fuite sans penser à autre chose qu'à ne pas se faire voir.

Se basant sur cette version de l'accident, le savant procureur des accusés représenta à la Cour qu'ils ne pouvaient être coupables de tentative de vol avec effraction, puisqu'ils n'avaient jamais eu l'intention de briser la vitre, encore moins de pénétrer à l'intérieur du magasin. Puis l'avocat insista sur le principe qu'il n'y a pas de crime sans intention.

Ces accusés sont-ils COUPABLES ou NON de l'accusation qu'on leur reproche ?

NON-COUPABLES ! a décidé le Président du Tribunal, dans un jugement rendu à Montréal, aux Sessions de la Paix, en mars 1956.

Et dans un sourire plein d'amertume :

— Sais-je seulement si ce petit est à moi ?

— Oh ! monsieur de Morangis !...

— La désillusion qui m'atteint est si complète que je ne crois plus à rien ! reprit Jean en passant la main sur son front barré d'une ride profonde.

Puis tous deux ne prononcèrent plus une parole.

Le déjeuner s'acheva silencieux et morne.

— Je vais attendre ici Cavatine et mes chiens, dit enfin Jean en se levant.

— Je comprends : — vous me donnez congé.

— Non, mon vieil ami, non... mais j'ai besoin d'être seul.

— Alors, à demain soir, n'est-ce pas ?

— Vous rentrez à Versailles par le dernier train ?

Jean ne répondit à cette question que par un signe affirmatif de la tête.

Ils se serrèrent la main — et Langlois partit.

Dans une brasserie située vis-à-vis de l'hôtel du Grand-Daim, Jean se fit servir un café qu'il but lentement, tout en suivant d'un regard morne les allées et venues des passants.

C'était jour de marché — les rues regorgeaient de monde.

Puis aussi de nombreux hobereaux des environs, venus de dix lieues à la ronde, s'étaient donné rendez-vous à Mantes, à l'hôtel du Grand-Daim.

Devant assister le lendemain à la chasse dans la forêt de Rosny, et craignant quelque retard de train, ils avaient jugé prudent de coucher à Mantes, afin d'être prêts à gagner, dès les premières lueurs du jour, le lieu indiqué pour le rassemblement.

Tous ces élégants étaient des amis des fils du marquis de Morangis — surtout d'Hubert et de Renault ; — mais Jean ne semblait pas les voir.

Quand Cavatine et les chiens arrivèrent, le jeune officier de hussards les laissa à la garde du piqueur à qui il fit toutes les recommandations nécessaires ; — puis il se dirigea vers un faubourg de la ville, le traversa et gagna la pleine campagne.

A pied, il suivit la route de Houdan et descendit la vallée de Vaucouleurs.

Au bord de la petite rivière, dans l'ombre effacée des saules, il tomba, accablé.

Jamais il ne s'était senti aussi triste, aussi désespéré — la vie était désormais pour lui sans but. L'effondrement de ses premières illusions brisait en lui ses croyances les plus saintes ; — et maintenant un dégoût de toutes choses l'envahissait. Il était dans un de ces moments psychologiques où le corps n'est plus qu'une loque humaine privée de cœur et d'âme...

Devant lui l'eau, brillante comme du cristal, coulait, effleurant, sans qu'il s'en préoccupât, ses pieds ; au-dessus de sa tête des oiseaux s'ébattaient, chantaient à tue-tête — mais il ne voyait rien, n'entendait rien.

Il resta là de longues heures, insensible à la fuite du temps. Vers le soir seulement, très tard déjà, il se décida enfin à regagner Mantes et l'hôtel du Grand-Daim.

Aussitôt il se coucha.

Mais la nuit fut pour lui une longue insomnie — et l'aube le trouva éveillé.

En hâte, il revêtit ses habits de chasse, descendit dans la cour de l'hôtel et se mit en selle sur Cavatine ; — puis, suivi de ses chiens, il partit à vive allure dans la direction de Rosny, sans se préoccuper du piqueur qui devait à pied joindre la chasse.

Au Saut-du-Cerf, lieu de ralliement indiqué, Jean arriva un des premiers.

A quelques mètres, dans l'ombre, il aperçut la maison de Vilfroy, son parc à daims, son petit jardin où poussaient

quelques arbres à fruits rachitiques ; — alors une folle jalousie alluma subitement ses yeux ordinairement si doux, et la pensée lui vint d'aller trouver le garde et de le tuer !

Aussitôt il lança Cavatine et les chiens dans la direction de ce coin de bois.

Mais bien vite il se ressaisit ; — et honteux de la pensée mauvaise qu'il avait eue, il revint sur ses pas.

« Tuer cet homme ! — Allons donc... je suis fou ! Est-il cause, lui, si cette femme me trompait, si, plus heureuse que moi, il est aimé d'elle ! »

Comme il regagnait le Saut-du-Cerf, un coup de feu retentit soudain.

Cavatine se cabra, désarçonna Jean — et le malheureux, frappé mortellement peut-être, tomba sur la feuillée.

Débarrassée de son cavalier, Cavatine gagna à toute allure la route de Rosny, poursuivie par les chiens que cet affolement de la jument excitait.

Ce n'était pas le premier coup de fusil tiré. Déjà les chasseurs arrivés du Chesnay s'étaient amusés à poursuivre une biche qui, épuisée, s'était blottie derrière la maison de Vilfroy.

Aussi la détonation qui venait de se faire entendre n'eût-elle attiré l'attention de personne sans la galopade effrénée de Cavatine et les aboiements prolongés des chiens.

— Un accident a dû se produire, dit-on parmi le groupe des chasseurs réunis au Saut-du-Cerf.

— A qui appartient cette jument, cette magnifique bête bai brun qui fuit là-bas ? demanda un des invités.

— Au lieutenant de Morangis — il était tout à l'heure près de nous — et c'est à lui qu'est sans doute survenu l'accident.

A ce moment Vilfroy, sortant d'un fourré, s'approcha de sa victime.

Il était livide.

Avait-il touché juste ?...

Jean était là, étendu sur le sol, la face contre terre ; — un mince filet de sang maculait ses mains allongées sur l'herbe humide du sentier.

« Mort sans doute ! » pense Vilfroy.

Il le soulève dans ses bras, le retourne sur le dos — et le visage de Jean de Morangis, se détachant de l'ombre, apparaît, d'une pâleur de cire.

Vilfroy appelle :

— Monsieur Jean !... Monsieur Jean !...

Mais Jean, toujours inerte, ne répond point, n'entend point.

Devant ce silence terrifiant, Vilfroy éprouve une émotion violente. Un tremblement le secoue tout entier ; — et telle est sa prostration, qu'il ne voit point, à quelques pas de lui, un homme en haillons qui le regarde.

Cet homme... c'est Mailloche.

Le maître et le chien sont là, cachés dans un épais taillis.

Sitôt après avoir tiré, Vilfroy est accouru avant tout le monde ; il est le premier spectateur du résultat de son crime !...

Les frères de Morangis, eux aussi, ont entendu le coup de feu, mais, comme les autres chasseurs ils ont paru n'y attacher aucune importance, et ils se sont lancés dans la forêt à la suite des meutes.

Cependant, ils savent qui l'a tiré, ce coup de fusil ; ils connaissent la victime qui vient d'être frappée dans quelque coin isolé du bois... et ils fuient, éperdus.

L'excitation de la chasse leur permet de cacher aux invités leur émoi, la pâleur de leur front, — mais elle ne parvient pas à apaiser les battements précipités de leur cœur...

Ils voudraient mettre entre Jean et eux des lieues et des lieues — et bientôt à leur feinte insouciance de tout à l'heure succède une froide épouvante.

Où vont-ils ? — ils l'ignorent. Ils fuient comme des bêtes traquées, tandis que là-bas, dans un sentier plein

d'ombre, Jean reste étendu... mort peut-être.

A quelques chasseurs accourus sur le lieu de l'accident, Vilfroy explique qu'il s'est le premier précipité vers l'endroit, d'où était parti le coup de feu — et sans aucune hésitation il impute le crime à quelque braconnier embusqué dans l'ombre.

Mailloche entend cette explication qui paraît plausible — et aussitôt il sent une sueur froide mouiller son visage, sent la peur s'emparer de lui...

Si on allait l'accuser !...

Il serait vite coffré ! Un vagabond comme lui est un gibier de bague qu'on arrête souvent sans explication !...

Il a été le témoin du crime... il a vu Vilfroy ajuster Jean de Morangis ! Il a voulu crier — mais l'épouvante a serré sa gorge comme dans un étau, a rivé ses pieds au sol !

Mais maintenant son sang recommence à circuler — et vers une espèce de hutte située à quelques pas il entraîne Biribi.

Cette hutte est profonde. C'est une sorte de cavité creusée dans le roc, encombrée de broussailles et de branches d'arbres. Des herbes parasites s'enchevêtrent sur les parois d'un rouge brique où suintent constamment des gouttelettes d'eau provenant d'une source voisine.

Mais Mailloche ne voit point toutes ces choses.

Il se barricade avec Biribi, amoncelle devant eux des broussailles — personne ne pourra découvrir leur refuge.

De là cependant il perçoit encore les voix des chasseurs — et celle de Vilfroy, haute, autoritaire, le fait frissonner ! Il a l'intuition qu'on vient d'enlever la victime, et qu'on l'a transportée dans la maison du garde.

Mailloche ne se trompe pas : Jean a été conduit par quelques chasseurs chez Vilfroy et déposé sur le lit même du meurtrier.

Puis en hâte on est allé chercher un médecin à Rosny.

Les chasseurs, en parfaits égoïstes, ont alors abandonné le blessé, sont remontés à cheval et ont rejoint la meute.

Et maintenant Vilfroy est seul avec Jean de Morangis qui n'a pas repris connaissance.

Le malheureux a reçu une balle à bout portant, en pleine poitrine — et la chemise de fine batiste est inondée de sang...

Les paupières du moribond sont closes ; mais les battements du cœur — bien légers, il est vrai — attestent que le blessé vit encore... et cette constatation remplit Vilfroy d'angoisse.

Si Jean ne meurt pas, ce sera à recommencer — et le garde sent qu'il n'en aura point le courage.

En ce moment de stupeur si grande, Vilfroy ne s'explique pas comment il a pu conclure ce pacte de sang avec les fils aînés du marquis de Morangis.

Le médecin arrive enfin. Il déshabille le blessé, examine attentivement la plaie... et hoche la tête.

La balle a presque touché le cœur — et le docteur craint une hémorragie qui certainement amènerait la mort.

Après avoir extrait le projectile et soigneusement pansé la blessure, le médecin s'en alla en promettant de revenir le soir même.

« Il va mourir ! » pensait Vilfroy... et une sueur froide mouillait son front. Il va mourir !... mais ils ne viendront pas, eux, — ils laisseront peser sur moi toutes les responsabilités.

« Quand sonnera l'hallali, leur frère sera mort — et je devrai aller à Rolleboise les informer que l'horrible drame est accompli ! »

La nuit tomba.

Personne ne vint voir Vilfroy, si ce n'est un garde du Chesnay envoyé par quelques chasseurs pour prendre des

nouvelles du blessé — ces fêtards n'avaient point voulu interrompre leur plaisir ; et ce ne fut que vers le soir qu'ils parurent se souvenir de l'accident dont un des leurs avait été victime.

— Demain cet homme sera mort ! dit à Vilfroy le garde du Chesnay ; — vois, mon vieux, il ne bouge plus et ne respire que difficilement.

« Te voilà sur les bras une affaire grave qui certainement te causera beaucoup d'ennuis. Le premier tu es accouru sur le lieu de l'accident — tu dois donc avoir fait des remarques plus ou moins importantes.

— Que veux-tu que je sache ? dit Vilfroy. Je ne peux dire qu'une chose, moi : c'est qu'à mon sens le coup de fusil a été tiré par un braconnier vindicatif.

— Oh ! les braconniers ont bon dos — quant à moi...

— Explique-toi donc ! répliqua Vilfroy qui sentait grandir ses craintes à mesure que grandissaient les soupçons de son collègue.

— Mais je ne sais rien de rien, moi, et volontiers je partage ta manière de voir.

« Quoi qu'il en soit, ce dramatique accident va plonger dans le deuil la famille de Morangis — et je m'étonne qu'on n'ait pas encore prévenu le marquis et la marquise.

« Laisseras-tu donc mourir ce pauvre garçon sans qu'il ait revu sa mère ? On dit à Saint-Martin-la-Garenne que la marquise adore son fils. Quant aux deux frères, à ces grands seigneurs qui toujours nous traitent de si haut, ils n'aimaient pas beaucoup M. Jean — ça tout le monde a pu le constater et tout le monde s'accorde à le dire.

— Je t'engage à garder pour toi cette appréciation, fit Vilfroy devenu blême.

— Je ne dis pas encore tout ce que je pense ; — il y a bien d'autres choses que je conserve pour moi...

Vilfroy ne répliqua point. Assis dans l'ombre, il ne pouvait détacher ses yeux du moribond dont le souffle léger attestait seul encore quelques lueurs de vie.

Le garde du Chesnay partit ; et presque aussitôt revint le docteur qui examina avec la plus grande attention le blessé.

Le résultat de cet examen était certainement satisfaisant, car le médecin parut quelque peu rassuré.

L'hémorragie tant redoutée ne s'étant point produite, il restait un peu d'espoir. Il fallait donc en toute hâte prévenir la famille de Morangis, et faire transporter le blessé à Rolleboise.

— Informez-la vous-même, fit Vilfroy d'un ton glacial — vous saurez mieux que moi y mettre les formes...

Le médecin se retira, laissant Vilfroy seul près de Jean.

De longues heures s'écoulèrent.

Dans cette chambre toute petite, près de ce lit où un homme allait peut-être s'endormir de son dernier sommeil, Vilfroy se sentait pris de peur. Le murmure de la brise dans les ramures, les ululations des oiseaux de nuit, les cris lointains des bêtes sauvages — tout ce concert sinistre emplissait son esprit d'une terreur invincible.

Tout à coup une plainte du blessé se fait entendre ; aussitôt Vilfroy se précipite et se penche sur le lit.

Jean vient d'ouvrir les yeux — des yeux de souffrance, mais d'une douceur qui bouleverse le garde.

Il voudrait parler, mais ne peut articuler aucun son ; — puis quelques minutes s'écoulent... et il retombe dans le coma.

Alors Vilfroy pense : « Quoi qu'en dise le médecin, ce malade n'en reviendra pas — il est condamné... il est perdu. »

Il veut lui donner à boire — mais les lèvres de Jean sont tellement sèches

rées qu'il ne peut les entrouvrir pour glisser une cuiller dans la bouche.

Et comme Vilfroy repose le verre sur la table de nuit il aperçoit à terre un mouchoir et quelques papiers tombés sans doute d'une poche de l'habit de chasse du blessé examinant la plaie.

Vilfroy se penche, ramasse le tout — et poussé par une curiosité qu'il ne s'explique pas, il jette les yeux sur une feuille qu'il vient de déposer sur la table.

C'est la lettre de Madeleine Brémond.

Et Vilfroy, la rage au coeur, murmure :

« C'est une lettre de femme... c'est une lettre de son amour ! »

Il déchire le papier — et il lit en entier la lettre que nous connaissons.

Il y voit l'amour que Madeleine éprouve pour lui !...

C'est bien son nom qu'a écrit la fille du vieux soldat de Lavacourt — et sur Jean de Morangis il jette un regard de haine !

Ainsi cet homme qui est là, agonisant, lui a pris cette femme ! Il a su enjôler cette enfant ignorante de tout danger, a su se couler dans sa vie comme un serpent ! Beau garçon, riche, les mains pleines d'or, il s'est glissé dans l'existence de la pauvre fille au moment où, sans aucune ressource, elle mourait de désespoir dans la maison d'où on venait d'enlever un cercueil !

Ah ! ce séducteur titré s'y était parfaitement pris, avait su choisir son heure — et la pauvre avait cédé, s'était donnée, uniquement par reconnaissance, à un homme qu'elle n'aimait pas !

Et un rire de folie erre sur les lèvres de Vilfroy.

— Ainsi, elle m'aimait ! s'écrie-t-il sans penser à Jean qui, revenant à lui, pouvait l'entendre. Elle m'aimait — et j'ai été assez naïf pour me taire, pour ne pas lui faire l'aveu de ma tendresse !...

« Elle m'aimait, moi, Vilfroy, — elle aimait un pauvre diable comme moi !... »
« Et prise de remords, elle ne veut pas épouser ce fils de marquis, ce lieutenant de hussards, ce moribond qui agonise là... chez moi ! »

« Maintenant je tiens mon rival entre mes mains — et si je n'étais pas un lâche... »

Alors, il s'approche du lit, écarte les rideaux de serge, se penche — et sous les pâles lueurs de la petite lampe le visage de Jean lui apparaît, livide, mais éclairé par deux yeux largement ouverts.

— Vous pouvez me tuer, murmure faiblement le blessé... Vous me rendrez un immense service !

« J'ai entendu toutes les paroles que vous venez de prononcer ; et c'est pourquoi je vous supplie de m'achever... ou de m'emporter loin de cette maison ! »

« Vous et elle vous me faites horreur ; — et j'en suis à me demander si vous n'êtes point l'homme qui, lâchement embusqué dans l'ombre, a tiré sur moi !... »

Vilfroy pâlit affreusement.

Et comme il se penche davantage sur le lit, il constate que Jean de Morangis vient de s'évanouir à nouveau.

« L'achever ? pensa-t-il — rien ne serait plus facile... Mais j'ai peur ! Tuer cet homme chez moi ? Non, jamais... advenue que pourra ; il ira tranquillement mourir à Rolleboise... »

« Et en admettant qu'il en revienne, jamais, j'en suis bien sûr, il ne fera part à personne des soupçons qui lui sont venus : ce serait trop grave ! »

Quelque peu rassuré, Vilfroy alluma sa pipe et alla la fumer sur le seuil de sa maison.

La nuit était toujours très noire ; —

quelques gouttes de pluie commençaient à tomber.

Quatre heures sonnèrent à la petite église de Rosny.

Vilfroy pensait :

« Tout le monde à Rolleboise connaît maintenant l'accident — car pour chacun c'est un accident de chasse — et je trouve étrange que personne ne soit encore accouru ici... »

Et d'un accent de pitié qui le surprit lui-même il murmura :

— Pauvre garçon — il sera bientôt pleuré.

Mais tout à coup il tressaute, prête l'oreille : — il vient d'entendre le galop précipité d'un cheval et le roulement d'une voiture.

Puis ce bruit cesse subitement ; et tout semble retomber dans le silence.

« Ce sont eux ! » pense Vilfroy.

Et une sueur froide mouille son front.

— Ah ! tant mieux ! fait-il à haute voix. Je suis heureux qu'on emporte enfin de chez moi ce moribond — il me fait vraiment peur !... »

Il écoute encore.

Mais aucune rumeur ne vient troubler le silence tragique de la forêt toujours plongée dans une ombre épaisse.

Alors Vilfroy fait quelques pas dans le sentier aboutissant à sa maison ; — mais ses yeux, habitués cependant à l'obscurité, cherchent vainement autour de lui la présence d'un étranger.

« Une voiture s'est arrêtée certainement non loin d'ici, pense-t-il, et des gens ont dû en descendre ; — mais comme la nuit est très sombre ils n'osent point s'engager dans la forêt, et ils attendent patiemment le petit jour. »

Vilfroy ne se trompait point dans ses déductions.

Une heure s'écoula dans une fiévreuse attente.

Tout à coup, un bruit distinct de pas se fait entendre ; — et bientôt apparaît, au détour d'un chemin, un homme enveloppé d'un ulster sombre, la tête couverte d'un chapeau à larges bords.

Vilfroy reconnaît aussitôt Hubert de Morangis qui, à grands pas, s'avance vers lui.

Ils s'abordent — pas un mot entre eux ; mais ils se regardent avec une fixité effrayante.

Après un long silence Hubert dit enfin :

— Hier soir seulement, nous avons appris la nouvelle de l'accident ; — mais personne de nous n'osa prévenir la marquise, et ce fut la femme de Renault qui dut se charger de cette triste mission. Alors je suis parti en pleine nuit pour secourir Jean et le ramener avec ton aide à Rolleboise.

— Quelle comédie ! fit Vilfroy en haussant les épaules. Ne me dites pas toutes ces menées, monsieur Hubert... ça me fait bondir. Aussi bien que moi vous savez à quelle heure votre frère est tombé ; — mais sitôt le coup fait vous avez jugé utile de décamper au plus vite... »

Hubert ne protesta pas. Aucun muscle de son visage — ce visage aux traits durs et accentués — ne tressaillit ; mais dans les yeux d'un noir d'encre une expression inquiète se refléta.

Très calme en apparence, il dit :

— Tu ne me racontes pas ce qu'il en est advenu de ton fameux coup de feu — car enfin je sais que tu es un mauvais tireur et un poltron... »

— Le blessé dort, fit tranquillement Vilfroy. Il est beaucoup moins abattu qu'hier, et je crois que nous pourrions facilement le transporter à Rolleboise dans votre voiture.

— Il dort ! — et cependant il a reçu, paraît-il, une balle dans la poitrine... »

— Il a l'âme chevillée au corps... Il en réchappera certainement !

— Alors ce sera à recommencer, fit froidement Hubert.

— Mais vous ne devrez plus compter sur moi, monsieur de Morangis.

— Tu dis ?

— Je dis que je refuserai formellement.

— Mais rassurez-vous, reprit-il ; — vous pourrez épouser Mlle de Chantemesle car aucun scandale ne se produira dans votre noble famille.

— Comment cela ?...

— Jean de Morangis ne vous donnera jamais Madeleine Brémond pour belle-soeur — la fille pauvre ne veut plus de l'homme riche !...

« Je comprends maintenant que Madeleine était cause de tout ; — mais Madeleine, repensez la plus fière de vos patriennes, me la plus fière de vos frères... parce qu'elle en aime un autre ! »

— Toi, peut-être, fit Hubert avec ironie.

— Oui... moi ! Ne suis-je pas aussi digne d'être aimé que vous, moi qui, je vous le jure, n'aurais jamais songé à préméditer un tel crime !

« Qu'on tue un homme dans un moment de jalousie et de haine... cela peut se comprendre encore ; mais il est odieux de tuer par ambition — et c'est tout simplement l'ambition qui vous a guidé, qui vous a fait armer mon bras : vous craigniez un scandale qui vous eût fermé à tout jamais le coeur de Mlle de Chantemesle ! »

« Or, ce scandale se serait produit si Madeleine avait voulu épouser Jean de Morangis !... »

« Maintenant je sais tout. Cette nuit j'ai appris bien des choses — et seul avec ce blessé j'ai beaucoup réfléchi, j'ai surtout beaucoup regretté l'acte abominable que vous m'avez fait commettre ! »

« Oh ! tout de même, je suis brutal, je le sais, j'ai une mauvaise réputation, mais il n'en est pas moins vrai que jamais la pensée ne m'est venue de tuer personne — et c'est vous, vous seul, qui avez fait de moi un assassin !... »

Tout en causant ainsi avec une violence dont il ne se rend pas compte, Vilfroy entraîne Hubert vers la maison dont la porte est restée ouverte ; — puis il le pousse brusquement dans la chambre encore éclairée par la petite lampe, lui montre d'un geste froid le lit où repose Jean de Morangis, écarte les rideaux, se penche sur le blessé, et murmure doucement :

— Il dort encore — sa respiration est calme, presque régulière... dans quinze jours il sera sur pieds. C'est jeune, beau, riche — ça se cramponne à la vie !... »

« Le médecin doit venir ce matin de bonne heure — quand il sera là il nous aidera à transporter M. Jean jusqu'à votre voiture. »

Hubert, écrasé et d'une pâleur effrayante, ne protesta pas.

Sur un siège il s'abattit — tandis que sur le seuil de sa maison Vilfroy achevait de fumer sa pipe dont il secouait tranquillement les cendres.

IV

Hubert ne protesta pas. Aucun muscle de son visage — ce visage aux traits durs et accentués — ne tressaillit ; mais dans les yeux d'un noir d'encre une expression inquiète se refléta.

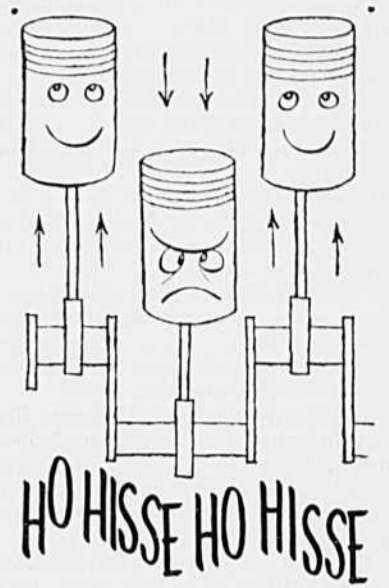
Très calme en apparence, il dit :

— Tu ne me racontes pas ce qu'il en est advenu de ton fameux coup de feu — car enfin je sais que tu es un mauvais tireur et un poltron... »

— Le blessé dort, fit tranquillement Vilfroy. Il est beaucoup moins abattu qu'hier, et je crois que nous pourrions facilement le transporter à Rolleboise dans votre voiture.

— Il dort ! — et cependant il a reçu, paraît-il, une balle dans la poitrine... »

— Il a l'âme chevillée au corps... Il en réchappera certainement !



Avez-vous jamais pensé au nombre formidable d'allers et retours que font les pistons dans un moteur d'auto moderne à haute compression ? C'est parce qu'ils sont en aluminium, métal léger et robuste, que vos pistons peuvent résister à un tel travail. Plus légers, ils ont moins d'inertie, ce qui a permis d'augmenter le régime des moteurs. Meilleurs conducteurs, ils empêchent votre moteur de chauffer, même après un effort violent et prolongé.

Presque inconnus en 1920, les pistons d'aluminium équipent maintenant toutes les voitures fabriquées en Amérique du Nord. Et une grande partie de cet aluminium est produit au Canada. Pour répondre aux besoins de l'industrie automobile et aéronautique, de la construction et des nombreux autres utilisateurs, l'Alcan accroît encore la capacité de production de ses fonderies.

ALUMINUM COMPANY OF CANADA, LTD. (ALCAN)

Si vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR. 9363 1250, rue Villeray, Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.
Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

Mesdames...
FAITES JUSQU'À 23 PAR SEMAINE
et obtenez vos robes **GRATIS!**

Oui, vous pouvez gagner cet argent et en plus obtenir vos robes **GRATIS**. C'est l'occasion pour vous d'utiliser vos temps libres en faisant connaître les élégantes Fashion Frocks qui jouissent d'une si grande popularité aux Etats-Unis. Faites-en voir simplement un échantillon à vos voisines et amies, prenez leurs commandes que vous nous envoyez, et vous recevrez déjà de généreuses commissions. Nul entraînement ni expériences nécessaires. Nous faisons nous-mêmes la livraison et la collection. Demandez les détails complets de cette offre attrayante de même que le dépliant de mode en insérant vos nom, adresse et grandeur sur une carte postale adressée à
NORTH AMERICAN FASHION FROCKS, LTD.
2163, rue Parthenais — Bureau W-139 — Montréal, P.Q.



— Qu'avez-vous donc lu de si terrible ? demanda Madeleine avec une feinte indifférence sous laquelle se cachait une violente inquiétude.

— Le récit d'un accident de chasse ! mais, voyons, rassurez-vous ; — vous devez toute pâle... on ne peut rien vous dire.

Madeleine, tremblante, s'effondra sur une chaise et, les yeux fous, parcourut les quelques lignes que Gigolette lui montrait du doigt.

« Un dramatique événement qui aurait pu avoir des suites mortelles vient de se produire au cours d'une partie de chasse organisée dans la forêt de Rosny, en Seine-et-Oise... »

« Le lieutenant Jean de Morangis, fils cadet du riche châtelain de Rolleboise, a été blessé en plein bois, soit par un chasseur maladroit qui s'est bien gardé de se faire connaître, soit par quelque braconnier inconnu. »

« Un garde du nom de Vilfroy releva le jeune officier et le transporta dans sa maison située à quelques pas de l'endroit où était tombé le blessé. »

« La justice informe. »

Le journal tomba des mains de Madeleine Brémond.

Un cri de douleur s'échappa de la gorge de la malheureuse ; — et d'une voix à peine intelligible :

— Tout ce que m'a dit la marquise de Morangis était donc vrai ! La vie de Jean était menacée ! Ils se sont embusqués dans des fourrés pour le tuer plus sûrement ! Oh ! cet assassinat était depuis longtemps prémédité, et les bandits n'ont point manqué leur coup ! Ces riches, voyez-vous, madame Gigolette, quand quelqu'un les gêne... ils le suppriment !

— Voyons, voyons, fit Gigolette interloquée, qu'est-ce que vous me chantez là ! En quoi M. Jean pouvait-il bien gêner ces gens-là, puisqu'il ne vivait plus avec eux et qu'il s'était fait un autre intérieur, un petit nid bien gentil, où il était heureux comme un roi !... Non, non, il ne gênait plus personne.

— En supprimant Jean on me brisait en même temps, dit Madeleine en portant à son front ses mains fiévreuses. Maintenant les voici tranquilles : Jean ne m'épousera pas ! C'est fini, bien fini... ils l'ont tué !

— Mais puisque c'est un simple accident !... puisque M. Jean n'est que blessé ! Il en reviendra que diable ! S'il avait dû mourir, ce serait fait déjà. Ça ne traîne pas ces blessures-là — une hémorragie... et patatras, le malade est emporté comme un poulet. Ce n'est pas le cas de M. Jean, puisqu'il est vivant, bien vivant !

— Non, non ! Il est mort !... Il est mort !

« Eh bien, reprit-elle d'une voix sourde, mort, il m'appartient ! Je veux le revoir, et les misérables ne m'empêcheront pas de pénétrer près de lui, de le serrer une dernière fois dans mes bras ! »

« Mon pauvre Jean !... mon pauvre Jean !... Oh ! ils ne l'ont pas manqué ! Tout est fini pour moi, bonheur, amour... il ne me reste rien, rien ! »

— Mais puisque je vous dis qu'il n'est pas mort !...

— Qu'en savez-vous, madame ?...

— Cependant... cette note du journal...

— Mensonge, mensonge ! Ah ! je les connais, les journalistes ; — ils ne disent la vérité entière que lorsqu'ils ont peur d'être devancés par d'autres ; — mais jusque-là ils s'efforcent d'atténuer, de dissimuler.

— Vous déraisonnez, ma petite, et toutes ces idées sont fausses, archifausses. Non seulement les journaux ne cachent rien, mais encore ils en disent souvent bien plus qu'il n'y en a ; — et c'est pourquoi vous devez croire que

cet entrefilet du journal exprime la vérité vraie, ni plus ni moins.

« Vous pouvez donc vous rassurer : le lieutenant de Morangis est bien tranquillement installé chez un garde du nom de Vilfroy. »

— Vilfroy ! murmure Madeleine qui semble entendre prononcer ce nom pour la première fois.

Et cependant c'est ce nom qui lui est venu à l'esprit quand elle a décidé d'envoyer à Jean cette lettre qu'elle voudrait bien reprendre, qu'elle voudrait n'avoir jamais écrite !...

Oh ! ce Vilfroy !...

Et c'était justement chez cet homme que le blessé avait été transporté ; c'était lui qui avait retiré Jean des broussailles où il était tombé, inanimé... mort peut-être ! C'était ce Vilfroy qu'elle avait cité comme étant celui qu'elle aimait !...

La tête dans les mains, elle rêve, elle ne s'occupe point de la mère Gigolette qui fait boire le petit Marcelin — et dans son esprit enfiévré se lève un souvenir déjà lointain.

Elle revoit le grave visage de Vilfroy, ses yeux où rayonnait une flamme intense quand, à la dérobée, il les fixait sur elle. Elle se rappelle ses attentes près du bac quand il savait qu'elle se rendait à Vétheuil, ses promenades nocturnes, quand tout sommeillait, devant la petite maison de Lavacourt.

Souvent alors, elle a suivi d'un regard indifférent les allées et venues de cet amoureux si discret — et elle en a ri...

Un jour, son père — le vieux capitaine Brémond — quand il n'était point encore tout à fait aveugle, ne lui a-t-il pas dit : « Après ma mort, tu seras malheureuse et obligée de te placer chez les autres, car je ne te laisserai rien. Or, le garde Vilfroy est amoureux de toi — peut-être alors ferais-tu bien de l'épouser ! »

Et cependant, c'est à cet homme qu'elle a songé quand elle a écrit à Jean qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle en aimait un autre !...

Soudain elle a le pressentiment que Vilfroy sera son mauvais génie, qu'il aura sur toute sa vie une influence néfaste...

Elle reste là longtemps, les coudes sur la table, la tête dans les mains.

Puis, enfin, elle se redresse et regarde Gigolette s'amusant avec l'enfant.

— Je sais que vous aimez beaucoup mon petit, madame Gigolette, et c'est pourquoi je vais vous demander un service.

— Deux, s'il le faut.

— Voulez-vous garder Marcelin quelques jours ?

— Mais comment donc — il couchera avec moi, et je peux vous assurer qu'il ne manquera de rien.

Et clignant de l'oeil :

— Vous songez à vous rendre à Mantes, pas vrai ?

— Tout de suite.

— Allez donc... et que Dieu vous garde...

Madeleine revêtit vivement un costume sombre et partit.

Elle arriva à la gare Saint-Lazare juste à temps pour prendre son billet et monter dans le train qui déjà s'ébranlait.

Blottie dans un coin de son compartiment, elle regardait d'un coup d'oeil morne le paysage des environs de Paris.

Le train franchit des ponts traversa Sartrouville, Maisons-Laffitte, la forêt de Saint-Germain quelque peu effeuillée déjà par les premières bises, et enfin stoppa en gare de Mantes-Gassicourt.

Oh ! cette descente du train, au milieu de tous ces gens pressés, presque tous les habitants de Mantes et de ses environs. Ils parlaient haut, s'interpellaient en remettant leurs billets, en descendant l'escalier souterrain conduisant à la place de la gare ; — et Madeleine, qui, machinalement, suivait la foule, entendit plusieurs fois prononcer les noms de Morangis et de Vilfroy.

Quand elle fut sur la place, le vide se fit aussitôt autour d'elle ; avisant une voiture de place, elle la héla.

— Où faut-il vous conduire, ma petite dame ? demanda le cocher, un homme au visage ouvert et bienveillant. Si vous cherchez un hôtel, je vais vous mener au Grand-Daim, — vous y serez très bien...

— Je veux aller dans la forêt de Rosny, fit Madeleine d'une voix tremblante.

— Des chasses ont eu lieu dans cette

forêt, il y a deux jours — mais, maintenant, c'est calme plat.

Madeleine ne demanda aucune explication, aucun renseignement. Elle ne voulait rien savoir, rien, préférant jusqu'au dernier moment le doute et l'incertitude à la brutale réalité.

Jean est-il mort ?...

Jean est-il vivant ?

Maintes fois depuis son départ de Paris, elle s'est posé ces angoissantes questions ; et elle se les pose encore dans la voiture qui rapidement traverse Mantes et s'engage sur la route de la forêt.

De longues minutes s'écoulaient.

Madeleine reste toujours plongée dans ses douloureuses rêveries.

Tout à coup, le fiacre s'arrête brusquement.

— Nous sommes arrivés dans les bois de Rosny, dit le cocher. Le village est un peu plus bas — voulez-vous que je vous y conduise ?... il y a là une auberge où vous serez très bien.

Madeleine, déjà descendue de voiture, ne répondit pas. Elle regardait à droite et à gauche, se demandant de quel côté elle allait diriger ses pas.

— Voyons, voyons, fit le cocher d'un ton bon enfant, où allez-vous, ma petite dame ?

— Chez le garde Vilfroy.

— Au Saut-du-Cerf ?

— Oui, monsieur.

— C'est tout près — un petit quart d'heure de marche en pleine forêt, et vous y serez. Vous voyez ce sentier... eh bien, suivez-le tout droit. Au bout, vous traverserez une vaste clairière entourée de vieux chênes ; et bientôt, à peu de distance, vous apercevrez la maison de Vilfroy.

Madeleine paya le cocher, le remercia ; — puis, résolue, elle s'enfonça dans la forêt.

« Pauvre poulette, pensait le cocher, pour sûr, elle connaît le beau lieutenant de Morangis ! Elle sait qu'il a été transporté chez Vilfroy... et elle accourt ! »

« Mais y est-il encore ? C'est peu probable, car ses frères ont dû certainement venir le chercher pour le conduire à Rolleboise. »

Et tranquillement, il prit le chemin du retour, tandis que Madeleine se hâta vers la maison de Vilfroy, qu'elle aperçoit bientôt, dont elle voit le toit briller sous le clair soleil.

Et le coeur de la pauvre bat à coups précipités.

Jean est-il là ?... Jean est-il vivant ?

Le coeur étroit par cette incertitude qui la grise d'épouvante, elle avance encore.

Debout et immobile sur le seuil de la maison, un homme la regarda. Il ne reconnaît pas tout d'abord la visiteuse qui s'approche rapidement ; — mais peu à peu, il distingue le beau visage de Madeleine qui bientôt se détache nettement de l'ombre.

Alors, Vilfroy a un tremblement. L'homme fort, le criminel, sent ses jambes vaciller, une sueur froide mouiller son front.

— C'est elle ! murmure Vilfroy ; c'est Mlle Brémond !...

Aussitôt à l'effroi de tout à l'heure, succède une joie qui se reflète dans les yeux du garde.

— C'est elle !... c'est elle !...

Sa fatuité de beau gars se réveille. Elle vient sans doute lui crier son amour — n'a-t-il pas lu l'aveu de cet amour écrit par Madeleine, signé par Madeleine ?...

Et il pense qu'il lui suffit d'étendre la main pour prendre cette femme qui vient elle-même se livrer.

Il s'avance, le sourire aux lèvres.

Mais elle, d'un ton froid, lui demande :

— M. Jean de Morangis est-il encore ici ?

QUE répondriez-vous ?

Q. — Quel verbe désigne le brunissement du teint ?

R. — Hâler.

Q. — Quel mot désigne un mets de viande hachée ?

R. — Hachis.

Q. — Qu'entend-on par un arlequin ?

R. — C'est un homme sans principes arrêtés, qui varie souvent. Le costume d'Arlequin est fait de pièces de toutes les couleurs.

Q. — Qui désigne-t-on par l'avocat du diable ?

R. — L'avocat qui, à Rome, dans un procès de canonisation plaide contre le candidat.

Q. — Quel instrument de musique met-on dans les mains des anges ?

R. — Une harpe.

Q. — Comment nomme-t-on le trou de lapin dans une garenne ?

R. — Un halot.

Q. — Qu'est-ce qu'un baiser Lamourette ?

R. — Une réconciliation éphémère, comme celle qui suivit le discours de l'abbé Lamourette lors de la Révolution française.

Q. — Que veut dire : rôtir le balai ?

R. — Se laisser aller à la débauche, allusion au balai des sorcières qui rôtiissaient en enfer.

— Entrez, mademoiselle — je vais vous répondre.

Sans aucune hésitation, elle pénètre dans la petite maison et, précédée de Vilfroy, gagne la pièce où, la veille encore, Jean agonisait, sur ce lit tendu de cretonne rouge qui se détache de la pénombre.

Le lit n'a point été refait; — les couvertures traînent sur le sol, et l'oreiller garde encore l'empreinte de la tête du blessé. Des taches de sang apparaissent de-ci de-là sur les draps froissés.

Alors, les yeux de Madeleine, rivés à cette couche, à ce sang, prennent une expression d'épouvante.

— Il était là! murmure-t-elle. On l'a emporté... mort peut-être!

Et se tournant vers Vilfroy immobile à quelques pas:

— Jean a été blessé... mais par qui? — Vous devez le savoir, vous, qui l'avez relevé mourant! Vous avez certainement vu l'assassin, vous le connaissez sans doute... et vous vous taisez, vous ne cherchez point à venger ce malheureux!

— Un accident, un simple accident, dit froidement Vilfroy.

— Vous mentez!...

— Je vous répète que c'est un accident... pas autre chose; — un accident comme il s'en produit fréquemment à la chasse...

Et d'une voix âpre, il ajouta:

— Oui... je sais... vous aviez une liaison avec cet homme; — mais vous n'éprouviez pour lui aucune affection. Par reconnaissance, et aussi pour avoir de l'argent, vous vous êtes donnée à ce beau garçon, à cet élégant, à ce noble... et cependant, vous en aimiez un autre!

Atterrée, Madeleine ne peut trouver une parole. Elle regarde Vilfroy avec des yeux de folle, et un frisson la secoue tout entière.

— Vous n'avez pas le droit de fouiller dans ma vie, dans mon cœur! dit-elle enfin. Je ne suis pas venue ici pour entendre de tels propos, mais uniquement pour savoir ce qu'est devenu le lieutenant de Morangis...

« Maintenant, je suis forte, et vous pouvez tout me dire.

« Après avoir été blessé, Jean a été transporté ici par vous — vous devez donc savoir où il a été conduit ensuite. Or, je veux le voir, mort ou vivant — où qu'il soit... j'irai!...

Vilfroy resta quelques instants songeur. Le violent amour éprouvé autrefois pour la jeune fille, se réveillait, plus profond que jamais — et le loup résolu de se faire agneau!

N'était-ce point le moment de conquérir ce cœur si terriblement brisé?...

Jamais, il le comprenait, Jean de Morangis ne pardonnerait à Madeleine la lettre qu'elle lui avait écrite; — ne lui pardonnerait surtout jamais l'aveu de son amour pour un autre... pour lui, Vilfroy, l'homme des forêts!

Et cependant, cette lettre le rendait perplexe. Était-il possible que Madeleine l'eût aimé jadis, l'aimât encore aujourd'hui; et l'aveu de cet amour n'était-il pas mensonger?...

La vie de Madeleine — il le pressentait — devait renfermer quelque sombre secret, quelque terrible sacrifice; — mais peu importe... il veut profiter de ce sacrifice!

Vers la jeune femme, il s'avance et dit, très calme:

— Écoutez-moi bien... je vais vous faire connaître la vérité tout entière:

« Le lieutenant de Morangis vit. Il est en ce moment au château de Rolleboise, veillé par sa mère. Comment et par qui a-t-il été blessé? — Je l'ignore complètement. Il est tombé de cheval, presque dans mes bras; — je l'ai relevé, emporté chez moi, soigné de mon mieux!...

— Merci, monsieur, merci, fit Madeleine en fixant ses beaux yeux ardents

et pleins d'une reconnaissance infinie, sur Vilfroy dont le visage était devenu d'une pâleur de cire.

— Ne me remerciez pas — à quoi bon? fit le misérable en essuyant lentement son front inondé d'une sueur froide.

Et d'un ton très bas, si bas que sa voix paraissait lointaine:

— Une première fois j'ai sauvé le lieutenant de Morangis... Mais pourrais-je le sauver une deuxième? Il a des ennemis acharnés, impitoyables — vous devez le savoir, mademoiselle? — et vous seule pouvez l'arracher à la mort en brisant à tout jamais avec lui...

« Vous les gênez tous, car vous êtes un obstacle à la réalisation de bien des projets — projets que je ne puis préciser, que je ne puis dévoiler, mais dont j'ai entendu parler maintes fois dans le silence de ces bois...

— L'obstacle! s'écria Madeleine dans un sanglot. Oh! oui, je le sais depuis longtemps, toute cette famille de Morangis me hait!...

— Et puis... et puis... vous avez un enfant, prenez garde que cet enfant ne vous soit enlevé par les fils aînés du marquis, ou sur l'ordre du marquis lui-même!

— Je ne les crains pas: mon petit Marcelin ne s'appelle point de Morangis...

— Alors, le pauvre enfant sera sans nom! murmure Vilfroy dont la voix s'est radoucie. Il errera de par le monde, sans soutien, comme un paria; il végétera, misérable, le cœur plein de haine pour le père qui l'aura lâchement abandonné!...

« Puis, un jour, plus tard, vous serez obligée de lui avouer votre faute, de lui révéler le secret de sa naissance — et ces aveux déchaîneront des crimes! Ah! Madeleine, Madeleine, si vous aviez voulu cependant!...

Il n'ose achever sa pensée... mais il lui montre la lettre trouvée sur Jean.

Elle la reconnaît, cette lettre, elle la relit — et sur Vilfroy, elle jette des regards éperdus.

Et d'une voix lente, d'une voix où montaient des sanglots:

— Alors, vous avez ajouté foi à ce mensonge! Vous avez pu penser une minute que je n'aimais pas, que je n'avais jamais aimé Jean de Morangis? que je m'étais donnée sans amour, comme une vile courtisane! Et vous avez cru que je vous aimais, vous — vous avez pu penser cela!

— Vous mentiez donc? fit Vilfroy, les bras croisés sur sa poitrine. C'était un sacrifice fait à votre conscience et à votre amour — mais ce sacrifice ne sauvera pas Jean de Morangis. Ses ennemis sont là, prêts à fondre sur lui — et j'ai la certitude que cette fois, ils ne le manqueront pas!...

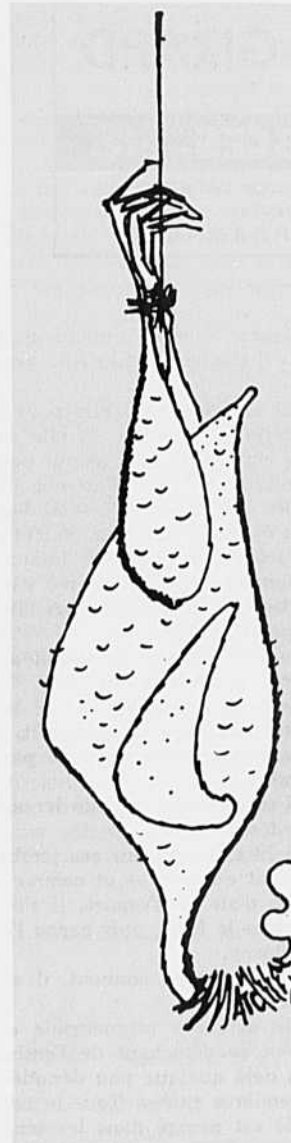
— Vous les connaissez donc? Vous les avez donc surpris, embusqués derrière les arbres de cette forêt? Ils étaient deux, n'est-ce pas... avouez-le.

« Ah! je crierai vengeance! J'irai à Rolleboise, et je saurai bien découvrir l'auteur de ce guet-apens, de cet assassinat!

— Vous ne découvrirez rien, mademoiselle... rien; — et si vous avez l'audace de vous présenter au château de Rolleboise, on vous en chassera séance tenante... Ah! on voit bien que vous ne connaissez pas les Morangis, ces descendants d'une race orgueilleuse et sans cœur!

Madeleine ne proteste pas — elle se rend bien compte que cet homme dit vrai. Reprendre avec celui qu'elle aime la vie commune, c'est vouer le lieutenant de Morangis à une nouvelle tentative d'assassinat; et le meilleur, le seul moyen de le sauver, c'est de le quitter à tout jamais...

Elle se lève, prête à partir.



Le plus savoureux poulet!

Est-ce qu'un poulet figurera bientôt sur votre table?

Il vous sera facile de garder de ce repas un souvenir inoubliable. Servez alors une bouteille de vin de table blanc Manor St. Davids. C'est un vin exquis qui accompagne merveilleusement toute volaille. Vous constaterez avec plaisir que sa principale qualité est d'en rehausser la succulente saveur. Ce vin de table canadien est le complément parfait d'un bon repas.

Le vin Manor St. Davids se sert en toutes circonstances. Il sera le bienvenu quand vous recevrez des parents ou des amis. Il est léger et peut être consommé par tout le monde. Son prix est très modique et il se sert si facilement: vous n'avez qu'à le faire rafraîchir et à le savourer!



*Et avant le repas ou avec le potage, dégustez un verre de Sherry Canadien "74". C'est merveilleux!

Les bons vins canadiens
de **Bright**
DEPUIS 1874

Pour recevoir gratuitement votre exemplaire de la brochure de 30 pages, illustrée en couleurs et intitulée "La Cuisine au Vin", écrivez à Bright's Wines, Lachine, P.Q.

Rayonnez
de Santé
et Beauté

Etes-vous déprimée? Nerveuse! Sans énergie!

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., (pour le Canada seulement)
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.
Ci-inclus 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous:

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

Exigez le seul et véritable

ONGUENT CANET-GIRARD

souverain contre

CLOUS, PANARIS, ABCÈS, etc.

Pas une nouveauté jouissant d'une réputation surfaite
mais un produit ayant fait ses preuves.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

D'un regard, d'un geste, Vilfroy la retient.

— Vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé! fit le misérable. La lettre que vous avez écrite à ce fils de noble était mensongère! Vous vouliez l'éloigner de vous, vous vouliez le sauver... et pour cela vous n'avez pas hésité à lui dire que vous en aimiez un autre!

« Vous savez donc quelque chose? Sans doute la mère — la marquise de Morangis — est allée vous trouver pour vous supplier de rompre avec son fils... et vous avez cédé aux supplications de cette femme!

« Alors, vous avez écrit une lettre qui n'est que mensonges! Eh bien! en la lisant, cette lettre, j'ai éprouvé une des plus grandes joies de ma vie; mon nom y est tracé et vous y déclarez que celui que vous aimez... c'est moi!

« Vous vous souveniez donc, Madeleine, du malheureux Vilfroy, du garde de la forêt, de cet homme qui, autrefois, passait chaque jour sous vos fenêtres, sans oser seulement vous regarder?

« Blottie derrière vos rideaux, à peine relevés, vous ne prêtiez aucune attention à moi. Vous attendiez l'autre, cet élégant que maintes fois, le soir, je vis arrêté sous la croisée de votre chambre!

« Vous étiez là, penchée, lui envoyant de la main tous les baisers dont votre cœur était plein!...

Vilfroy ajouta:

— J'ai vu tout cela — et je me suis tu! Je serais mort plutôt que d'oser vous dire combien je vous aimais, combien je vous adorais — car je vous ai adorée comme personne ne vous adorera jamais... jamais!

Immuable, elle le regardait; — une douce pitié embrumait ses yeux où montaient des larmes.

Il reprit, toujours très grave:

— Et vous avez compris cet amour puisque mon nom s'est présenté à votre souvenir en ce moment tragique de votre vie! Quand j'ai lu la lettre que vous avez écrite au lieutenant de Morangis, il m'a semblé que je devenais fou; — et, debout devant ce lit où sommeillait cet homme, une pensée de crime m'est venue! J'aurais voulu qu'il mourût là, tout de suite — et si je ne l'ai point achevé, c'est que j'ai pensé que votre amour le condamnait à nouveau... irrévocablement!

— Seriez-vous donc un assassin? fit froidement Madeleine.

Et pendant quelques instants, ses regards se fixèrent, ardents et scrutateurs, sur Vilfroy.

Puis, avec effort:

— Oh! vous me faites horreur!...

— Sans mon intervention, Jean de Morangis serait mort à cette heure, répliqua sèchement le garde.

Vilfroy, maintenant, semblait avoir oublié le crime, le meurtre qu'il avait essayé de commettre. Il ne se rappelait plus le coup de fusil qu'il avait tiré presque à bout portant embusqué dans un fourré. Devant cette femme dont il redoutait les soupçons, il avait peur!...

Elle voulut à nouveau s'en aller — il la laissa partir.

Il ne la suivit pas des yeux, ne la vit

point s'enfoncer dans la profondeur de la forêt, — il s'enferma chez lui... pour se cacher.

— Ah! si elle savait, si elle pouvait savoir! s'écria-t-il éperdu. Si elle savait que la cupidité et mon amour pour elle ont armé mon bras! N'est-elle pas ma complice inconsciente? — Si Jean n'eût point été son amoureux, je n'eusse point accepté ce marché infâme! Mais il s'agissait pour moi de me venger de celui qu'elle m'avait préféré... et je n'ai point hésité!

Maintenant, ce crime qui pesait sur sa conscience le rendait fou.

Pour chercher à oublier, il but, but de l'absinthe, s'enivra... et bientôt, il tomba comme une masse sur le pavé de sa chambre.

Quand il sortit enfin de cette ivresse, la nuit était venue.

Il se redressa, se mit sur ses jambes qui vacillaient encore; — et comme il avait besoin d'air et d'espace, il s'enfuit errer dans la forêt, puis gagna l'avenue de Rosny.

Comme neuf heures sonnent, il arrive à Rolleboise.

La vieille demeure seigneuriale est là, tout près, se détachant de l'ombre des futaies déjà quelque peu dénudées par les premières gelées. Tout le rez-de-chaussée est plongé dans les ténèbres; mais quelques lumières brillent encore au premier étage, dans l'aile du château faisant face à la vallée de la Seine.

Vilfroy s'arrête et regarde; — il aperçoit Madeleine qui, brisée de fatigue, a attendu la nuit pour se rendre à Rolleboise.

Sur le revers d'un talus, elle s'est assise, contemplant avec une fixité folle les lumières indécises brillant derrière les volets clos.

Depuis le matin, elle n'a pas mangé, et cependant, elle ne ressent point les morsures de la faim — les nerfs la soutiennent... elle a tant souffert depuis deux jours!

« Elle... encore elle! pense Vilfroy, que compte-t-elle faire? où ira-t-elle passer la nuit?... »

Il songe à s'avancer près d'elle — mais il n'ose... tant de désespoir lui fait peur.

Et, blotti dans l'ombre, il ne peut faire un pas.

Bientôt Vilfroy voit Madeleine se lever et se diriger vers la grille monumentale du château de Rolleboise.

La grille, qui n'est jamais fermée, grince sur ses gonds... et se referme sur la jeune femme.

Subitement, Madeleine a pris cette détermination. Sous le coup de l'inquiétude angoissante qui la dévore, elle fuit dans la nuit, sans se retourner, toute prête à la révolte, si quelqu'un cherchait à s'opposer à cette visite nocturne.

Elle marche droit devant elle, les yeux fixés sur cette vieille demeure dont les hautes murailles, les tours sombres — refuges des chouettes et des oiseaux de nuit — lui apparaissent fantastiques.

Brusquement, elle s'arrête.

Le large vestibule, faiblement éclairé par des globes de Bohême, est là tout près. Quelques marches seulement la

séparent de cette antichambre où elle n'aperçoit âme qui vive; — et, maintenant, elle a peur. Son audace l'épouvante; — comment a-t-elle pu songer, elle, la cause indirecte de tout ce désastre, à venir jusque là pour voir le lieutenant!...

Il est trop tard à présent pour retourner en arrière — et cependant, elle n'a ni la force ni le courage d'avancer.

Et tel est son émoi, qu'elle ne voit pas, tout près d'elle, immobile sur le seuil de cette maison, une toute jeune femme, vêtue de blanc, qui la regarde.

Cette femme s'approche lentement et demande:

— Que voulez-vous, madame?

Cette voix est si douce, ce visage de femme est si beau, si profondément triste, que subitement les craintes de Madeleine s'atténuent, disparaissent presque entièrement.

Péniblement, elle s'avance, gravit le large escalier de pierre qui la sépare de son interlocutrice — et face à face maintenant, dans ce hall somptueux garni de plantes vertes et de statues superbes, les deux femmes s'examinent en silence.

Ce fut Hélène — car c'était elle — qui, la première, rompit le silence.

— Qui êtes-vous? qui donc vous a introduite ici à pareille heure?

— J'ai trouvé la grille ouverte, et je suis entrée. J'étais folle! Ah! madame, il y a dans la vie des moments où la raison se perd, où la notion de toutes choses échappe... et moi, depuis deux jours, je suis horriblement malheureuse! dit Madeleine.

— Vous êtes, je le comprends, la bien-aimée de Jean, et vous venez le voir, murmure Hélène en se rapprochant de Madeleine. Mais je doute que vous puissiez approcher de lui. Sa mère le garde, le soigne... et toutes deux, elle et moi, nous devons passer la nuit près de lui. Deux médecins sont arrivés tout à l'heure de Paris — c'est sans doute pourquoi vous avez trouvé la grille encore ouverte.

— Madame, fit Madeleine en s'appuyant à la muraille, car elle se sentait défaillir; madame, je vous en supplie, dites-moi l'entière vérité... Je puis tout entendre! Les médecins qui sont en ce moment, auprès de Jean l'ont condamné, n'est-ce pas? Alors, madame, si Jean doit mourir, permettez-moi de le revoir, de lui adresser un dernier adieu! — Et tant de choses, madame, tant de choses que je voudrais lui dire! Il me comprendra, il me pardonnera l'odieuse mensonge que pour me séparer de lui, j'ai été obligée de faire...

— Il vivra, fit Hélène, très grave, mais seul, le sacrifice de votre amour peut le sauver!

« Vous connaissez tous nos soupçons, toutes nos craintes... la marquise vous a prévenue. Ah! croyez-le, il a fallu que de bien grandes angoisses étreignent son cœur de mère pour qu'elle se soit ainsi décidée à aller vous supplier de briser toutes relations avec son fils... »

« A ce sujet, nous nous étions concertées toutes deux, et c'est d'un commun accord que nous avions résolu de tenter cette démarche; — puis... »

Elle n'acheva pas: — des pas lourds se faisaient entendre dans le large escalier de pierre; des voix d'hommes, indistinctes et voilées, parvenaient aux oreilles des deux femmes.

— Ce sont les médecins, dit Hélène. — Ceux qui ont condamné Jean! murmure Madeleine défaillante.

Ces hommes qui avancent près d'elle, lui font peur. Elle ne peut réprimer un mouvement de répulsion instinctive; — et elle se cache le visage pour ne pas lire sur ces graves physionomies l'impression douloureuse que ces médecins viennent certainement de ressentir.

Les docteurs passent — et telle est leur préoccupation, qu'ils ne voient pas Hélène et Madeleine immobiles dans l'ombre.

Une femme vêtue d'un costume sombre accompagne les deux hommes.

C'est Laurence; c'est la marquise de Morangis.

Elle non plus n'aperçoit point sa belle-fille, n'aperçoit point Madeleine Brémont.

Au retour seulement, elle les voit enfin.

— Vous... ici!... fait-elle en s'avancant, le visage irrité, vers Madeleine.

— Madame, dit la jeune fille; madame, ne m'accablez pas! Ayez pitié de moi, madame, je vous en conjure! Je suis folle! Quand j'ai appris l'épouvantable accident, j'ai tout quitté... tout, et je suis accourue ici pour voir Jean, pour le sauver!

— L'accident! murmure Laurence les grands yeux lancent des flammes — l'accident... soit!

« Mais si vous êtes malheureuse, reprend-elle d'une voix âpre, il ne faut pas néanmoins oublier que vous êtes la cause involontaire de notre malheur à tous, que vous fûtes le mauvais génie de mon fils! Avant que Jean ne vous connût, nous étions relativement heureux — tandis que maintenant... »

Tout en causant, Laurence entraîne Madeleine dans un grand salon tendu de tapisseries anciennes et encombré de chefs-d'œuvre de tous les âges.

Là, face à face, elles s'examinent longtemps en silence.

— Si mon fils meurt, dit enfin Laurence, je vous maudirai; — mais s'il vit, et que vous lui fassiez jusqu'au bout le sacrifice de votre amour...

— Vous me pardonnerez!... C'est bien cela que vous voulez dire, n'est-ce pas? demande Madeleine avec une certaine expression d'ironie.

— Non seulement je vous pardonnerai, mais encore je vous bénirai, et ma vie ne sera pas assez longue pour vous prouver toute ma reconnaissance.

Puis, après une pause:

— Il ne m'appartient point de vous juger; — mais je ne peux oublier que, pendant longtemps, Jean a vécu de cette illusion d'être aimé de vous...

— Ah! Jean vous a parlé de moi? murmure Madeleine, les mains jointes.

— Dans son délire, il vous a reproché bien des choses! Durant toute une interminable nuit d'angoisse, il n'a parlé que de vous et de l'homme que vous lui préférez!...

— Vilfroy! dit Madeleine en un cri de détresse profonde — il a prononcé le nom de Vilfroy!...

— Il ne vous pardonnera jamais cette trahison! Jamais — vous entendez bien — jamais, il n'oubliera cet aveu arraché à votre âme par je ne sais quel motif...

— Alors, s'écrie Madeleine d'une voix entrecoupée de sanglots, alors, vous ne comprenez pas qu'en écrivant cette lettre, je mentais; — vous ne comprenez pas que je voulais uniquement éloigner Jean à tout jamais, briser avec lui, creuser entre nous un abîme infranchissable? et vous ne vous rappelez pas que c'est vous, madame, qui m'avez suggéré cette pensée?...

« Il fallait bien rompre... je vous l'avais promis.

— Oh! si cependant vous disiez vrai... si vous disiez vrai!

Et dans un élan généreux, elle tendit la main à la jeune fille.

Madeleine ne vit point ce geste, ne prit point cette main qui s'avancait vers elle; — elle était tombée, accablée, murmurant dans un sanglot:

— Vilfroy!... Oh! comment ce nom a-t-il pu se présenter à mon esprit? Je ne connais pas cet homme, moi; et cependant, j'ai écrit que j'aimais ce garde de la forêt! Lui-même, après

avoir lu la lettre maudite, a ajouté foi à ce mensonge!...

— C'est votre conscience qui vous l'a dicté, ce mensonge. Or, il faudrait, pour le repos de Jean, que ce mensonge devint une vérité...

« Si vous épousiez Vilfroy, Jean serait sauvé. Il rentrerait en grâce auprès de son père; et ses ennemis, à jamais vaincus, ne pourraient poursuivre leur cause de haine!...

— Épouser Vilfroy! murmura Madeleine, les yeux éperdus. Épouser Vilfroy... Oh! non, jamais, jamais. Je disparaîtrai, j'emporterai mon petit enfant... mais je n'épouserai pas cet homme!

— Alors, vous retrouverez un jour Jean sur votre route — et, l'amour aidant, vous retournerez près de lui. Vous arriverez facilement à vous justifier, vous lui direz le motif de votre mensonge! Il saura alors que je vous ai suppliée de briser avec lui; — et — je connais Jean — il ne me pardonnera pas cette démarche...

« Tous deux, vous reprendrez la vie commune; — dès lors, les mêmes dangers menaceront Jean... et à ces dangers, il n'échappera plus!

Et d'un ton ému:

— Ah! ma pauvre petite, vous ne pouvez soupçonner toutes mes craintes, toutes mes angoisses! Je vais ici comme une étrangère; je n'ai ni le droit de parler, ni le droit d'agir! Il ne m'est plus permis d'aimer mon unique enfant, de le défendre — et si je me suis rendue chez vous pour vous supplier de rompre avec lui, c'est que je voulais éviter à tout prix les événements tragiques que je redoutais!

« Croyez-le, mademoiselle, en brisant votre cœur, j'ai aussi brisé celui de mon fils, car Jean vous aimait... vous le savez bien.

— Et maintenant, il me hait! murmure Madeleine d'une voix défaillante.

— Comment pourrait-il haïr celle qu'il a tant aimée, celle dont il voulait faire sa femme, malgré les préjugés de caste, malgré son père, malgré ses frères révoltés contre une telle mésalliance!...

« Hubert et Renault savaient que vous aviez un fils; savaient que ce fils, légitimé par votre mariage avec Jean, porterait un jour ce nom de Morangis, dont ils sont si fiers — et cela ils voulaient l'éviter à tout prix...

« Et puis... et puis... cette mésalliance rendait à tout jamais impossible l'union projetée avec Mlle de Chantelesme...

Madeline ferma les yeux; — il lui semblait voir les meurtriers de Jean surgir de tous côtés dans cet immense salon dont la somptuosité l'écrasait.

Elle demanda, très calme:

— Jean est-il sauvé?

— Nous l'espérons.

— Alors, madame, vous pouvez compter sur moi... je disparaîtrai à jamais! Confirmez à Jean ce mensonge auquel il croit; — dites-lui que je ne l'ai jamais aimé, que je n'ai aimé que Vilfroy! Aidez-moi, madame, à le sauver de la mort qui, sans cesse, le menace depuis le jour où il m'a connue! Réconciliez-le avec son père, ses frères, et prévenez M. Hubert de Morangis de préparer sa noce. — Je ne serai plus une entrave à aucun projet, plus un objet de haine et de trouble!...

Elle fit quelques pas vers la porte; — Laurence ne l'accompagna pas, mais, blottie derrière les rideaux de guipure du salon, elle la vit traverser la vaste cour plantée de tilleuls, s'engager dans la longue allée conduisant à la grille et fuir dans la nuit...

Alors, vaincue par les émotions qu'elle venait d'éprouver, la marquise de Morangis éclata en sanglots.

Elle pleura longtemps.

Quand elle fut un peu calmée, elle quitta le salon.

Comme elle allait pénétrer dans la chambre de Jean, un homme, le dos voûté, le visage convulsé par l'angoisse, en sortait.

C'était le marquis Antoine de Morangis.

— Il dort, dit le marquis — vous pouvez donc aller prendre un peu de repos.

— Croyez-vous qu'il soit bien en sûreté sous votre toit? fit Laurence d'une voix sourde.

— Sommes-nous donc des assassins? répondit Antoine d'un ton sec.

Nerveusement, il prit Laurence par le bras et l'entraîna dans un petit boudoir voisin de la chambre de Jean.

Et quand ils furent face à face:

— Vous avez prononcé tout à l'heure, fit-il, des paroles qui me surprennent et me bouleversent parce qu'elles constituent une accusation monstrueuse contre mes fils et contre moi!

« Or, madame, ai-je l'air d'un bandit et d'un assassin? J'ai chassé votre fils de Rolleboise parce qu'il m'a plu de le punir — et vous connaissez aussi bien que moi les motifs qui ont dicté ma résolution...

« Je lui ai, également, refusé tout subside parce qu'il ne me plaisait pas, madame, d'entretenir ses folies...

— Laissons ce sujet de côté, je vous en prie, dit Laurence avec un froid sourire.

« Vous n'avez jamais aimé ce malheureux enfant — et cependant c'est le seul de vos fils qui se soit rendu utile dans la vie! Les autres ont eu également des escapades — et loin de songer à leur en faire un crime, vous en avez ri avec eux!

— Où voulez-vous en venir? fit Antoine bouleversé. Songeriez-vous à rejeter sur moi toutes les responsabilités de l'accident survenu à Jean?...

Laurence ne répondit pas.

« Oh! pensait-elle, j'en ai trop dit! »

Alors, d'une voix plus calme:

— Je n'accuse personne, monsieur le marquis.

— Et qui donc accuseriez-vous? s'écria Antoine au paroxysme de la colère — qui donc? Ce n'est ni moi, je suppose, ni mes fils... les Morangis, madame, ne sont pas des assassins!

— Je vous répète que je n'accuse personne.

— Ah! je comprends, dans votre cœur et dans votre esprit se lèvent des soupçons que vous n'osez me communiquer: — et ces soupçons sont horribles, ces soupçons déshonorent le nom que vous portez!...

— Ah! si ces soupçons se changeaient en certitude, vous n'auriez pas d'ennemie plus implacable que moi! Je ne sais rien, moi, malheureusement rien; mais j'ai comme le pressentiment qu'un drame affreux s'est déroulé au Saut-du-Cerf, et je suis persuadée que d'au-

tres savent ce que nous ignorons tous deux!...

Antoine ne protesta point.

Sur un siège, il se laissa tomber, écrasé. Soudain, une pâleur mortelle envahit son visage, et dans ses yeux si durs toujours un peu de brume parut.

D'une voix basse, si basse, qu'elle paraissait lointaine, il dit:

— Rassurez-vous, madame — s'il existe des coupables, je les découvrirai... et je les châtierai.

Puis il se leva et partit.

V

Il dort, songe Laurence en s'avancant près du lit tendu de vieilles soieries où repose son fils; il dort sans se douter que je viens de voir cette Madeleine qu'hier encore il adorait, et qu'il doit haïr aujourd'hui...

A pas lents, elle s'approche.

Sur un siège bas, près du lit, elle tombe écrasée.

En cette heure désolée, Laurence semblait avoir perdu la notion du temps.

Un bruit léger l'arracha à ses sombres pensées.

Jean ne dormait plus. Etendu sur son lit, il était immobile; et telle était la rigidité de son corps qu'on l'eût cru mort. Seuls les yeux vivaient, éclairant cette physionomie émaciée et livide.

Laurence s'approcha du lit, se pencha vers ce visage couvert d'une sueur glacée — et ses lèvres effleurèrent lentement ce front déjà coupé de rides profondes.

— Te voilà éveillé, dit-elle en serrant dans les siennes les mains du jeune homme. Tu sais, mon Jean, tu n'as presque plus de fièvre, et si tu veux bien rester tranquille, dans quelques jours tu seras tout à fait remis.

« Nous avons écrit à ton colonel; — sous peu, il viendra te voir, et il faut que ce jour-là tu sois sur pied. C'est une blessure légère que tu as reçue — une blessure produite par le coup de fusil d'un chasseur maladroit qui s'est enfui, craignant une mauvaise affaire.

Jean écoutait, rêveur.

Sa blessure, la mort qui l'avait frôlé de si près... tout cela ne laissait dans son esprit qu'un vague souvenir. Une seule pensée revenait sans cesse bercer ses rêves: Madeleine, rien que Madeleine — et aussi le tout petit enfant qu'il avait tant aimé... et qui peut-être n'était point son fils!

Après l'aveu cruel que lui avait fait sa Madeleine, si longtemps adorée, toutes les suppositions n'étaient-elles pas permises, tous les doutes n'étaient-ils pas justifiés?

Lentement, il leva vers sa mère ses lourdes paupières — et sur les prunelles dilatées par la maladie un peu de brume passa. Une larme trembla au bord des cils noirs; — mais vivement refoulée, cette larme ne tomba point.

— Tu pleures! murmura Laurence émue par cette muette douleur qu'elle comprenait, qu'elle voyait. Mais pourquoi désespérer ainsi alors que, tout jeune encore, la vie s'ouvre pour toi pleine de promesses...

— Sans amour! fit Jean d'une voix d'exquise douceur — maintenant mon cœur est mort... mort à jamais!

Laurence ne parut pas comprendre.

Pouvait-elle dire au malade: « Je sais tout; je connais la blessure de ton âme! » Pouvait-elle lui raconter la visite qu'elle avait faite à Madeleine, la promesse qu'elle avait arrachée à la jeune femme de rompre complètement avec lui? Pouvait-elle enfin lui parler de l'inoubliable lettre que, dans un moment de désespoir fou et de sacrifice sublime, la malheureuse avait écrite?... Et elle se tut.

Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE
Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

POTAGE ESTIVAL

- 2 branches de céleri coupé grossièrement
- 4 grosses carottes coupées en rondelles
- 1 petit oignon tranché
- 1 c. à tb. de beurre
- 2 c. à tb. de tapioca minute
- 2 pintes d'eau chaude
- Sel et poivre

Faire bouillir les légumes dans l'eau chaude jusqu'à ce que tendres. Passer le tout en purée. Remettre sur le feu, ajouter le tapioca en pluie et cuire jusqu'à transparence. Ajouter le beurre et assaisonner. Servir aussitôt.

CROQUETTES DE BOEUF FAITES AVEC UN RESTE

- 1½ tasse de boeuf haché déjà cuit
- 2 tranches de pain (la mie seulement) mouillées avec
- ¼ de tasse de lait chaud
- ½ tasse de légumes en purée au choix
- 1 oeuf
- Sel, poivre et 1 pincée d'épices mélangées

Mêler tous les ingrédients et façonner des boulettes. Chauffer une poêle y ajouter 1 c. à tb. de beurre et 1 c. à tb. de graisse. Faire dorer les boulettes dans ce gras. Enlever les boulettes quand elles sont bien dorées et faire revenir ensuite 5 à 6 gros oignons; enlever les oignons et mettre de côté avec les boulettes. Ajouter au fond de poêle 1 c. à tb. de farine et 1 c. à thé de sucre, laisser roussir. Mouiller avec 1½ tasse d'eau chaude et ajouter les boulettes et les oignons. Assaisonner. Cuire durant 1 heure.

SALADE DE CELERI ET DE BETTES

Trancher le céleri et les bettes en filets, mettre dans un bol à salade. Préparer une sauce de la façon suivante:

- 1½ tasse de vinaigre
- 1 c. à thé de beurre
- 1 pincée de cayenne (poivre rouge)
- ¼ de c. à thé de moutarde en poudre
- 2 oeufs
- Sel, poivre

Dans une casserole mélanger le vinaigre, le beurre, la cayenne, la moutarde, du sel et poivre. Amener au point d'ébullition. Dans un bol, défaire les oeufs à l'aide d'une fourchette, et ajouter graduellement à ces oeufs le liquide chaud, en brassant durant l'addition. Remettre sur le feu et cuire sans laisser bouillir. Si cette sauce est trop épaisse, elle peut être éclaircie avec un peu de crème.

MACARONS A L'ORANGE

- ½ de tasse d'amandes râpées
- 2 blancs d'oeufs
- 7 c. à tb. de sucre
- 1 zeste d'une orange
- 2 c. à tb. de farine

Battre les blancs d'oeufs en neige ferme avec une pincée de sel. Ajouter le sucre mêlé à la farine, incorporer les amandes et le zeste. Déposer par cuillerées sur un papier. Cuire à 325° F. durant 10 à 15 minutes. Après la cuisson, les réunir deux à deux avec un peu de marmelade d'abricot ou autre marmelade. On peut glacer ces macarons avec un peu de sucre à glacer délayer avec un peu de lait et quelques gouttes de jus de citron.



Le nom de certains pays évoque irrésistiblement certaines boissons. Quand les connaisseurs disent "rhum", ils pensent "Jamaïque". Vous qui tenez à faire bien les choses, servez toujours du rhum de la Jamaïque. Que vous l'aimiez léger, moyen ou fort, vous n'avez que l'embarras du choix entre les marques. IDÉAL POUR LES MÉLANGES, le rhum de la Jamaïque est particulièrement apprécié en été sous forme de *highballs*, *collins*, *swizzles* et *fizzes*.

IMPORTÉ!

THE SUGAR MANUFACTURERS' ASS'N. (OF JAMAICA) LTD.
KINGSTON, JAMAÏQUE (ANTILLES)

CHAPEAU ROUGE ET... [Lire la suite page 5]

2^e et 3^e rangs — Augmenter de 6 ms également à chaque rang. Travailler sans augmenter pendant 3 rangs, puis diminuer de 6 ms également aux deux rangs suiv. — pour diminuer d'une ms, travailler 2 ms comme 1 seule ms. Couper. Coudre à chaque bout de la corde. Presser le chapeau avec un linge humide.

Sac :

Commencant par le fond avec 1 brin de «Speed-Cro-Sheen» et 1 brin de fil métallique, travailler comme pour le chapeau jusqu'à ce que l'ouvrage mesure 6½" de diamètre.

Côté : 1^{er} rang — Ms dans la boucle arrière de chaque ms autour. Puis, ms dans chaque ms autour jusqu'à ce que le morceau du côté mesure 1½" de profondeur. Couper le fil métallique.

Rang suiv. — Travaillant avec le fil «Speed-Cro-Sheen» seulement, faire * 2 m, sauter 1 ms, demi-md dans la ms suiv. Répéter de * autour, finissant avec 2 m.

Rang suiv. — * Demi-md dans l'esp. suiv., 2 m. Répéter de * autour. Répéter le dernier rang jusqu'à ce que le morceau du côté mesure 7½" en tout. Attacher le fil métallique et, travaillant avec les deux fils, faire ms dans chaque esp. et dans chaque demi-md autour. Ms dans chaque ms autour jusqu'à ce que la bande du haut mesure 1".

Rang suiv. — * 3 m, sauter 3 ms, ms dans les 4 ms suiv. 3 m, sauter 3 ms dans les 8 ms suiv. Répéter de * autour.

Rang suiv. — Faire 3 ms dans chaque esp. et ms dans chaque ms autour ;

Dernier rang — Ms dans chaque ms autour. Unir et couper.

Courroie :

Travaillant avec les 2 fils, faire une ch de 7 m.

1^{er} rang — Ms dans la 2^e m à partir du crochet et dans chaque m tout le long. 1 m, tourner ;

2^e rang — Ms dans chaque ms tout le long. 1 m, tourner ;

Répéter le 2^e rang jusqu'à ce que la courroie mesure 15".

Couper et coudre en place.

Faire une corde, une glissière et 2 boules comme pour le chapeau et compléter comme pour celui-ci. Coudre les perles en place. Attacher 1 brin des deux fils à la boucle libre de ms du 1^{er} rang du morceau du côté, pms dans chaque ms autour. Unir et couper. Tailler un morceau de carton s'ajustant au fond du sac et mettre en place.

Abréviations

— Ch... chaîne, M... maille, ms... maille simple, md... maille double, suiv... suivante(s), pms... petite maille serrée, aug... augmentation, esp... espace.

* (astérisque) Répéter les instructions qui suivent ce signe autant de fois qu'il est mentionné.

Madeleine et l'enfant étaient désormais sacrifiés...

Il s'était fait entre la mère et le fils un long silence.

Jean, accablé par la fièvre et les poignants souvenirs de la veille, ferma les yeux — et sa main, moite de sueur, chercha la main de Laurence, la serra doucement.

— Avant de t'endormir, fit la marquise, tu vas d'abord prendre cette potion calmante.

— A quoi bon... et pourquoi ne me laissez-vous pas mourir en paix ? — La vie sera si triste et si pénible pour moi.

— Tu déraisonnes ! — Voyons, mon Jean, tu te consoleras...

— Que veux-tu dire ? fit-il en se redressant à demi sur sa couche.

— Je t'en prie, ne t'agite pas ainsi... ta blessure va se rouvrir ; et pour qu'elle soit bientôt fermée, il faut une immobilité complète.

— La blessure de mon cœur ne se fermera jamais ! Ah ! il n'est certainement pas mensonger, le rêve que j'ai fait tout à l'heure...

— Qu'as-tu donc rêvé, mon enfant ?

— Je voyais Madeleine ici, à Rolleboise... et vous l'avez chassée, mère ! — Pourquoi donc ne lui avez-vous pas permis de pénétrer près de moi ?...

Laurence frissonna, et un peu d'épouvante s'empara d'elle.

Jean aurait-il donc entendu la voix de Madeleine, aurait-il eu l'intuition qu'elle s'était présentée au château ?...

— Tu as rêvé, mon enfant ; — et, tu le sais, tout songe n'est que mensonge ! Cette femme n'a point paru à Rolleboise ; — et d'ailleurs, que serait-elle venue y faire ?

— Elle serait peut-être venue me crier son infamie, m'avouer l'amour qu'elle éprouve pour Vilfroy !...

« Ah ! vous ne savez pas tout, mère !... »

Alors, d'une voix lente, il dit à Laurence la lettre écrite par Madeleine — il n'omet rien...

Et, la marquise, atrocement malheureuse, en entendant cette confidence, ne trouve point une parole pour défendre cette pauvre fille dont le sacrifice sublime lui rend son fils, assure à jamais la sécurité de cette vie si chère.

Cependant, elle sent le remords descendre dans sa conscience timorée ; — mais elle cherche à apaiser les cris de cette conscience en se disant qu'elle a été obligée d'agir comme elle l'a fait, en se promettant aussi de venir en aide à la mère et à l'enfant...

— Vilfroy ! murmure Jean... Vilfroy ! Elle m'a préféré Vilfroy ! Elle m'a préféré ce garde de la forêt... et j'ai été couru par cet homme !

« Le misérable a sans doute lu la lettre écrite par Madeleine, car je l'avais sur moi !... »

« Voyez-vous, mère, il y a dans la vie des moments où volontiers on deviendrait un assassin — et aujourd'hui, moi je voudrais tuer cet homme !... »

— Tu es fou ; tu as encore le délire. Dors, et calme-toi ; — on se console de tout dans ce monde !...

Épuisé, il ne parla plus. Lentement, il se retourna contre la ruelle de son lit — et Laurence émue, perçut nettement une plainte s'exhalant dans un sanglot.

Alors, elle abaissa les rideaux de soie de l'alcôve — et sur un fauteuil, elle s'affaissa défaillante.

C'était la lutte qui commençait — lutte d'amour, lutte de conscience, lutte de remords...

Le malade, vaincu par la fièvre, s'endormit enfin ; — mais, ne pouvant trouver le sommeil, la mère veilla toute la nuit ; et l'aurore la surprit, penchée à la fenêtre du boudoir voisin, écoutant avec indifférence les douces rumeurs du lever du jour.

Elle était venue là pour rafraîchir quelque peu la brûlure de ses yeux et de son visage ; et pendant des heures elle était restée immobile, perdue dans la contemplation muette de cette nuit étoilée.

Puis, une bande de ténèbres s'était déchirée à l'horizon ; — alors Laurence, sortant enfin de la torpeur qui l'accablait, avait regagné la chambre de son fils.

Jean dormait toujours.

Elle prit les mains du blessé... elles étaient glacées — alors, à ce contact, Laurence eut un frisson d'épouvante.

(A suivre au prochain numéro.)

UNE FIGURE INQUIETANTE... [Suite de la page 4]

dont il avait fait la connaissance après en avoir entendu dire merveilles.

Aujourd'hui, après des années de silence empoisonné, au cours desquelles Bernhard avait vu la guérisseuse installée au palais et chaque jour plus influente, la tragédie vient en partie de se dénouer.

La grille dorée du palais de Soestijk vient de se refermer sur la guérisseuse de 61 ans, et celle que l'on n'appelait plus que « le Raspoutine en jupons » vient de gagner le village d'Hantem, situé à plus de 60 milles d'Amsterdam, de l'autre côté du Zuyderzee.

A la veille du retour du prince Bernhard de son voyage en Suède, M. William Drees, appelé une fois encore à former le gouvernement après le renouvellement des chambres, avait mis une condition à son acceptation : l'exil de la guérisseuse. Un exil qui sera certainement plus lointain dans un très proche avenir. On parle de Monaco ou d'une petite ville de la Côte d'Azur. Déjà les méchantes langues ne se privent pas de dire que la prochaine souveraine appelée à être « envoûtée » par la Hofmans pourrait bien être sa très gracieuse altesse sérénissime Grace de Monaco...

Toujours est-il que cet exil exigé par le gouvernement et aussi par la reine-mère Wilhelmine, excédée des rumeurs

persistantes qui la disaient elle aussi « influencée » par la guérisseuse pour laquelle elle éprouvait une antipathie personnelle, représente une véritable capitulation de la reine Juliana.

Le rideau est retombé sur ce que l'on appelait déjà « l'affaire royale de Hollande », mais c'est un rideau de lourd silence. A son retour de Stockholm, le prince Bernhard n'a pas trouvé la reine à l'aérodrome militaire de Soesterkerk. Et les voix les plus informées ont rapporté qu'au palais leur entrevue a été aussi brève que glaciale. La tragédie s'est dénouée, mais le drame se poursuit.

Un mystère subsiste, entier. Celui de Greet Hofmans. Qui est Greet ? Des milliers de curieux, des dizaines de journalistes, n'ont appris d'elle que très peu de choses.

— Je me jetterais dans le feu pour elle. Elle a sauvé mon fils de la cécité complète, a déclaré le père d'un garçon, aujourd'hui âgé de 17 ans, et soigné par Greet, alors qu'il avait 9 ans, l'âge qu'a aujourd'hui la princesse Marijke.

— Greet Hofmans est totalement désintéressée, clament ses innombrables clients.

Sur le plan strictement matériel, c'est exact. Greet, jusqu'à son installa-

tion au palais royal, et depuis les premiers jours de l'« affaire », vivait dans une modeste maisonnette située sur le terrain de la ville d'un riche industriel de la petite ville de Baarn, à peu de distance du palais de Soestijk. Tous les 15 jours, elle consacrait trois matinées consécutives à ses consultations, sur rendez-vous, données dans la salle de bal d'un petit café de la capitale, derrière le rideau tiré de la petite estrade de l'orchestre. Ces consultations ne dureraient jamais plus de trois ou quatre minutes, et n'étaient pas tarifées. Chacun laissait ce qu'il voulait ou ce qu'il pouvait.

— En 1948, dit d'elle-même Greet Hofmans, j'ai été appelée par le Christ pour me consacrer à l'humanité.

Certes, Greet ne cherchait pas à « faire de l'argent ». Mais n'était-elle pas habitée par un démon plus exigeant encore : celui de la puissance ? 1948, l'année de l'accession au trône de la princesse Juliana, dont nul n'ignorait le caractère influençable, marqué d'abord par la personnalité de sa mère, puis par celle de son mari, 1948, l'année de la fatale double cataracte de la petite princesse... Cela aussi, Greet l'a énergiquement démenti :

— Cela n'a aucun sens. Voyez plutôt ma vie. Je n'ai jamais voté, pas plus aux récentes élections (ces jours derniers, en pleine crise) que lors des précédentes. Mon existence était des plus calmes.

Des milliers de malades lui ont conservé une confiance absolue. Une confiance née durant ces quelques minutes pendant lesquelles la guérisseuse, après leur avoir fait raconter leur cas, priaient quelques instants, les mains jointes, les yeux au ciel, comme en transes, puis donnait sa réponse. Fréquemment elle consultait par personne interposée, les véritables intéressés ignorant tout de l'intervention qu'on lui demandait d'opérer.

Le petit café servait de salle d'attente, et ces matins-là, il était rempli d'un intense et étrange murmure : les confidences murmurées de tous ces gens frappés de quelque disgrâce, et se confiant leurs raisons d'espérer, de croire au pouvoir de Greet. Les matinées de consultations voyaient ainsi défiler deux ou trois cents personnes.

Toutefois les incrédules rappellent qu'une consultante sceptique avait réussi à berner la Hofmans, qui avait parlé de l'extrême gravité du mal du mari de cette cliente. Un mari... inventé par celle-ci pour éprouver les dons divinatoires de la guérisseuse...

Jusqu'à son entrée au palais royal, à l'âge avancé de 61 ans, Greet Hofmans avait eu une vie très dure. De famille pauvre, elle avait travaillé dès l'âge de 12 ans dans une fabrique de textiles, ce qui expliquerait en bonne partie ses traits durement marqués. De retour à la maison, elle devait soigner sa mère infirme. On la disait généreuse et altruiste, et bientôt elle occupait dans l'usine le poste de surveillante, et se voyait confier les fonctions bénévoles d'« assistance charitable », équivalent empirique, à l'époque, de l'actuelle assistance sociale. C'est à l'âge de 51 ans qu'elle aurait réalisé pour la première fois ses pouvoirs supranormaux.

Peu à peu, elle avait circulé, de village en village, de petite ville en petite ville, guérissant au nom de Dieu. Peu à peu sa renommée s'était étendue, jusqu'à l'introduire dans l'intimité d'une grande famille d'aristocrates, les van Haecren, qui l'avaient présentée au prince Bernhard...

Le rideau est tombé sur une histoire triste, comme le sont toujours celles où une nature trop puissante bénéficie de la faiblesse d'un être que sa royauté n'a pas mis à l'abri des pires vicissitudes humaines...

DENIS MORELLAN

JEAN-PIERRE AUMONT, ... [Suite de la page 8]

semble avoir été écrit pour elle, Jacques Morel, Lysiane Roy et Nadine Alari.

Dans un personnage qui aurait pu paraître odieux, Jean-Pierre Aumont réussit la gageure de demeurer sympathique.

« L'Amant de Paille » également de Gilles Grangier, avec la piquante Gaby Sylvia, Alfred Adam, André Versini, Félix Oudart et Louis de Funès, adaptation d'une pièce de Marc-Gilbert Sauvageon, transforma Jean-Pierre Aumont en professeur d'amour, genre d'éducation qui s'allie à merveille avec son physique.

Jean-Pierre Aumont ne faillit pas à la mode et se rendit en Italie pour les prises de vues de « Les loups chassent la nuit ». Dans ce film d'espionnage de Bernard Borderie, tiré du roman « Le lieutenant de Gibraltar » de Pierre Frondaie, il donna la réplique à la belle Italienne Carla del Poggio, Fernand Ledoux, Marcel Herrand et John Kitzmiller.

Se plaisant dans ce radieux pays, il y tourna également « La Vengeance du

Corsaire », de Primo Zeglio, avec sa jolie compagne dont ce fut, malheureusement, le dernier film, Milly Vitale et Paul Muller.

Dans cette production de cape et d'épée, Jean-Pierre Aumont arbora, pour la première fois, des « moustaches » très mousquetaires. Quant à Maria Montez, elle parut si radieusement belle que bien des spectateurs, et je fus du nombre, se sentirent le cœur atrocement serré à la pensée qu'elle n'appartenait plus à notre monde.

En 1951, il parut dans « Dernier Rendez-Vous », un film se déroulant dans le monde des courses automobiles, auprès de deux vedettes transalpines : Alida Valli et Amedeo Nazzari.

La même année, il perdit, de façon tragique, sa compagne. On se souvient qu'on la retrouva morte dans sa baignoire.

D'elle, il lui reste une fille : Marie-Christine, née le 14 février 1946.

Aux Etats-Unis, Jean-Pierre Aumont fut un des principaux héros de la touchante histoire de « Lili », une déli-

LE PARIS DE LA BALTIQUE [Suite de la page 9]

de l'époque où les premiers habitants de ces contrées vivaient dans un paganisme sauvage, soumis à d'obscures cérémonies païennes ? Voilà une question qui vaudrait d'être éclaircie. Au reste, Copenhague possède d'autres charmes et d'autres curiosités que ses parcs et ses jardins. L'un des endroits les plus sympathiques et animés de Copenhague est certainement la place de l'Hôtel de Ville, sorte de grand quadrilatère planté d'arbres et toujours encombré de voitures des marchands de glaces ou de saucisses chaudes, et autour de laquelle circulent les petits tramways bleus et blancs, toujours très propres. L'Hôtel de Ville lui-même, d'une architecture élégante et sobre, est d'une construction relativement récente, mais l'on trouve alentour quelques-unes des plus anciennes maisons de la capitale, toutes de somptueuses demeures patriciennes où logeait jadis la noblesse danoise. On peut voir également, tout près, les bâtiments de l'Université, l'antique église Notre-Dame et cette fameuse « Tour Ronde », qui fut tour à tour la demeure d'un roi fou et d'un astronome génial, au sommet de laquelle conduit une chaussée en pente douce que le tsar de Russie Pierre-le-Grand gravit un jour en conduisant au grand galop son carrosse de quatre chevaux. C'est, en tout cas, ce que rapporte la légende...

Copenhague offre encore à l'admiration de ses visiteurs quantité de musées d'art : peinture, sculpture, archéologie, musique, etc. ; les théâtres et les concerts nombreux permettent de varier les distractions tandis que l'Opéra Royal joue à longueur d'année, souvent dans la langue originale, tout le répertoire français et italien. Mais le véritable aspect de Copenhague, celui de la cité des eaux, de la ville marine grouillante de vie, d'odeurs et d'images pittoresques, n'est pas à mon avis celui des quartiers chics ou des édifices vénérables si beaux soient-ils. Il faut le chercher plutôt le long des canaux bordés de vieilles maisons, d'entrepôts des compagnies de navigation ; le long des canaux où passent les remorqueurs et les barques chargées de filets des pêcheurs de harengs ou de homards. Il

faut le chercher aussi dans le port, face à la mer, dans le quartier des matelots aux maisons sombres et sales et le long des quais interminables où jouent les enfants et où de vieux marins barbus, la pipe entre les dents, rêvent en voyant s'éloigner de grands cargos blancs venus d'Egypte ou de Panama.

Et naturellement, l'endroit préféré des flâneurs de Copenhague s'étale le long du port. C'est cette promenade de Langélinie où s'attardent les amoureux et ceux qui gardent encore la nostalgie de lointains voyages, de départs chimériques.

Elle est bordée à chacune de ses extrémités par un personnage célèbre de la mythologie populaire : la Petite Sirène, née d'un songe d'Andersen et dont le ciseau d'un sculpteur a fixé pour toujours les traits délicats, et la fontaine de Gefion, déesse ambitieuse et avide que vénéraient les anciens Danois. Ici, près du port, dans les tavernes de Langélinie aujourd'hui disparues, dans les salles enfumées des cafés au plafond bas et dans les restaurants de pêcheurs de Gammel Strand, se réunissaient naguère la jeunesse étudiante et les artistes impécunieux.

Telle demeure un peu Copenhague, la grande capitale danoise qui, malgré son modernisme, conserve dans son caractère des traits de l'humble ville de marins qu'elle fut jadis.

Mais il me semble qu'un voyage à Copenhague demeurerait incomplet si l'on ne s'offrait pas un petit détour plus au nord — une trentaine de milles — jusqu'à Helsingor, l'antique Elsenor où Shakespeare a situé l'un de ses plus célèbres drames. Le château d'Helsingor, transformé en musée maritime, n'est pas une forteresse barbare mais une ancienne demeure royale construite sur les fondations d'une sorte de manoir féodal beaucoup plus ancien. On visite les appartements de Frédéric II, les salles des gardes, les tours coiffées d'un élégant bulbe de cuivre verdâtre et les remparts aussi, où vous apercevrez peut-être, un soir de clair de lune, l'ombre pathétique d'Hamlet... J. C.

cieuse comédie musicale de Charles Welters avec Leslie Caron, Mel Ferrer, Zsa Zsa Gabor et d'amusantes marionnettes.

Il revint en France pour « Moineaux de Paris » de Maurice Cloche, avec les Petits Chanteurs de la Croix de Bois et Virginia Kelley.

Dans cette aventure féerique, Jean-Pierre Aumont campa un superbe hus-sard de Napoléon qui vient au secours d'un enfant malheureux de notre époque.

Au même moment, François Périer créa une de ses pièces : « Un beau dimanche ».

Confirmant son talent d'auteur dramatique, Jean-Pierre Aumont mit en scène, à Enghien, « Le temps nous a ».

Dans « Koenigsmark » de Solange Teraç, un remake tiré du célèbre roman de Pierre Benoit, Jean-Pierre Aumont, avec beaucoup d'allure, donna la réplique à la sculpturale star italienne Silvana Pampanini.

Renée Faure et Roldano Lupi faisaient également partie de la distribution.

Jean-Pierre Aumont n'a jamais oublié le Théâtre. Il fut l'auteur et l'interprète de « L'Empereur de Chine ».

On l'applaudit également dans son « Ile Heureuse », « Sérénade à Paris », « L'Homme de joie », « Le Voyage », etc.

Dans « Dix-Huit heures d'escalade », de René Jolivet, Jean-Pierre Aumont fut un reporter au long cours, auprès d'une séduisante aventurière Maria Mauban, un sympathique policier Georges Marchal et une gracieuse demoiselle : Geneviève Kervine.

Jean-Pierre Aumont fit également partie de la distribution de « Si Versailles m'était conté », la superproduction de Sacha Guitry.

En 1954, il fit de nombreuses émissions de télévision aux Etats-Unis, où sa vogue va toujours en croissant.

En France, il tourna dans « Napoléon » de Sacha Guitry où il incarna Regnault de Saint-Jean d'Angely.

Il joua « Jules César » sur une scène d'Ales et « Carlos et Marguerite » à Paris.

Dans son dernier film « Mademoiselle de Paris », une agréable comédie réalisée en couleurs et cinépanoramique, par Walter Kappps, Jean-Pierre Aumont apparaît en grand couturier parisien. Gisèle Pascal est la mignonne personne qui donne le titre au film et la chanteuse Jacqueline François joue son propre personnage.

Cette fraîche histoire se déroule dans les milieux de la haute couture et de la mode.

Son flirt avec Grace Kelly, princesse de Monaco, au dernier Festival de Cannes, fit couler beaucoup d'encre.

A Broadway, Jean-Pierre Aumont interpréta, en 1955, « Les Pavés du Ciel », une pièce d'Albert Husson, qu'il avait créée à Paris.

Fernandel doit créer sa prochaine pièce.

Actuellement, Jean-Pierre Aumont est à Hollywood où il tourne, pour le compte de la 20th Century Fox, « Hilda Craine » avec la jolie actrice britannique Jean Simmons.

Il pense rentrer en France au printemps.

Cet excellent acteur n'a pas fini de nous étonner et confirmera dans les années à venir son grand talent d'auteur.

C'est un des meilleurs ambassadeurs de la France à l'étranger et il a su garder, malgré sa magnifique réussite, une simplicité charmante, ce qui est le signe d'un grand talent mis au service de l'Art.

LÉOPOLD MASSIÈRA.

MA BIEN-AIMÉE

[Suite de la page 17]

qu'il se préparait à obéir à la jeune barmaid.

Sylvie était trop préoccupée par ses problèmes personnels pour écouter le monologue de son compagnon. L'angoisse, que l'amitié d'Harry avait dissipée, était revenue au matin, nouant sa gorge, contractant son cœur. Pourvu que Ramun fût bien à la Tête de Chien! Bradley, bien sûr, devait le savoir mieux que quiconque. Même si le berger avait levé le camp une fois de plus, il saurait le retrouver. Le camion suivait les larges bandes de terrain tondues à ras par la dent des moutons, donc le troupeau était bien passé par là. Pourquoi s'inquiéter?

Sylvie tenta de s'intéresser à ce que disait son compagnon. Il ne parlait plus de Phyllis mais de son cousin, le shérif à qui il était allé demander un prêt pour une future entreprise. Il lui avait sorti une leçon de morale digne d'un pasteur.

— Il se croit beaucoup, affirma Bradley. Pourtant, nos deux mères étaient sœurs! Il faut dire que mon cousin a douze ans de plus que moi: c'est un vieux qui radote. Plus souvent que je vais l'écouter! Je n'ai pas besoin de lui. Je suis assez grand pour en faire à ma tête!

Toujours et partout, l'incompréhension entre deux personnes d'âge différent! Sylvie soupira et changea la conversation:

— Est-ce que nous approchons?

— Oui. Vous voyez ce plateau là-bas, tout contre ce gros rocher qui a la forme d'une tête de chien? C'est là.

Les cahots, plus marqués, interrompirent définitivement la conversation. Le camion s'engagea dans un défilé caillouteux où les moutons n'étaient pas passés, mais qui raccourcissait la route. Le vent glacé courbait les arbres complètement privés de feuilles, sauf quelques conifères qui oscillaient et vibraient en gémissant.

— Sûr qu'on aura de la neige ces jours-ci, grommela Bradley une dernière fois.

Au sortir du défilé, le camion se trouva arrêté par une longue excavation qu'il ne pouvait franchir sans risquer la panne ni contourner en raison des amas de pierres.

— Il faut revenir en arrière ou monter à pied, dit le conducteur.

Sylvie ouvrait déjà la portière et sautait à terre. Une gifle du vent la glaça. Marcher lui paraissait la solution la plus souhaitable: elle aurait la sensation d'agir et elle se réchaufferait. Bradley ferma le camion et prit en main la valise de la voyageuse. Il tenta de plaisanter:

— J'ai tout du chasseur de Palace! Si madame veut bien me suivre: l'appartement de monsieur est au bout de l'escalier.

Devant eux s'ouvrait, en effet, une sorte d'escalier naturel. Ils étaient jeunes et lestes: d'un bloc à l'autre, ils grimpèrent vers le plateau où la première chose que vit Sylvie fut la voiture-camping de Ramun placée dans un creux de la paroi rocheuse. Le troupeau formait bloc à cinq cents mètres environ. Machinalement, Sylvie compta les moutons noirs comme elle l'avait vu faire chaque jour à Ramun. Il n'y en avait que neuf. Il était arrivé un accident ou une épidémie. Comme elle faisait face au vent, courbée en deux, Bradley la prit par le bras afin de résister ensemble à la bourrasque. Plus la jeune femme avançait, plus elle avait conscience de l'aspect anormal du campement: Ramun n'était pas visible.

En admettant qu'il se fût mis à l'abri du froid, pourquoi les chiens ne se montraient-ils pas? Elle chercha des

yeux les deux bêtes blanches aux yeux et au flair vigilants, ne les vit pas.

— Il se passe quelque chose, dit-elle à mi-voix.

— Regardez donc ce buisson qui bouge, qu'est-ce que c'est que ça?

Des broussailles s'agitaient à proximité d'un bois de sapins, à mi-chemin entre le troupeau et le campement. Ce ne pouvait être un effet du vent: le coin était abrité par la haute muraille des rochers. Une, puis deux formes blanches en sortirent. Mais les chiens ne coururent pas en aboyant comme ils avaient coutume de le faire pour annoncer un rare visiteur, ils rampèrent, les yeux fixés sur les arrivants, comme s'ils guettaient, prêts à bondir.

— Bill! Binga! appela Sylvie.

La chienne se leva comme si elle voulait s'élancer vers celle qui revenait; mais elle resta plantée, toute raide, sans manifester un contentement quelconque, encore moins de la sympathie.

— Les chiens m'ont déjà oubliée, dit Sylvie, navrée. Il faudra que je les apprivoise de nouveau.

Tout était à refaire, mais elle se sentait le courage de recommencer autant de fois qu'il le faudrait et pas seulement pour se faire admettre par Bill et Binga. Ceux-ci suivaient de l'oeil l'avance des voyageurs vers le campement. Contrairement à leur habitude, ils ne s'occupaient pas des moutons.

Depuis un moment, malgré les sifflements du vent, Sylvie avait la sensation d'entendre une voix qui parlait sur un ton monocorde. Est-ce que Ramun avait ouvert la radio? Le son passait par la porte entrouverte. Sur l'aire, aucun feu n'était allumé. Aucun vêtement ne séchait. Aucune fumée ne sortait par le tuyau d'aération. Et cette voix bizarre qui parlait sans arrêt, dans une langue inconnue.

Craintivement, Sylvie jeta un regard vers Bradley qui offrait un visage étonné et inquiet. Lui aussi était persuadé maintenant qu'il était arrivé quelque chose au berger. Ils n'eurent plus bientôt, devant eux, que les trois

marches d'accès de la voiture-camping. Derrière cette porte qui battait, il y avait l'explication du mystère. Ce fut Sylvie qui franchit le petit escalier la première.

Ramun, très pâle, avec une barbe de quatre jours, était étendu sur la plus basse couchette. C'était lui qui parlait et en basque. Il fixait le plafond de bois de ses grands yeux bruns chargés de fièvre, il ne fit aucun cas de l'entrée de sa femme. Celle-ci le crut ivre, bien qu'aucun verre, aucune bouteille ne traînât dans la petite pièce. Elle s'approcha, l'appelant doucement:

— Ramun... C'est votre maîtresse...

Il cessa de parler, comme si le son d'une autre voix avait interrompu le fil de ses paroles; mais il ne montra pas qu'il la reconnaissait. Penchée sur lui, elle n'osait pas l'embrasser ni même le toucher. Elle avait l'affreuse sensation qu'il divaguait. Qu'était-il arrivé? En remuant, il agita son bras gauche et gémit. Alors, elle comprit une partie de la vérité: la main et le poignet étaient entortillés d'un pansement rudimentaire. Elle enleva l'épingle qui le maintenait, déroula la bande. Une blessure de peu d'importance avait l'aspect violacé des plaies infectées. Le bras était enflé jusqu'à l'épaule.

Dans l'esprit de Sylvie, une phrase remonta comme une bulle d'air dans un étang: « Je vous donne une boîte de vaccin, utile en cas d'infection... » Elle chercha des yeux sur l'étagère le paquet de médicaments offert par Harry Harryson. Il était à la place où elle l'avait déposé elle-même quelques mois plus tôt. Elle l'ouvrit, trouva le vaccin annoncé, lut la notice qui l'accompagnait et se tourna vers Bradley qui était resté planté, indécis, en bas des marches:

— Allumez du feu: il me faut de l'eau bouillante.

Avec une promptitude qu'on n'eût pas soupçonnée d'un gros lourdaud tel que lui, le camionneur se précipita vers un tas de bois. Une demi-heure après, le feu était allumé, l'eau bouillait, la seringue était stérilisée, la première injection faite. Comme Sylvie plaquait ses instruments, Bradley lui dit:

— Excusez-moi... Vous avez un fusil, ici?



— Crois-tu que ce soit bon pour elle d'être réveillée à cette heure?

— Oui. Pourquoi?

— Venez voir.

Dehors, les chiens s'étaient avancés. Ils montraient les crocs et grondaient.

— Je comprends ce qui s'est passé, dit Bradley. Votre mari s'est blessé. Il s'est mal soigné. La fièvre et le délire se sont emparés de lui. Cela dure depuis plusieurs jours. Les chiens n'ont pas mangé. Ils redeviennent des loups. Ils tueront bientôt un mouton, à moins qu'ils ne nous sautent à la gorge. Il est prudent de les abattre tout de suite.

— Un instant, dit Sylvie. On fera cela à toute extrémité. Je vais essayer d'un autre moyen.

Dans la réserve de viande, il y avait tout un quartier. Elle en coupa des morceaux qu'elle mélangea avec un reste de légumes laissés par Ramun et que le froid avait conservés. Elle partagea la part en deux et en garnit les écuelles des chiens comme autrefois. Puis elle sortit, appelant:

— Bill! Binga!

Les deux chiens se levèrent: cet appel et la vue de ces écuelles leur rappelaient quelque chose. Sylvie posa les récipients sur le sol, encourageant les chiens à approcher. Puis elle revint lentement vers la voiture où Bradley se tenait, le fusil de Ramun à la main. Binga s'approcha la première et se jeta sur la nourriture, Bill en fit autant en grondant. Quand ils furent rassasiés, ils restèrent couchés à proximité des écuelles, se léchant les babines. Alors Sylvie reparut sur l'escalier, elle prit du bois dans le tas, les chiens la regardaient faire sans gronder. La jeune femme se dit que le son d'une phrase était peut-être resté dans la mémoire des animaux. Elle dit d'une voix douce:

— Binga n'a plus bobo à sa patte...

La chienne se leva, remuant son panache touffu: elle se souvenait de l'épine arrachée par Sylvie et des soins. Elle s'approcha à petits pas craintifs, comme si elle venait d'être prise en faute. Quand la jeune femme posa une main caressante sur la terrible tête, elle vit, par la porte entrouverte de la voiture-camping, le visage peu rasuré de Bradley, sa pomme d'Adam montait et descendait comme s'il avalait sa salive avec difficulté. Il tenait toujours le fusil.

Il fallait tout de suite que Sylvie prit la direction de ce campement quasi abandonné. Il fallait que les chiens obéissent à sa voix comme autrefois.

— Bill! où sont tes moutons?

Les oreilles blanches pointèrent. L'animal s'avança vers le troupeau, puis il s'arrêta et se retourna, indécis.

— Bill! Binga! Ramenez-les!

Les deux chiens s'élançèrent en courant, encadrèrent les moutons et, par un mouvement tournant, les rabattirent vers le centre du plateau où le vent soufflait moins fort. Pendant la manœuvre, Sylvie remarqua plusieurs bêtes boiteuses. Elle cria:

— Bien!

Les deux gardiens s'assirent, tirant la langue, de nouveau domptés par celle qui distribuait les ordres et la pâtée. Un sifflement d'admiration passa sur les lèvres de Bradley:

— C'est du beau travail, dit-il. Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider, madame Carreguy?

— Vous allez reprendre votre camion et joindre le plus vite possible le docteur Harryson. Je ne sais si le vaccin que je viens d'injecter est suffisamment puissant. Expliquez-lui ce que nous avons trouvé ici en arrivant et tâchez de me l'amener toute affaire cessante.

— Je ne pourrai pas revenir, le voyage était déjà hors de mon travail; mais je lui expliquerai la route, je poserai quelques jalons en partant: il trouvera sûrement, d'autant plus que sa jeep passera mieux que mon ca-

mion dans le défilé. J'y vais tout de suite.

Il ne fit pas un pas cependant :

— Vous pensez pouvoir rester ici, toute seule ?

— Il faudra bien. Je vais faire une autre injection, laver le malade et le changer... Ce qui me serait utile, c'est un aide pour les moutons. Est-ce que vous connaissez l'Indien qui va d'un campement à l'autre, monté sur une mule ?

— Oui, je le connais. C'est le frère ou le cousin de l'Indienne qui est servante chez le docteur Harryson.

— Alors, elle vous dira où il est. Tâchez de le joindre et de me l'envoyer.

— Entendu, je file tout de suite ! A bientôt, madame Carreguy !

Il s'éloigna en courant, conscient que sa promptitude était nécessaire. Sylvie le vit descendre et disparaître sur le rebord du plateau. Elle entendit le ronflement du camion qui démarrait, s'éloignait. Le silence s'abattit sur le plateau comme un filet. La jeune femme rentra dans la voiture-camping où Ramun somnolait, plus calme, semblait-il, mais le visage rougi par la fièvre. Elle le changea de linge, lava particulièrement le bras malade, fit une seconde injection, suivant scrupuleusement les indications données par la notice. Ramun ne la reconnaissait toujours pas. Il ne fixait même pas ses yeux sur elle ni sur aucun des objets de la pièce. Son regard vague ressemblait à celui d'un aveugle. Il s'endormit brusquement, si brusquement qu'elle le crut en syncope. Mais la respiration était régulière, quoique un peu haletante.

Sylvie s'occupa à ranger la voiture, à nettoyer, à préparer un vague repas pour elle et une pâtée consistante pour les chiens. Il fallait reprendre les habitudes, faire les mêmes gestes qu'autrefois, aux mêmes heures.

La jeune femme alla errer près du troupeau. Elle ne put compter les bêtes, mais elle était sûre qu'il en manquait, et pas seulement un des moutons noirs. Peut-être les coyotes étaient-ils venus prélever une dîme pendant que les bêtes n'étaient plus gardées. Elle frissonna : la nuit prochaine, si elle était seule, quitterait-elle la voiture avec le fusil pour le cas où les pillards reviendraient ? Elle

flatta les chiens pour s'en faire des alliés, leur commanda de ramener le troupeau vers le lieu le plus abrité en prévision d'une recrudescence de froid.

Elle consulta le ciel : des nuages sombres s'accumulaient, venant de l'est. La neige, prévue par Bradley, ne tarderait pas à tomber. Elle frémit à l'idée d'être bloquée là, sans secours, seule avec un être inconscient, avec deux chiens qui se transformeraient de nouveau en loups si la ration de nourriture était insuffisante. Elle devait inventer les ressources et réserver toute la viande à Bill et à Binga. Elle regagna le campement. Ramun dormait toujours d'un sommeil agité. Elle tourna un moment dans la pièce, puis s'assit en face de la couchette.

Quand Sylvie avait quitté l'Angleterre, résolue à construire son foyer, elle espérait, au moins, pouvoir compter sur les précédents éléments. C'était son principal appui qui était abattu : Ramun. Et tout semblait vouloir la décourager : les moutons disséminés, les chiens sauvages, la neige qui allait tomber. Tout était contre elle ; mais n'avait-elle pas dit qu'elle surmonterait tout ?

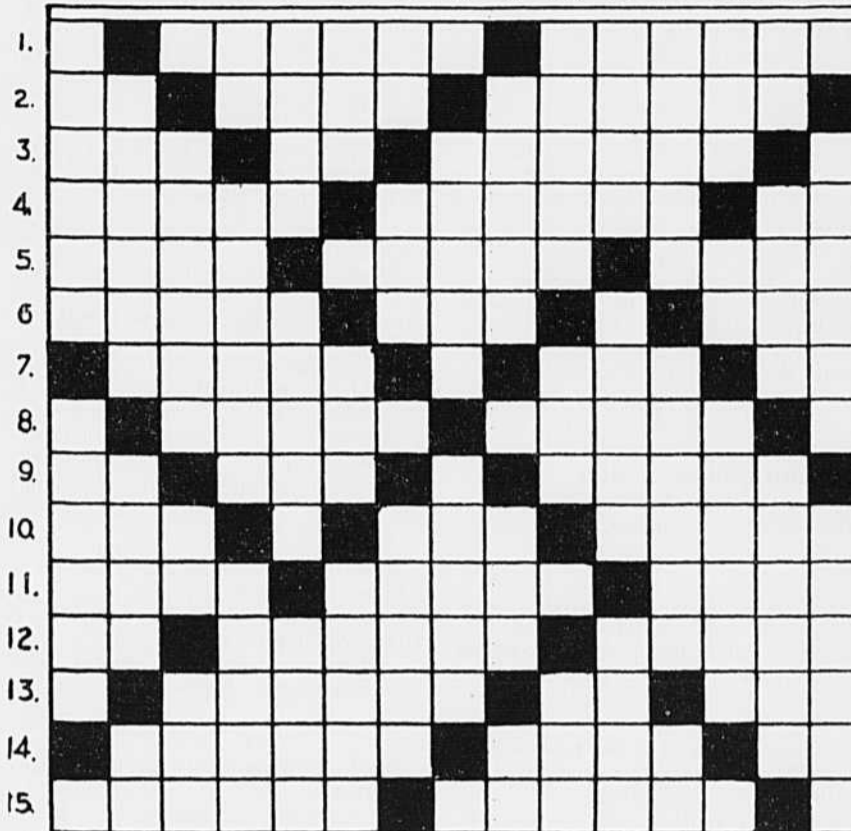
Sur l'étréot oreiller, Sylvie posa sa tête près de celle du malade, pour sentir contre sa joue la rude caresse de cette barbe rêche qui donnait au beau Ramun l'air d'un bandit de la Calabre. Il brûlait et, soudain, il se remit à divaguer. Il parlait de ses parents, d'Ostabaret, d'un voyage qu'il voulait entreprendre. Parfois, il rejetait les couvertures comme s'il voulait se lever pour partir. Un long moment de dépression suivit.

Le jour coula interminable. Sylvie calcula qu'il fallait compter six heures entre le départ de Bradley et l'arrivée possible d'Harry en mettant les choses au mieux : que le docteur se fût trouvé chez lui, qu'il ne s'égarât pas en chemin et que le temps se maintînt à peu près possible. Plusieurs fois, Sylvie alla scruter l'horizon : aucune voiture ne se montrait ; en revanche, les nuages arrivaient, poussés vers l'ouest, plus sombres, plus épais que l'après-midi ; mais peut-être était-ce un effet de la nuit... Celle-ci garnissait les creux, noyait les bois, montait à l'assaut du plateau, quand Sylvie alla une dernière fois inspecter la vallée et les défilés. Si Harry n'arrivait pas dans

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Les réponses doivent nous parvenir avant le 11 août 1956.

Problème No 1284

Nom (M. Mme ou Mlle)

Adresse

Ville Province

Adresser : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, DE BULLION, MONTREAL, 18, P.Q.

~~~~~ DECOUPEZ ICI ~~~~~

## HORIZONTELEMENT

## VERTICALEMENT

- 1—Mélange de seigle et de froment. — Plate-forme en saillie sur la façade d'un bâtiment.
  - 2—Adverbe de lieu. — Pleinement repu. — Réunion d'hommes habitant un même territoire.
  - 3—Bison d'Europe. — Premier mot de l'hymne de saint Jean-Baptiste. — Qui ont peu de longueur.
  - 4—Portions, intérêts. — Frapper avec la paume de la main. — L'Eridan des Anciens.
  - 5—Que nous apportons en naissant. — Poil du menton et des joues. — Commune du Morbihan, arr. de Lorient.
  - 6—Bagatelles. — Mesure algérienne. — Mesure agraire.
  - 7—Elan, progrès. — Suc dépuré d'un fruit cuit. — Première conjugaison.
  - 8—Lieu de l'arène où l'on tient les taureaux enfermés avant le combat. — Petit réseau pour retenir les cheveux.
  - 9—Dans. — Sans surcharge. — Situées.
  - 10—Patriarche. — Rongeur. — Cotonnade de provenance indienne.
  - 11—Savoir-faire, adresse. — Homme désagréable. — Manteau sans manches.
  - 12—Idem (abr.). — Qui a beaucoup d'érudition. — Apparences.
  - 13—Terme musical signifiant *lentement*, *posément*. — S'emploie dans l'intimité. — Saison.
  - 14—Devenus tièdes. — Qui est à lui. — Patrie des frères Anguier.
  - 15—Etreindre. — Petit dogue à poil ras, à museau noir et écrasé.
- 1—Respiration forte et prolongée. — Eprouver dans l'âme.
  - 2—Genre d'insectes lépidoptères, comprenant de grands papillons. — Point cardinal. — Règle double.
  - 3—Prénom masculin. — Possédé. — Fluide que nous respirons.
  - 4—En les. — Dans la poésie du moyen âge, genre de dialogue. — Laisser, abandonner.
  - 5—Exprime l'universalité. — Auteur de *Réflexions sur la violence*. — Grand bassin naturel ayant issue vers la mer.
  - 6—Posséda. — D'un verbe gai. — Crier, en parlant des bovidés.
  - 7—Lui. — Mouvement de l'homme. — Espèce de petite rave.
  - 8—Partie d'or fin. — Cour dallée d'une maison.
  - 9—Musique des tirailleurs algériens. — Au bout de peu de temps. — A lui.
  - 10—Résine odoriférante qui coule de certains arbres. — Thymus du veau. — Art de lancer au moyen d'une arme.
  - 11—Foyer de la cheminée. — Paquet. — Combat entre deux adversaires.
  - 12—Unité des mesures de capacité pour les liquides. — Sac ouvert par le milieu et fermé par les deux bouts en forme de poches. — Négation.
  - 13—Ile du Dodécane italien. — A toi. — Qui adhère fortement.
  - 14—Pronom indéfini. — Chef d'une suite de descendants. — Fruit du sapotier.
  - 15—Mouvement désordonné de l'âme offensée. — Qui a les caractères de la sérosité.

VOYEZ, AU VERSO, LES NOMS DES 25 GAGNANTS DE CETTE SEMAINE

## OFFRE SPECIALE

### LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

CES TROIS MAGAZINES ..... **Canada \$5.50** **Etats-Unis \$8.00**

OU A VOTRE CHOIX

LE SAMEDI (hebdomadaire) ..... 3.50 5.00

LA REVUE POPULAIRE (mensuel) .. 1.50 2.00

LE FILM (mensuel) ..... 1.00 1.00

Nom ..... IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Adresse .....

Localité ..... Prov. ....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975 - 985, rue de Bullion,

Montréal, 18

# RIEN DE SÉRIEUX

Deux automobilistes se rencontrent :  
— Tiens, dit l'un d'eux à l'autre, vous avez toujours votre voiture de l'année dernière ?... Je croyais que vous aviez eu l'intention de la vendre, durant un certain temps...

— C'est exact. Je voulais la vendre. Je l'avais confiée à un spécialiste qui avait mis une annonce dans les journaux. Mais l'annonce était si alléchante que je n'ai jamais reconnu ma voiture, et que je l'ai achetée, sans m'en apercevoir!...

— Comment, vous ne savez pas si votre femme est blonde ?

— Bien sûr, elle n'est pas encore revenue de chez le coiffeur...

— Dieu que tu es mal habillé ! Ton père était pourtant si élégant !

— Je n'y comprends rien, ce sont cependant ses vêtements que je porte !

— Et si je venais à mourir, ma femme, aurais-tu beaucoup de chagrin ?

— Oh ! Jules, comment peux-tu en douter, moi qui pleure pour un rien !

— Vous êtes accusé de tentative de déraillement. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

— Mon Président, ma belle-mère était dans le train.

Devant une vitrine renfermant plusieurs squelettes de l'époque préhistorique :

— Tu vois, bobonne, les premiers hommes étaient tout en os, la peau n'est venue que bien longtemps après !

— Antoinette, pourquoi n'éteignez-vous jamais le gaz ?

— Pour ne pas user d'allumettes ; Madame a dit qu'il fallait faire des économies.

Un ivrogne, ayant bu un coup de trop, avait perdu l'équilibre et se trouvait gisant au milieu du chemin. Un voisin vient à passer et lui entend répéter :

— Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça, ce n'est pas encore ça, mais ça viendra...

— Que fais-tu donc là ? demanda le passant.

— Voici, répondit l'ivrogne, la terre tourne, les maisons aussi ; j'attends que la mienne passe pour entrer chez moi.

Deux conscrits causent entre eux. L'un demande à l'autre :

— Qu'est-ce que tu aimes mieux : le soleil ou la lune ?

— La lune, parbleu !

— Ah ! Et pourquoi ?

— Parce qu'elle m'éclaire la nuit et m'empêche de me casser le cou, tandis que le soleil, mon vieux, je m'en moque ! Il ne paraît que quand il fait jour !

A la poste, ce dialogue entre la burlesque et le paysan :

— Votre lettre est trop lourde, il faut y ajouter un timbre.

— Ben ! si j'ajoute un timbre, elle sera encore plus lourde !

Deux ivrognes sont arrêtés devant une statue :

— C'est Galilée, déclare l'un d'eux, après avoir lu l'inscription gravée sur la pierre.

— Galilée ! Qu'est-ce qu'il a fait, ce type-là ?

— C'est lui qui a découvert que la terre tourne.

— Un copain alors !

Effet de l'habitude :

Un boucher amène son fils, âgé de sept ans, chez le docteur.

Après l'avoir examiné, le médecin ordonne :

— Et deux fois par semaine, vous le peserez.

— Avec les os ?

l'heure qui suivait, il risquait de s'égarer. Seule, une lumière pouvait l'avertir. Elle alluma une lanterne qui servait parfois le soir à Ramun quand il voulait passer une suprême inspection. Elle l'attacha solidement à un arbre, face au défilé. Quand elle revint vers le campement, un premier flocon de neige la cingla au visage.

Dans la voiture, Ramun s'était levé, il se tenait aux meubles, il semblait chercher quelque chose ou quelqu'un. Sylvie se hâta de fermer la porte pour qu'il ne prit pas froid, puis elle le dirigea vers la couchette où il s'affala. Son délire agité lui revint. Il gesticulait, se débattait par mouvements brusques et saccadés. Elle eut une peine infinie à faire une troisième injection. Il se calma et s'endormit.

Une dépression nerveuse faucha les dernières forces de Sylvie. Elle resta écroulée contre la couchette, pleurant désespérément. La maladie, la nuit, la neige, la solitude, c'étaient beaucoup d'ennemis à la fois. Et celui qui pouvait l'aider n'arrivait pas. Avait-il été prévenu ? S'était-il égaré ? Elle essuya ses larmes pour pouvoir lire l'heure à sa montre. Elle eut un choc : 17 heures... 22 heures en Angleterre...

« Alec, c'est très difficile d'être courageuse... Mais je ne veux pas que vous me méprisiez : je ferai tout ce que je pourrai. »

Elle se releva, se rafraîchit le visage. Avant la nuit noire, elle devait donner la dernière pâtée aux chiens : ils en auraient besoin pour tenir dans le froid. Elle frémit en ouvrant la porte : la neige tombait à gros flocons bouchant la vue. La lanterne, au bord du gouffre, ressemblait à un point doré. Elle courut vers le troupeau tout tassé contre les rochers protecteurs. Bill et Binga l'accueillirent avec reconnaissance. Puis elle traversa la zone glacée où les flocons tourbillonnaient. Elle chargea ses bras de bûches. Le

bruit régulier d'un crépitement emplît l'espace, multiplié par les rochers. Ce pouvait être le vent qui secouait rudement les sapins, la neige qui durcissait en tombant, le bruit rageur d'un moteur de jeep...

## XXI

C'ÉTAIT la Jeep rose qui pétaradait dans le défilé. Elle franchit la tranchée devant laquelle le camion de Bradley s'était arrêté, elle contourna les rochers pour prendre une montée raide qui la mena au plateau où elle surgit, environnée de flocons telle une praline saupoudrée de sucre. Harry extirpa son long corps de dessous la bâche, prit sa trousse qui n'était qu'un vulgaire petit sac de toile et s'avança vers la silhouette de Sylvie qu'il devinait plus qu'il ne la voyait devant la voiture-camping. La jeune femme avait lâché ses bûches quand elle fut persuadée que le médecin était bien réellement arrivé. Elle se jeta vers lui en disant :

— Harry ! Je n'avais d'espoir qu'en vous !

Il tenta de ne pas accuser le choc reçu : Sylvie avait posé ses lèvres sur une joue et puis sur l'autre. Ces baisers étaient aussi légers que pouvait l'être une caresse et pourtant il en ressentit comme une double brûlure. Pour rien au monde il n'eût voulu montrer son trouble. Par habitude, il tenta de plaisanter :

— Certains ont fait la marche à l'étoile, moi j'ai réussi la course à la lanterne ! Votre lumignon se voit depuis l'extrémité du défilé. J'ai tout de suite pensé que l'idée ne pouvait venir que de vous ! Au surplus, Bradley m'avait très bien indiqué le chemin... Alors, ce malade ?

Ils s'étaient approchés de la voiture et ils avaient franchi le petit escalier.

[ Lire la suite page 34 ]

## LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 7 juillet 1956 (Problème No 1280)

Mlle Nicole Aubé,  
228, rue Couture, Rosemere,  
Co. Terrebonne, P. Q.

Mme Edouard Avoine,  
D'Alembert, Co. Abitibi, P. Q.

Mme Henri Beaudoin,  
2236, St-Louis, Plessisville Station, P. Q.

Mme Ludger Bellegarde,  
53 est, Taschereau, Rouyn, P. Q.

Mlle Denise Belleville,  
a/s d'Hervé Belleville,  
St-Félix-de-Valois, P. Q.

M. Brisebois,  
7730, Lajeunesse, apt 2, Montréal, P. Q.

Mme Lucien Charbonneau,  
C. P. 304, Beloeil, Co. Verchères, P. Q.

Mlle Louise Cloutier,  
534, ave Royale, Château-Richer, P. Q.

Mme Thérèse D'Aoust,  
143, rue Pine, C. P. 117, Garson, Ont.

Mlle Mariette Demers,  
744, rue Réal, La Tuque, P. Q.

Mme J. E. Falardeau,  
7159, ave Musset, St-Michel 38,  
Montréal, P. Q.

Mlle Monique Fournier,  
Sanatorium du Lac-Edouard,  
Co. Portneuf, P. Q.

Mme Roland Hamel,  
Sainte-Croix, Co. Lotbinière, P. Q.

Mlle Hélène Labbé,  
St-Georges-Ouest, C. P. 30,  
Co. Beauce, P. Q.

M. Georges Lafrance,  
908, Ste-Julie, Trois-Rivières, P. Q.

M. René Lavoie,  
Latulipe, Co. Témiscamingue, P. Q.

Mlle Hélène Morin,  
3e étage, Hôpital Laval, Québec, P. Q.

Mme Emile Paquette,  
2174, Azilda, Montréal 5, P. Q.

Mme Joseph Paul,  
168, Chemin Ste-Anne de Sorel,  
Sorel, P. Q.

M. Roméo Pelletier,  
4390, De Lanaudière, Montréal 34, P. Q.

Mme Edgar Poirier,  
Magpie, Côte-Nord, P. Q.

Mme Blanche P. Savoie,  
1170, Labrue, St-Hyacinthe, P. Q.

Mme Jeannine St-Jacques,  
20 ouest, 10e Rue, (St-Rodrigue),  
Québec, P. Q.

M. Patrice Thibeault,  
East-Hereford, Co. Compton, P. Q.

Mlle Eva Vaillancourt,  
82, rue Raymond, Rivière du Loup, P. Q.

Solution du problème No 1280

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| P | I | F | A | R | B | I | C | A | N | L | A | C |
| A | R | E | C | S | E | R | A | N | G | A | M | A |
| T | I | T | A | N | R | A | S | S | U | R | I | R |
| S | E | L | O | N | N | S | E | I | M | E |   |   |
| B | R | O | T | O | R | C | O | R | D | E | S |   |
| I | L | T | R | I | E | L | I | E | L | E |   |   |
| B | E | T | T | E | R | A | V | E | N | C | O | R |
| E | V | O | E | E | L | E | I | S | L | O | U | P |
| L | I | N | G | E | N | D | O | C | A | R | P | E |
| O | S | G | O | A | T | E | L | O | E | N |   |   |
| T | F | O | D | A | N | R | I | O | T | E | T |   |
| F | O | R | E | R | M | N | U | I | R | E |   |   |
| V | I | D | E | R | P | A | L | S | E | G | R | E |
| I | L | E | T | F | O | L | I | E | N | O | I | R |
| S | E | T | H | O | T | E | S | S | E | T | E | S |



— Je voudrais une couleur entre... l'abstrait et le figuratif...

# L'ÉTOILE DU SUD

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — SEPTIÈME ÉPISODE



Sans oser avouer à Alice Watkins la véritable raison pour laquelle il a embrassé le métier de prospecteur, Cyprien Méré ne peut s'empêcher toutefois de laisser paraître son découragement en présence de la jeune fille. Depuis qu'il exploite un claim en association avec Thomas Steel, il n'a pas eu la chance de découvrir un seul diamant d'une réelle valeur. — Alice dont on ne saurait douter qu'elle s'intéresse particulièrement au jeune ingénieur, s'emploie de son mieux à lui redonner du courage. Elle trouve d'ailleurs cette occasion pour exprimer à Cyprien sa surprise qu'il ait choisi ce moyen hasardeux pour faire fortune alors qu'à son avis ses connaissances scientifiques lui offriraient des possibilités beau-

coup plus vastes. — Selon elle, la nature n'a fait que jouer le rôle d'un merveilleux chimiste pour fabriquer des diamants. Et il ne doit pas être impossible à un homme de talent de reconstituer ce processus. La jeune fille met une telle foi dans cette déclaration que Cyprien se sent malgré lui impressionné. — Mieux que personne, Cyprien connaît la difficulté qu'il y a à fabriquer du diamant synthétique, du moins dans l'état actuel des connaissances scientifiques. Mais n'a-t-il pas précisément découvert, lui, que le diamant naturel ne se forme pas comme on le croyait jusqu'à présent? Pourquoi après tout, ne réussirait-il pas là où d'autres ont échoué?



La conversation qu'il vient d'avoir avec Alice Watkins a rendu Cyprien songeur. L'idée de fabriquer du diamant par des moyens scientifiques hante son esprit tandis qu'il regagne sa case à pas lents. Une telle tentative ne serait en tout cas pas plus absurde que de poursuivre des fouilles dont tout laisse à penser qu'elles seront infructueuses. — Soudain, Cyprien est tiré de sa rêverie par une détonation formidable suivie d'une grande rumeur. Du camp, une foule de mineurs en grand désordre se met à courir vers la mine du Kopje. Le jeune ingénieur devine aussitôt qu'un accident vient de se produire et, lui aussi, se rue vers les gisements. — Dès son arrivée, un spectacle de désolation s'offre à

ses yeux. Un énorme pan de terre, haut de soixante mètres et long de deux cents s'est fendu verticalement en formant une fissure qui ressemble à la brèche d'un rempart démantelé. Plusieurs milliers de quintaux de graviers se sont ainsi détachés de la paroi de la mine. La plupart des claims sont à demi comblés par des tonnes de déblais et selon toute apparence, de malheureux mineurs doivent être ensevelis sous le sable. Heureusement, Cyprien apprend que l'accident s'est produit juste au moment d'une pause alors que la majorité des travailleurs n'était pas redescendue sur le sol inférieur de la mine.



Parvenu un des premiers sur les lieux de l'accident survenu à la mine, Cyprien cherche avec angoisse son associé Thomas Steel. Il a bientôt le plaisir de le reconnaître parmi les hommes qui cherchent à se rendre compte du désastre au bord de la fissure. Aussitôt, il court à lui pour l'interroger. — Steel lui annonce alors que leur claim est l'un des plus touchés par la catastrophe, mais que le pauvre Matakiti, surpris par l'éboulement, n'a pu se dégager à temps. En ce moment, le malheureux est enseveli sous quinze ou vingt tonnes de terre et il est infiniment probable qu'il a cessé de vivre. — Horrifié par cette nou-

velle, Cyprien décide immédiatement d'essayer l'impossible pour tenter de dégager le Cafre. Même s'il s'agit d'une tâche désespérée, il ne sera pas dit qu'on aura laissé une créature humaine enfouie dans ce tombeau sans essayer de l'en tirer. — Malgré l'incrédulité de Steel, le jeune ingénieur embauche sur le champ une trentaine de volontaires nègres auxquels se joignent des mineurs touchés par ce geste d'humanité. Armés de pelles et de pioches, les sauveteurs attaquent immédiatement la masse friable qui est remontée sur le sol, à l'aide de bennes suspendues à des câbles. [A suivre au prochain numéro]

# Les Pirates de l'Île du Diable

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI"  
ONZIEME EPISODE



1. Jean et Elsie ont connu une aventure bien extraordinaire. Ils ont pu pénétrer à bord du bateau-fantôme et ils ont reconnu, entre autres choses, que le père d'Elsie est contrebandier. Elsie en est bouleversée. "Je ne puis croire que papa soit un contrebandier", dit-elle en larmes.

2. Après s'être entendus pour se revoir le lendemain matin, les deux jeunes gens se quittent et Gordon retourne à la boutique de son oncle. Quelle surprise pour lui, en apprenant, de voir Bart Halley, le père d'Elsie, qui va pénétrer dans la boutique. Ceci est mystérieux.



3. Toutes sortes d'interrogations lui viennent à l'esprit. "Que peut bien aller faire Bart Halley chez mon oncle?" "Sont-ils partenaires dans cette entreprise de contrebande?" "Elsie et moi sommes-nous trahis par nos propres parents?" Jean se sent le cœur gros.

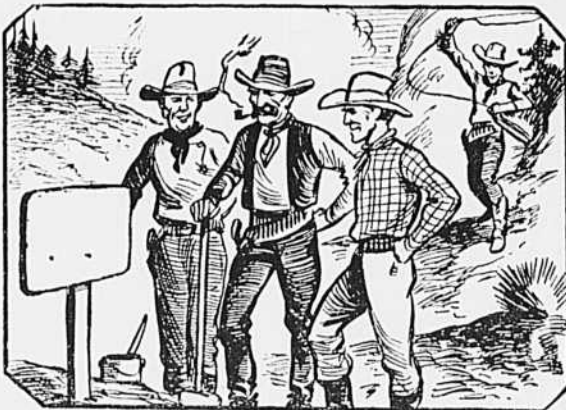
4. Il décide d'entrer dans la boutique. A pas feutrés, il entre et fait toutes les chambres sans rencontrer personne. Il ne lui reste que la chambre de son oncle. "Ce n'est pas possible", pense-t-il, "que Halley soit là, mon oncle et lui sont sensés être deux ennemis irréconciliables".  
(A suivre au prochain numéro)

# Le Trésor des Prairies

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — ONZIEME EPISODE



1. Joe Palmer, l'ami de Steve, avait été blessé par des bandits qui lui avaient volé la portion de terrain qu'ils occupent ensemble. Steve revint en toute hâte dans l'Oregon et trouva les trois hommes...



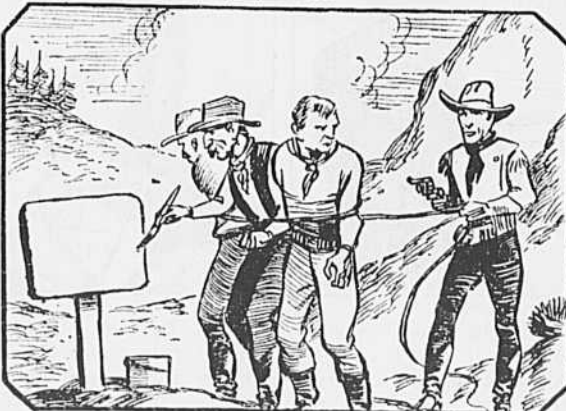
2. ... en train de changer l'affiche qui indiquait le nom des propriétaires du terrain. Un des trois hommes était Jack Morgan. Il admirait l'affiche nouvellement plantée qui le proclamait propriétaire.



3. Steve s'avance silencieusement vers eux. Il avait un plan. Quand il fut rendu près d'eux, il fit tourner son lasso et saisit les trois hommes du même coup. Morgan se débattait en jurant.



4. Steve ne leur laissa aucune chance de se ressaisir. Il sortit son revolver et les tint en joue. "Morgan", ordonna-t-il, "change-moi cette affiche immédiatement pour la mienne".



5. Sous la menace du revolver, Morgan ne pouvait que s'exécuter. De mauvaise grâce, il saisit le pinceau, raya son nom encore tout frais sur l'affiche, et y inscrivit celui de Steve.



6. Ceci fait, Steve, toujours en maintenant les hommes sous la menace de son revolver, les délia et les remit en liberté, en leur signifiant qu'ils ne devaient pas remettre les pieds sur son terrain.  
(A suivre)

# LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — CINQUANTE-SIXIÈME ÉPISODE



Tellement grande est l'angoisse de lord Edward, qu'il veut partir tout de suite à la recherche de Mulrady. Plus raisonnable, quoique tout aussi inquiet, le major a toutes les peines du monde à l'en empêcher. La détonation indique sans doute que Mulrady est entré en contact avec les bandits, mais rien ne dit que l'engagement se soit terminé à son désavantage. — Peut-être même s'agit-il d'un piège destiné à attirer les voyageurs dans les profondeurs de la forêt pour mieux les massacrer. En tout cas, quoi qu'il se soit passé, la raison veut

que l'on attende le jour pour tenter une reconnaissance. John partage l'opinion du major. — Lord Edward est difficile à convaincre, car l'idée qu'il est peut-être arrivé malheur à Mulrady le met hors de lui. Pourtant, il consent à ne pas s'éloigner, mais refuse de regagner le chariot. Il veut veiller lui aussi et ni John, ni le major, n'ont le courage de l'en empêcher. Soudain, Glenarvan saisit le bras du major...



Soudain, alors que John Mangles, le major et lord Edward veillent au-dehors, un faible bruit leur parvient, dans lequel il leur semble reconnaître un appel. Ce cri vient du côté même où quelques instants auparavant a éclaté la détonation, et hélas, c'est également la direction prise par Mulrady. — Une nouvelle fois, l'appel retentit, très distinct maintenant, et tout proche. C'est une voix plaintive et désespérée, et celui qui crie ainsi: « A moi! A moi! » est certainement griè-

vement blessé. Les trois hommes s'élancent dans la direction des appels. — Quelques secondes plus tard, ils aperçoivent, le long du taillis, une forme humaine, qui se traîne sur les mains, en gémissant. Mulrady est là, blessé, mourant, et lorsque ses compagnons le soulèvent, ils sentent leurs mains se mouiller de sang. La pluie redouble, le vent se déchaîne, et c'est au milieu des coups de la rafale, que Glenarvan, le major et John transportent le corps du matelot.



Hissé à l'intérieur du chariot, le malheureux Mulrady est étendu sur une couverture. Le major ôte la veste du matelot, et découvre la blessure. C'est un coup de poignard qui a transpercé le flanc droit, et un jet de sang écarlate et saccadé sort de la blessure. Mulrady est-il mortellement atteint? Nul ne saurait le dire. — En tout cas, le malheureux est sans connaissance, et sa pâleur ressemble à celle de la mort. Sans perdre une seconde, le major se met en devoir d'arrêter l'hémorragie, en appliquant sur la blessure un épais tampon de char-

pie qu'il maintient solidement serré pour un bandage autour du torse. — Il regarde fixement Glenarvan, et ses lèvres murmurent des mots sans suite, que le major tente d'interpréter. Que veut-il dire? Ben Joyce ne l'a-t-il pas attaqué seulement dans le but de l'empêcher d'arriver au Duncan? Qu'est devenue la lettre destinée à Tom Austin? On a beau fouiller dans les poches du blessé, cette lettre a disparu!...

[ A suivre au prochain numéro ]

LISEZ, CHAQUE SEMAINE, LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

## MA BIEN-AIMÉE

[ Suite de la page 30 ]

L'aspect de Ramun fit hausser les sourcils du médecin en deux accents circonflexes. Tout de suite, il ouvrit sa trousse : une injection de pénicilline s'imposait. Après il examina Ramun sous le regard inquiet de Sylvie.

— Vous avez très bien agi, dit-il. La pénicilline va faire le reste. Est-ce qu'il sait que vous êtes de retour ?

— Il ne m'a pas reconnue.

— Quand il s'en apercevra, ce sera tout aussi puissant que le plus mirabolant remède. Laissons-le se reposer...

Sylvie s'avisait qu'il fallait offrir un breuvage chaud au médecin. Elle entreprit de faire du café. Puis ils s'assirent tous deux, parlant à voix basse.

— Le pasteur a emmené ma servante au camp de la réserve où son parent doit se trouver. Vous le verrez surgir rapidement. Dans quatre jours, Bradley commencera son ravitaillement par ce pâturage... Un vrai boulevard, ce coin perdu !

— Est-ce que vous devez repartir ce soir ?

— Oh ! non. D'abord, je veux que mon malade reconnaisse sa bien-aimée, ensuite vous n'auriez pas le cœur de me flanquer dehors par un temps pareil !

— Au contraire, j'espérais que vous resteriez. J'ai peur, ici, la nuit.

— Eh bien, moi, je crois que vous êtes très courageuse. Bradley m'a raconté le coup des chiens ! C'était autrement dangereux que la solitude nocturne. Ceci n'est qu'un reste d'enfantillage : le petit poussin a encore quelque duvet à perdre.

Il tapota amicalement la main que Sylvie avait abandonnée sur la petite table :

— Vous voulez des compliments, ma parole ! Ou vous cherchez à vous persuader d'être sur la bonne route, la plus difficile, comme chacun sait. Votre caractère va se tremper, vous pouvez y compter, et votre soif de bien faire y trouvera son compte.

— Harry, comment se fait-il que vous sachiez avant moi ce qui me concerne.

— Je suis le devin du village.

Mais son embarras n'avait pas échappé à la jeune femme. Elle comprit brusquement la vérité. Elle en fut en même temps triste et heureuse. Triste, parce qu'elle ne pouvait rien pour Harry, heureuse parce qu'elle espérait que son sentiment pour elle se transformerait en une amitié durable. D'ailleurs, ne l'avait-il pas déjà prouvé ? Elle serra entre ses doigts la longue main maigre du médecin et elle dit :

— Après Ramun, vous êtes l'homme le plus merveilleux que j'aie rencontré...

Il s'en tira une dernière fois avec une plaisanterie :

— Cet homme merveilleux va se faire une seconde tasse de café pour veiller le malade sans risquer de dormir. Quant à vous, grimpez sur la couchette du haut et que je n'entende plus votre bavardage. C'est un ordre !

Elle obéit. Le sommeil s'empara d'elle presque tout de suite. Elle s'éveilla à 4 heures et elle exigea, à son tour, de terminer la nuit debout pendant qu'Harry s'étendrait sur la couchette. Il fit une seconde injection à Ramun qui n'interrompit pas son propre sommeil. Sylvie s'assit près du malade, tenant sa main valide dans les siennes, essayant de découvrir sur le visage l'amélioration prévue par le médecin. Les respirations régulières lui furent une berceuse : elle somnola bientôt, rêvant que Ramun ouvrait les yeux, lui souriait, la serrait dans ses bras. Il la nommait maîtèa ! Ce nom... elle l'entendait tout près, dans un murmure

irréal. Elle sentit une légère pression sur sa main et ouvrit les yeux. Ramun la regardait et, visiblement, il la reconnaissait.

— Maîtèa... C'est donc bien vrai, vous êtes là ? Je croyais que c'était la fièvre qui vous recréait autour de moi.

— J'ai entendu de loin votre appel... alors je suis accourue... pour ne plus jamais vous quitter. Je serai toujours votre maîtèa, si vous le voulez bien...

— Jamais... toujours... répéta-t-il comme s'il voulait donner du poids à ces mots si communs. Vous n'êtes pas restée en Europe ?...

Cela semblait le surprendre et Sylvie savait bien pourquoi. Elle répondit :

— Vous êtes mon mari, Ramun, ma place est auprès de vous. J'ai fait ce pénible voyage le plus rapidement possible. J'avais une telle hâte de vous retrouver...

— J'entends une troisième respiration, dit le malade.

— C'est le docteur Harryson qui est venu vous soigner. Il vous a veillé, il se repose...

La voix du médecin dit joyeusement :

— Je ne dors plus... mais je ne voulais pas troubler le duo des retrouvailles...

Il sauta hors de la couchette et vint examiner son malade :

— Tout va bien ! J'étais sûr que Sylvie serait un meilleur remède que la pénicilline !

Ramun sourit. Il semblait encore incrédule. Puis son visage redevint inquiet. Il fit un effort pour rejeter ses couvertures :

— Le troupeau !

— En ce moment, il est gardé par Bill et Binga. Votre femme s'en est occupée, elle a même réapprivoisé les chiens que Bradley voulait abattre parce qu'ils étaient redevenus sauvages. Je dois dire que Bradley et moi, qui ne passons pas pour des mauviettes ni l'un ni l'autre, avons été stupéfaits de son courage et de son esprit

de décision. Qui aurait cru ça d'une personne si délicate ! Une véritable épouse de pionnier !

A chaque mot, la vie circulait plus intense dans les veines du malade. Sylvie était seule à savoir qu'Harry qui vantait son courage était actuellement en train de se déchirer le cœur pour raccommoquer définitivement les deux époux.

Un aboiement bref résonna au-dehors. Sylvie alla entrouvrir la porte. Le jour se levait, assez terne, mais la neige ne tombait plus. Tout noir sur la neige blanche, un cavalier, monté sur un mulet, franchissait les derniers rochers au bord du plateau. C'était l'Indien qui avait fait diligence.

— Bonjour, ami, dit Ramun, soulevé sur un coude. Vous venez m'aider dans la peine : un berger n'oublie jamais cela.

L'Indien, après un salut, donna immédiatement son avis :

— Il faut lever le camp aujourd'hui. La bourrasque de cette nuit est un galop d'essai, une patrouille : le gros de la tempête va venir.

— Je sais, répondit Ramun qui s'agitait, mais est-ce possible ?

Trois paires d'yeux se tournèrent vers le médecin. Celui-ci affirma :

— Le malade est transportable à la condition qu'il reste couché.

Il posa son regard clair sur Sylvie, l'air de dire : « Maintenant, petit poussin, c'est le moment de perdre le dernier duvet : Partez ! » Et la jeune femme dit :

— L'Indien, monté sur son mulet, dirigera le troupeau avec l'aide des chiens. Je conduirai la voiture. Ramun pourra rester couché. Le docteur Harryson retournera à Cleveland pour s'occuper de ses malades, de ses insectes et de la belle peinture rose de sa barrière.

— Très bien, madame Carreguy, dit le médecin. On va vous obéir.

— Je vais examiner les bêtes, avertit l'Indien. Je serai prêt dans deux heures.

Il sortit, referma la porte. On ne l'entendit pas s'éloigner sur la neige

poudreuse. Ramun suivait des yeux sa femme qui se préparait en parlant :

— Harry, inscrivez sur ce papier les dernières instructions concernant mon malade, ensuite préparez-nous une cafetière de café pendant que je vais soigner les chiens. Nous avons tous besoin d'un bon repas.

Chacun s'activa avec une hâte un peu fébrile : il fallait profiter de cette éclaircie pour quitter le plateau balayé par les vents. Il fallait dresser le campement dans une vallée abritée, il fallait que le médecin eût le temps de gagner Cleveland sans risque.

L'heure du départ et de la séparation arriva. Les moutons s'éloignaient, encadrés par les chiens, suivis par l'homme à califourchon sur sa mule. Harry avait dit au revoir à son malade et il se tenait près de sa belle Jeep couleur de bonbon fondant. Il serra très vite la main de Sylvie :

— Je serai toujours à votre disposition, madame Carreguy...

— Harry, vous avez été plusieurs fois ma Providence, si je réussis, ce sera grâce à vous.

Il s'engouffra sous le bâche de sa voiture, repliant ses longues jambes :

— On ne réussit que grâce à soi-même. Au revoir, soyez heureuse...

Il fit rouler le moteur et il s'éloigna sous le regard un peu attristé de la jeune femme. Allons ! et cette tâche à accomplir ! Qu'attendait-elle ? Elle se dirigea d'un pas ferme vers la voiture-camping dont les couleurs étaient bien délavées par les intempéries. Elle prit sa place à l'avant, se tourna vers Ramun qu'elle apercevait par la vitre, étendu, rasé de frais et la regardant agir. Elle dit :

— Puis-je démarrer ? Etes-vous bien, Ramun ?

— La vie commence aujourd'hui !

Elle lui envoya un baiser du bout des doigts, puis elle mit le moteur en marche, soucieuse d'éviter les trous, les fondrières et les traitreuses éminences nivelées par la neige. Quand elle eut atteint le défilé qui descendait en pente douce vers la vallée, elle fut moins préoccupée par la conduite de la voiture...

« Une véritable épouse de pionnier », avait dit Harry. De celles que Sylvie avait vues au cinéma soignant les malades ou les blessés, conduisant les bêtes, faisant le coup de feu et cuisinant, lessivant, mettant au monde des enfants : les pionniers des générations futures. Tout cela était d'un intérêt soutenu. Les craintives seules pouvaient trembler devant l'aventure, refuser la joie de cette vie intense car il n'y avait rien de plus aventureux et de plus vivant au XXe siècle que de construire avec difficultés le bonheur et l'équilibre d'un foyer. Il fallait seulement y ajouter un peu de rêve et ça ! elle s'en chargeait aussi !

Sylvie eut envie de chanter. Un refrain entendu à New-York et que Bradley braillait en conduisant son camion, lui revint :

*Je suis le héros de la plaine  
Ma compagne est la liberté...*

La conductrice se tourna vers l'intérieur de la voiture et elle cria pour surmonter le bruit du moteur :

— Que dites-vous de ma chanson ?

Elle s'aperçut alors que Ramun pleurait. Elle bloqua les freins et vint s'agenouiller près de la couchette, roulant sa tête sur la chère épaule, cherchant le creux qui était sa place.

— Je peux à peine y croire, dit-il, qu'est-il donc arrivé pendant votre voyage ?

— Peu de choses : j'ai simplement accepté de vivre.

MAGDA CONTINO

## LA MEDECINE OCCULTE... [ Suite de la page 6 ]

leur presse originale, leurs petites entreprises d'éditions qui fait paraître leur « littérature », à laquelle l'agressivité ne manque pas dans la lutte contre la science officielle ? Ils notent avec soin toutes les erreurs flagrantes des médecins qualifiés et critiquent avec violence toutes les opérations chirurgicales, surtout dans les cas de cancer, ainsi que l'emploi du B.C.G. pour immuniser les enfants contre la tuberculose. Le cas que pose le B.C.G., c'est comme la recherche de la « petite bête » dans le grave conflit qui oppose la science occulte à la médecine d'Etat. Les médecins, de leur côté, ne manquent jamais une occasion de traîner leurs adversaires devant les tribunaux,

en demandant contre eux les peines les plus sévères pour exercice illégal de la médecine.

Est-il cependant impossible de concilier le travail des médecins qualifiés avec l'activité des tenants de la paramédecine ? Si cette conciliation est possible, est-elle utile aux masses qui ne demandent pas autre chose qu'une aide efficace dans leurs épreuves et maladies ? Telle est la question qui se pose inévitablement à l'esprit sur la médecine occulte et l'intérêt de la réponse attendue est d'autant plus incontestable que l'influence des guérisseurs apparaît plus considérable dans la vie des peuples.

JEAN RICHEMONT

**NOUS COMMENCERONS DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO LA  
PREMIERE TRANCHE DE NOTRE NOUVEAU  
ROMAN D'AMOUR INTITULE :**

**LA DAME AUX JACINTHES  
par CLAUDE FAYET**

**On sera bien avisé de retenir son exemplaire chez son dépositaire  
ordinaire car LE SAMEDI s'enlève toujours rapidement.**



# AUX 4 COINS DU QUÉBEC

par CLAUDE DERY

La compagnie Eudore Fournier & Fils de Plessisville, reconnue coupable d'avoir fraudé le fisc d'une somme de \$541,578.04 a été condamnée à payer une amende de \$40,000 en plus de rembourser le trésor fédéral des agents qui lui sont dus.

A cause de la mauvaise température, au moins 80% des cultivateurs n'ont pu entreprendre d'une façon définitive les travaux saisonniers, dans les Cantons de l'Est du moins. Les terrains détrempés ne permettent pas d'étendre les semences avec le résultat que les prévisions ne sont guère rassurantes quant aux récoltes d'automne.

Sur 2,043 élèves qui fréquentent la 5e année et plus de 17 écoles de Granby, 1,941 sont inscrits comme sociétaires des caisses d'épargne locales et le nombre surprenant de 1,771 sont des déposants hebdomadaires réguliers. Jusqu'ici ces élèves ont en caisse un solde cumulatif de \$24,505.60.

C'est aux Trois-Rivières en septembre prochain que se tiendra le congrès provincial du Jeune Commerce. Des délégués de 118 chambres du Québec seront conviés à ces assises importantes pour l'orientation du mouvement. Plusieurs parmi les hommes publics d'aujourd'hui ont acquis leur expérience de la conduite des affaires et des hommes au sein du Jeune Commerce. Le sens social, la responsabilité, l'art oratoire, l'éducation et l'instruction par les visites industrielles et commerciales, l'esprit civique et l'application des sciences générales dans les affaires par l'université populaire: voilà des réalisations concrètes qui complètent la formation individuelle du membre.

La L.O.C.F. de Granby s'est mérité des éloges pour avoir organisé la « fête du mariage chrétien » à la paroisse de l'Assomption. On y invita 62 couples qui célébraient 10, 15, 25, 35 et 50 ans de vie conjugale. C'est maintenant une coutume établie qui se répète chaque année. Les couples assistent à la messe solennelle du dimanche et renouvellent leurs promesses. Après l'office, un banquet paroissial réunit parents et amis au sous-sol de l'église.

Les travaux gigantesques entrepris à Black Lake pour en extraire le minerai d'amiante ont un effet désastreux sur la rivière Bécancour. L'eau est totalement souillée d'une boue blanche épaisse sur une distance de près de 100 milles, soit du lac Noir jusqu'à son embouchure en face de Trois-Rivières. La rivière et certains lacs qui sont sur le parcours sont fermés aux baigneurs et villégiateurs. Inutile de dire que les amateurs de pêche sont aussi privés de leur sport. La rivière était considérée comme l'une des meilleures pour la truite mouchetée et la truite arc-en-ciel. Des ingénieurs et techniciens sont sur les lieux pour étudier les effets de cette pollution.

Un règlement municipal a été adopté à Acton-Vale qui interdit le port d'armes à feu, à plomb, flèche, fronde, etc., dans les limites de la ville. Le conseil municipal invite surtout les parents à surveiller les enfants qui s'amuse avec des carabines à plomb, des arcs et flèches ou des couteaux. Toutes les villes devraient, il nous semble, adopter pareil règlement. Nombre d'accidents seraient ainsi évités.

Le jumelage des villes du Québec avec celles d'autres provinces continue de soutenir l'intérêt public. On apprend qu'à Shawinigan on fera l'échange de huit étudiants entre la ville de l'électricité et Hamilton, Ont. Les quatre Québécois ont été choisis parmi plus de 150 candidats et continueront leurs études en Ontario tout en demeurant dans des familles de langue anglaise. Les bénéficiaires sont: J. M. Tremblay, J. C. Joannette, N. Guillemette et P. Trudel.

Si, à Granby, une nouvelle loi municipale autorise la ville à refuser tout permis de construction dans les secteurs où les services municipaux d'égout, d'eau et de pavage ne sont pas assurés, à Sherbrooke on envisage la possibilité d'interdire la construction de maisons dans les rues jugées non carrossables. Le problème auquel font face ces villes, c'est l'extraordinaire croissance et l'épanouissement de tous les secteurs à la fois en face d'un budget municipal trop restreint et insuffisant pour répondre à tous les besoins.

# NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Au solstice d'été de 1667, Louis XIV et Colbert firent poser solennellement la première pierre de l'Observatoire de Paris. Lorsque Colbert fit venir d'Italie Cassini pour le nommer directeur de l'Observatoire, celui-ci le visita en cours de construction et fut atterré. Perrault n'avait prêté nulle attention aux conseils des astronomes concernant les installations scientifiques et il refusa obstinément à Cassini les coupes qui auraient rompu les lignes majestueuses de ses façades. Le roi lui donna raison, et c'est Louis-Philippe qui accordera une première coupole à François Arago, et fera ajouter à l'Observatoire deux ailes basses, pour permettre une installation pratique des instruments d'astronomie et celle d'un amphithéâtre.

Le touriste qui a peut-être le plus contribué à la célébrité des Baléares et qui, en même temps, y jouit d'une détestable réputation est George Sand qui, en 1838, passa un hiver à Valdemosa en compagnie de Chopin. Ses allures libres et son cigare choquèrent les Majorquins. De son côté, dans son livre *Un hiver à Majorque*, tout en louant les beautés de l'île, elle reprocha aux habitants la froideur de leur accueil. Par contre, on vénéra à Minorque la mémoire d'un autre couple célèbre: l'amiral Nelson et Lady Hamilton. Mais le piquant, c'est que rien, aucun document historique, ne prouve que Lady Hamilton soit jamais venue rejoindre Nelson alors qu'il occupait Mahon.

Dans le Nô, comme dans le Kabouki, les deux formes principales de l'expression théâtrale japonaise, le sexe faible est banni de la scène et remplacé par des hommes. Grâce à sa somptueuse parure, à son savant maquillage, l'acteur, dans les coulisses vieillard paisible, peut instantanément se transformer en soudard aviné, et un banal quadragénaire en fragile jeune fille. Certaines représentations durent dix heures. La scène, munie d'un plateau rotatif, est vaste; le décor chargé; le ton souvent déclamatoire; l'orchestre (flûtes, mandolines, tambourins, tambours) nombreux; la figuration abondante.

Quelques coutumes japonaises: on se déchausse avant d'entrer dans un temple, hôtel japonais ou maison particulière; les Japonais n'utilisent jamais de savon dans leur bain: ils se savonnent et se rincent avant de plonger dans l'eau chaude parfaitement claire; depuis douze siècles, le thé vert est la boisson nationale; préparé à l'eau calcaire, on le boit sans lait ni sucre.

Chez la population tibéto-birmane des Louchais, les mariages sont contractés entre membres des divers villages, après l'approbation des chefs respectifs de tribus qui assistent et rendent officiel le mariage. Au début de la cérémonie nuptiale, les parents et amis tuent une pintade (qui vit à l'état constant dans la forêt), ou autre volatile et ornent avec des plumes la tête des époux. Puis des danses folkloriques ont lieu, auxquelles prennent part les hommes et les femmes. Les Louchais sont cultivateurs et pêcheurs. Les femmes s'occupent à broyer le riz, à pulvériser les épices et les graines odoriférantes de la jungle. Avec les bois de la forêt, elles fabriquent des récipients et des objets d'usage domestique et personnel.

La coutume la plus intéressante en Assam est celle relative à la naissance des enfants. Elle est analogue à celle des autres populations mongoïdes et avait été remarquée par Marco Polo. Quand le nouveau-né est en vie, la mère abandonne le toit conjugal et se retire pour sept jours dans la maison de ses parents. Elle craint que l'âme de l'enfant, qui, à ce qu'elle croit, fait des circonvolutions autour du petit corps, ne fasse du mal à celle qui l'a créée. Le mari, au contraire, reste auprès du nouveau-né sans aucune crainte. Pour choisir le nom, les parents font appel à l'oncle maternel, qui choisit dans une écuëlle de bois les trois grains de riz désignés. Les orphelins de père et de mère restent à la charge de la communauté.

En 1951, dans le nord du Michigan et dans le sud de la province de l'Ontario, des colonies compactes de chenilles ont littéralement conquis la région malgré la mise en action des plus puissants insecticides. Quand les services canadiens des eaux et forêts se furent enfin rendus maîtres de la situation, il ne restait plus une seule feuille aux arbres. Peupliers et érables y étaient plus dénudés qu'en hiver.

La Révolution au Mexique a duré 40 ans, de 1911 à 1952: elle a abouti au partage des terres entre cultivateurs et petits exploitants. Aujourd'hui, le paysan mexicain peut s'acheter des chaussures et des meubles, ce qui était inimaginable il y a à peine vingt ans. Tout le monde ou presque est armé. Le jardinier refuse de travailler si on ne lui procure pas un pistolet en même temps qu'un tuyau d'arrosage et des outils. Le cuisinier, lui aussi, préfère être discrètement armé pour faire le marché.

## Notre couverture :

Cette semaine, « Le Samedi » met en vedette quatre personnalités masculines que la Télévision a mises à contribution à différents titres dans le domaine de l'information. Leurs noms sont bien connus: Jacques Languirand, André Laurendeau, Alban Flamand, Raymond Laplante.

**LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE**  
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637\*

**GEORGES POIRIER**  
Président

**GEORGES POIRIER, fils**  
Vice-président

**ODILON RIENDEAU**  
Chef du tirage

**CHARLES SAURIOL**  
Chef de la publicité

ABONNEMENTS—Canada: 1 an \$3.50; 6 mois \$2.00—Etats-Unis: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50.  
AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.  
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Les Films Kodak donnent à vos diapositives en couleurs l'éclat d'un bijou

## Captez tous les joyeux moments avec des diapositives en couleurs!

*C'est si facile avec le Film Kodachrome — ou avec le nouveau Film Ektachrome Kodak ultra-sensible*

Projetez vos diapositives en couleurs sur un écran, chez vous, et il vous semblera que vous pourriez participer à toutes les scènes projetées. Voilà l'ampleur et le réalisme de leur projection. *Vraiment grandeur naturelle!*

Regardez-les aussi dans une visionneuse pratique, format de poche, et les couleurs ont encore l'éclat d'un bijou. Des épreuves en couleurs? Vous pouvez faire tirer des épreuves en couleurs de vos diapositives en couleurs.

Et puis, pour les projections de diapositives en couleurs, les plus grandes et les plus claires qui soient, il y a le Projecteur Kodaslide Signet.

Les Films Kodachrome et Ektachrome sont, tous deux, en vente partout. Le développement par Kodak du Kodachrome est compris dans le prix du Film Kodachrome vendu au Canada.

*Un moyen facile et peu coûteux de commencer!* Camera Kodak Pony 135, Modèle C, à objectif rapide f/3.5, obturateur au 1/500 synchronisé pour le flash, système exclusif pour chargement rapide du film, guide de temps de pose simplifié, blocage automatique du film et compteur de poses. Seulement \$39.75. Flashholder, \$9.00. Demandez à votre marchand des détails sur les facilités de paiement.

*Les prix sont sujets à changement sans préavis*

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto 9, Ontario

